DARA

VIVIERS CITÉ ÉPISCOPALE

Viviers, cité épiscopale

Études archéologiques

Yves Esquieu (dir.)

DOI : 10.4000/books.alpara.1508
Éditeur : Alpara
Lieu d'édition : Lyon
Année d'édition : 1988
Date de mise en ligne : 2 juin 2016
Collection : DARA
EAN électronique : 9782916125206

<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

EAN (Édition imprimée) : 9782906190054
Nombre de pages : 127

Référence électronique

ESQUIEU, Yves (dir.). *Viviers, cité épiscopale : Études archéologiques*. Nouvelle édition [en ligne]. Lyon : Alpara, 1988 (généré le 21 septembre 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/alpara/1508>>. ISBN : 9782916125206. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.alpara.1508>.

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2021. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

© Alpara, 1988
Conditions d'utilisation :
<http://www.openedition.org/6540>

Au sud du département de l'Ardèche, et à l'entrée du défilé de Donzère, dominant le Rhône, la cité épiscopale de Viviers est un site merveilleux qui a conservé, en même temps que bien des souvenirs de son histoire, un charme indéniable. Les études et les fouilles archéologiques entreprises sur ce site depuis plus de dix ans ont à juste titre attiré l'attention des spécialistes ou plus simplement des amateurs du passé sur une ville du plus haut intérêt.

Yves Esquieu, maître de conférence à l'Université de Provence et auteur des premières fouilles vivaroises, a réuni ici, outre ses propres études, celles de six collaborateurs, chercheurs ou ingénieurs au C.N.R.S. ou à la Direction des Antiquités Historiques de la région Rhône-Alpes. Ces approches diverses et complémentaires permettent de se faire une idée à la fois large et précise du passé vivarois à partir des sources archéologiques. L'histoire antique de Viviers est pour la première fois évoquée de façon systématique, particulièrement les premiers siècles du christianisme dans la ville, maintenant mieux connus grâce à plusieurs découvertes récentes. Pour le Moyen Âge, on trouvera ici aussi bien des études architecturales sur le quartier cathédral de la cité laïque que d'autres, plus spécialisées concernant l'anthropologie des rites et mobilier funéraire, les pratiques alimentaires. Les résultats dans le domaine de la céramologie, seront une référence appréciée pour tous les archéologues qui s'intéressent au Sillon rhodanien.

Cette publication d'ensemble arrive à point, au moment où des découvertes majeures viennent de se produire, faisant de Viviers, le point de mire de l'archéologie française.

SOMMAIRE

Avant-propos

Chapitre I. Viviers dans l'Antiquité : l'apport de l'archéologie

Viviers avant la domination romaine

Viviers durant les premiers siècles de l'ère chrétienne

Viviers siège épiscopal

Chapitre II. Une basilique funéraire suburbaine

Joëlle Dupraz

Description architecturale

Aménagements liturgiques, sépultures et mobilier

Interprétation - Datation

Chapitre III. Évolution d'un quartier cathédral au Moyen Âge et dans les temps modernes

Le groupe cathédral du haut Moyen Âge

La cathédrale et le cloître romans

La cathédrale et le cloître à la fin du Moyen Âge

La cathédrale et les bâtiments voisins au XVII^e siècle

Évolution des fortifications à Châteauneuf

Chapitre IV. La stratigraphie du cloître

1. Le sol naturel

2. Les structures antiques

3. Un premier remblai

4. Destruction de l'édifice du V^e siècle

5. Remblai préliminaire à la construction du cloître

6. Niveau de sépultures médiévales (couche 4)

7. Les niveaux modernes

Chapitre V. Étude de la faune archéologique du cloître de Viviers

Philippe Columbeau

La faune du dépotoir et du silo

La faune de comparaison

Chapitre VI. Le cimetière du cloître cathédral de Viviers : rites et mobilier funéraires

Yves Esquieu, Marie Leenhardt, Claude Olive et Lucy Vallauri

L'évolution de la nécropole et des rites

Analyse de la population inhumée autour de la cathédrale de Viviers

Le mobilier céramique

Conclusion

Chapitre VII. Moules à cloches d'époque moderne

Chapitre VIII. La ville basse et ses maisons au Moyen Âge

Marie-Christine Grasse

La maison urbaine

Etude de deux maisons

Annexes

Crédits illustrations

Avant-propos

- 1 Les campagnes de fouille entreprises de 1978 à 1984 au « Château » de Viviers (Ardèche), nom que l'on donne ici au quartier canonial, perché sur un fort promontoire entre le Rhône et la cité laïque et entouré d'une enceinte fortifiée, l'ont été en liaison avec une étude monumentale des édifices de ce quartier conservés en élévation. Ce travail a été le fondement d'une recherche plus vaste consacrée aux quartiers cathédraux du Sillon rhodanien et du Midi méditerranéen réalisée dans le cadre d'une thèse pour le doctorat d'Etat préparée sous la direction de M. Marcel Durliat et soutenue à l'Université de Toulouse-Mirail en 1986.
- 2 La fouille a permis de compléter de façon significative les informations procurées par l'étude monumentale et par les recherches d'archives sur la vie, la structure et l'évolution de ce quartier canonial. Elle a bien sûr conduit également à la mise en évidence de niveaux d'occupation antérieurs au cloître canonial qui, s'ils étaient sans lien avec le programme d'étude qui avait déterminé le choix des sites fouillés, n'en ont pas moins apporté d'intéressantes informations sur le passé de la cité et sur ses origines.
- 3 Trois sites, sur le « Château », ont fait l'objet d'une fouille : la place de la Plaine surtout, au nord de la cathédrale, où l'on cherchait le cloître médiéval ; en 1983, la place de l'Ormeau, plus au sud ; et, en 1984, le plan de Châteaueux, au nord du site.
- 4 Parallèlement, d'autres recherches ont été menées sur le territoire de Viviers, sans rapport avec le programme signalé plus haut. Des prospections en surface réalisées au sud de la ville, autour du rocher de Saint-Michel, par M. Roger Chareyre ont permis bien des remarques et des découvertes concernant le passé préhistorique et protohistorique du site. Ces mêmes prospections ont conduit à découvrir les restes d'un petit sanctuaire chrétien dominant le Rhône à l'entrée du défilé de Donzère : la chapelle Saint-Victoret ; ces vestiges étant menacés, nous avons procédé, avec R. Chareyre, à une fouille d'urgence de cette chapelle en 1981 et 1982. Toujours au sud de Viviers, le creusement d'une tranchée, en décembre 1985, auprès des vestiges de l'antique chapelle Saint-Aule, a entraîné la mise au jour de plusieurs sépultures sur lesquelles M. Lionel Jacob a pu effectuer des observations et recueillir du matériel.
- 5 Une étude de l'habitat médiéval de la ville basse de Viviers opérée en 1983-1984 par Marie-Christine Grasse dans le cadre d'un mémoire de maîtrise de l'Université de

Provence a été accompagnée en 1984 et 1985 de la fouille de deux maisons privées, en profitant du rachat et de la réfection de ces demeures par de nouveaux propriétaires.

- 6 La découverte fortuite de sépultures au nord-ouest de l'évêché, à la suite de travaux consécutifs à l'échange de locaux entre la mairie et l'évêché de Viviers, a attiré, en 1987, l'attention sur une nécropole déjà connue grâce aux trouvailles des ^{XVII^e} et ^{XVIII^e} siècles ; la fouille d'urgence menée sous la direction de Joëlle Dupraz (Direction des Antiquités Historiques de la région Rhône-Alpes) en mai-juin 1987, a permis de mettre au jour des structures bâties importantes, notamment celles d'une basilique des ^{Ve-VI^e} siècles. Une fouille plus systématique sera entreprise dans les années à venir ; il n'est cependant pas inutile d'exposer dès maintenant les premiers résultats des recherches entreprises sur le site¹.
- 7 L'intention de ce volume est de réunir une série d'études soit inédites soit partiellement publiées dans des revues régionales (dont l'accès n'est pas toujours aisé en bibliothèque) concernant l'apport des recherches archéologiques vivaroises à l'histoire de ce site. On a en particulier insisté sur les études de matériel qui pourront constituer d'utiles points de comparaison pour les chercheurs de la vallée du Rhône.

Fig. 1. Plan général de Viviers avec l'emplacement des fouilles récentes et des découvertes de sépultures

En traits gras : la cathédrale, le cloître et les éléments conservés des remparts. Etoiles noires : sépultures de l'Antiquité au ^{VII}^e siècle.

Etoiles blanches : sépultures médiévales.

Emplacement des fouilles :

A : Château vieux. Fouille de 1984.

Emplacement de l'ouvrage fortifié principal.

B : Châteaueux. Fouille de 1984.

Emplacement de la porte à pont-levis du ^{XVI}^e siècle.

C : Châteaueux. Sondage de 1981 le long du rempart.

D : Maison de la viguerie. Sondage d'urgence et découvertes fortuites en 1981 et 1982.

E : Place de la Plaine. Fouille du cloître de 1978 à 1983.

F : Place de l'Ormeau. Fouille de 1983.

G : Maison rue du Château. Fouille de 1984.

H : Maison rue O'Farel. Fouille de 1985.

I : Jardin de l'évêché. Fouille de 1987.

Découvertes de sépultures :

1 : 1978-1983 : cimetière dans le cloître, dans la salle capitulaire, à l'est et à l'ouest de cet ensemble.

Cimetière dit « des choriers » à la fin du Moyen Âge et à l'époque moderne.

2 : 1640 : extension du cimetière précédent. Découvertes à l'occasion du creusement des fondations de la chapelle de l'Annonciation.

3 : 1624 : église Notre-Dame-du-Rhône. Découvertes lors de l'établissement du couvent de Dominicaines.

4 : 1737 : extension du cimetière précédent. Découvertes de l'építaphe du prêtre Pascase lors de l'établissement du palais épiscopal.

1987 : église paléochrétienne, sarcophages et sépultures sous tuiles.

5 : ^{XVIII}^e siècle : extension du cimetière précédent à l'emplacement de l'hôtel de Roqueplane.

6 : Début ^{XVIII}^e siècle : tombeaux découverts au pied de la colline de la Johanade.

7 : 1763 : sépultures découvertes par Flaugergues à l'emplacement de l'hôtel de Tourville.

8 : 1763 : extension de la nécropole précédente. Epítaphe du diacre Domnolus.

Autre découverte :

M : 1926 : trésor monétaire.

NOTES

1. Certaines de ces découvertes ont déjà fait l'objet, ou le feront bientôt, de publications qu'il est inutile de reprendre ici. En voici la liste :

- Les premiers résultats de la fouille sur la place de la Plaine ont été consignés dans : Y. ESQUIEU, « Notes préliminaires sur les fouilles archéologiques de Viviers », dans *Revue du Vivarais*, 85 (1981), p. 50-56.

- Pour les fragments de sarcophages paléochrétiens découverts place de la Plaine : Y. ESQUIEU, « Sarcophages paléochrétiens découverts à Viviers (Ardèche) », dans *Cahiers archéologiques*, 32 (1984), p. 5-13.

P. VAN MOORSEL ET L. WEELDENBURG, « Passion, exode et résurrection figurés sur un sarcophage à Viviers », dans Babesch, *Bulletin antieke beschaving*, 57 (1982), p. 132-140. *Premiers temps chrétiens en Gaule méridionale. Antiquité tardive et haut Moyen Âge. III^e-VIII^e siècles*, (1986), notices n° 123-124.

- Pour l'étude monumentale de la cathédrale, du cloître et du palais épiscopal : Y. ESQUIEU, « La cathédrale de Viviers et les bâtiments du cloître. XII^e-XIII^e siècles », dans *Bulletin Monumental*, 141 (1983), p. 121-148.

- Pour l'habitat dans la ville basse :

M.-C. GRASSE, « La maison urbaine et son évolution dans la ville basse de Viviers (Ardèche). XII^e-XV^e siècles », à paraître dans *Bulletin Monumental*, 1988.

- Les peintures murales mises au jour ces dernières années ainsi que les fragments peints trouvés en fouille et les ensembles modernes ont fait l'objet d'une exposition et d'un catalogue en 1985 : *Viviers-sur-Rhône. Ardèche. Peintures murales de l'Antiquité à nos jours*, Viviers, 1985, 144 p.

Chapitre I. Viviers dans l'Antiquité : l'apport de l'archéologie

- 1 La synthèse qui suit, opérée aussi bien à partir des découvertes anciennes de nos fouilles, fait apparaître quelques points saillants pour l'histoire antique du site. C'est peut-être le sud du terroir qui a été en priorité occupé au Néolithique puis à l'âge du Bronze. Autour du début de l'ère chrétienne Viviers semble n'avoir été qu'une agglomération très modeste dont le développement ne paraît sensible qu'à partir du III^e siècle. L'installation de l'évêque vers 475 est cause de l'essor tardif et relatif de la ville ; dès lors l'extension de la cité, la situation des sanctuaires et des nécropoles déterminent une topographie qui sera peu modifiée jusqu'aux temps modernes.
- 2 Mais on mesure les lacunes de nos connaissances, notamment en ce qui concerne la ville basse (les fouilles opérées dans deux maisons médiévales n'ont pratiquement rien appris sur le site antique). Un programme de recherche reste à établir pour une connaissance plus solide des premiers temps de l'histoire de Viviers.

Viviers avant la domination romaine

- 3 Notre connaissance du passé préromain de Viviers reste très vague. Seules quelques découvertes fortuites permettent d'entrevoir ce que fut le peuplement d'un site qui paraît assez privilégié : à l'entrée du défilé de Donzère, le terroir de Viviers est ponctué par une série de hauteurs qui ont pu constituer des sites de refuge ou des stations d'observation contrôlant la vallée. Les fouilles opérées sur la butte de Viviers proprement dite ont fait apparaître que le sol naturel était constitué par une couche de loess éolien très fin conservé sur une épaisseur de 10 à 60 cm recouvrant la roche calcaire. Ce même loess s'observe facilement sur les collines du voisinage.
- 4 Mais la fouille n'a révélé, sur ce loess, aucune trace ancienne d'occupation : place de la Plaine et place de l'Ormeau aucune structure ni couche d'occupation ne semble remonter au-delà du III^e siècle ap. J.-C., ce qui peut paraître étonnant lorsque l'on considère l'intérêt du site ; on peut certes avancer que les réaménagements monumentaux ont fait disparaître les traces antérieures et aussi relativiser ces remarques en notant que l'importance des structures médiévales et l'épaisseur des

remblais qu'il était nécessaire de fouiller pour atteindre les couches les plus profondes ont limité considérablement les surfaces fouillées à ce niveau. Notons cependant que dans les remblais médiévaux figuraient quelques éclats de silex, deux perçoirs et un fragment de lame très usée par des eaux d'écoulement, éléments trop peu typiques pour être datés. Sur l'éperon de Châteauneuf aucune trace d'occupation antique n'a été mise en évidence : on peut estimer que cette partie du site rocheuse et irrégulière, la plus exposée au vent du nord si violent dans ce resserrement de la vallée rhodanienne, n'a pas facilité une installation humaine.

- 5 En revanche la hauteur de Saint-Michel, située plus au sud, et les terrasses fluviales localisées à proximité ont livré des témoignages d'occupation ancienne. Cela ne tient sans doute pas qu'au hasard des découvertes : une zone mieux exposée et fertile à proximité d'un éperon refuge s'est révélée plus propice à une occupation précoce.
- 6 Au cours de l'hiver 1982-1983, une prospection de surface opérée par un habitant de Viviers, M. Roger Chareyre, dans le secteur sud de la commune, à la suite de profonds labours, a permis de mettre en évidence une station néolithique de plein air. « Le matériel recueilli, tant lithique que céramique, semble correspondre à une occupation du site au Néolithique moyen-final, pouvant s'étaler du chasséen (lames typiques) au chalcolithique (perle en plomb) (...) Désormais la cellule familiale se fixe sur des terres propices à l'épanouissement de ses nouvelles conquêtes : l'agriculture et l'élevage. Ainsi le site de Viviers est particulièrement fonctionnel : exposition plein sud sur une terrasse fluviale en bordure de la plaine fertile, avec en prime la proximité de terrains de chasse et d'un éperon refuge pour un repli éventuel ».¹
- 7 La fouille de la chapelle Saint-Victoret, située à mi-hauteur du rocher de Saint-Michel, et des ramassages de surface ont livré plusieurs tessons de céramique protohistorique, notamment des fragments d'une urne à épaulement et rebord déversé de l'âge du Bronze.
- 8 C'est aussi dans cette zone qu'a été trouvée en surface une monnaie au bouquetin en argent, probablement fourrée de bronze (ce que suggèrent les traces d'oxydation et le poids un peu faible : 1,83 g pour une moyenne de 2,20 g). Il s'agit d'une monnaie dite de la classe III : les premières (tête et bouquetin à droite) ont été émises vers 100 av. J.-C. ; celles de la classe II (type à gauche) ont été émises vers 85 ; celles de la classe III (type à droite), de facture assez barbare, l'ont été vers 80 av. J.-C. (**Fig. 2**). Ces monnaies sont attribuées aux Cavares, peuple qui occupait la rive gauche du Rhône, d'Avignon à Valence.²
- 9 Nos fouilles ont quant à elles livré deux modestes témoignages d'échanges commerciaux antérieurs à la domination romaine : un fond de petite urne (?) en céramique « pseudo-ionienne » du VI^e siècle av. J.-C., avec décor extérieur peint à l'ocre, trouvé dans la maison de la rue O'Farel ainsi qu'un tesson et un rebord de coupe de Campanienne A provenant, l'un de cette même fouille, l'autre de la place de l'Ormeau.

Fig. 2. Monnaie au bouquetin découverte sur la rocher de Saint-Michel

Viviers durant les premiers siècles de l'ère chrétienne

- ¹⁰ Qu'était exactement la place de Viviers dans la vie de la petite cité helvienne dont Alba était le cheflieu ? J. Rouchier a autrefois suggéré qu'il n'y avait là au départ qu'une simple agglomération de pêcheurs qui dut ensuite son développement à son rôle de débouché d'Alba, le chef-lieu regardant Viviers « comme son port et presque comme l'un de ses faubourgs »³ R. Lauxerois a plus récemment proposé de mettre les « utriculaire », dont une inscription découverte à Alba nous fait connaître l'existence, en relation avec la navigation sur le Rhône plutôt que sur l'Escoutay dont la navigabilité est plus que douteuse ; dans ce cas ce collège professionnel dont l'une des activités était de faciliter la flottaison des barques sur les rivières en leur adjoignant des outres, aurait pu être installé à Viviers et non à Alba.⁴
- ¹¹ Nos fouilles du « Château » ont livré, dans des couches de remblai, quelques lèvres et anses d'amphores vinaires du type Dressel I qui ont été en utilisation autour du début de l'ère chrétienne ainsi que quelques dizaines de tessons de céramique sigillée italique (Arezzo) ou de provenance gauloise (La Graufesenque) : fragments de plats, de bols, de patères... qu'il est possible de dater entre 10 av. J.-C. et 100 ap. J.-C. (voir annexe I). Mais on remarque que par rapport à la masse de céramique antique découverte sur le site, les tessons dont il est question ici sont bien peu nombreux. Ce matériel est, de plus, très fragmentaire ; les tessons montrant un décor moulé sont rares. On n'a trouvé qu'une seule estampille, sur le site de Château vieux, au nom de Cnaeus Ateius Euhodus, potier de tradition italique assez fréquemment attesté au milieu du 1^{er} siècle⁵ ; la forme de ce nom (ATEI EVHODI) n'est pas enregistrée par ailleurs (**Fig. 3**). Ces témoignages modestes conduisent à supposer une occupation encore légère du site.

Fig. 3. Estampille du potier Cnaeus Ateius Euhodus

- 12 A partir du II^e et surtout du III^e siècle, les témoignages archéologiques se font plus nombreux : tessons de sigillée claire A (rares) et surtout de claire B et de luisante, monnaies impériales (as d'Hadrien, antoninien de Salonina, bronze de Claude le Gothique, antoninien de Probus : voir annexe IV).
- 13 A proximité de la cathédrale, dans le comblement d'un caveau funéraire tardif, a été retrouvé, hors de son contexte monumental, un chapiteau de pilastre, en calcaire, orné, sur sa seule face antérieure, de deux acanthes et de la rosette médiane. Ce type de chapiteau peut remonter au II^e siècle (**Fig. 4**).

Fig. 4. Chapiteau du II^e siècle découvert place de la Plaine

- ¹⁴ Jusqu'à nos fouilles, la seule construction antique connue de Viviers, en dehors du pont romain, était une *villa* découverte en 1785 au lieu de la Roudière, sur les bords de l'Escoutay, par Honoré Flaugergues, fils de l'astronome. J. Rouchier a autrefois rapporté cette découverte, en se référant aux écrits de Flaugergues⁶. Nous croyons utile de reproduire ici cette description : « En effondrant un champ, des ouvriers mirent au jour les fondements d'un édifice considérable, présentant une enfilade de trois grandes pièces. A l'intérieur, le soubassement des murs paraissait formé d'un placage en marbre, dont on retrouvait des morceaux assez grands parmi ces ruines. Le pavé de deux de ces pièces était une mosaïque grossière, composée de petits fragments de marbre poli et de morceaux de brique rouge. La première, encadrée dans une large bordure, figurant une branche de lierre ou de vigne qui serpente, se divisait en neuf compartiments égaux. Chacun des compartiments des angles représentait un buste d'homme aux traits assez mal dessinés, ayant une espèce d'écharpe ou de manteau blanc jeté sur les épaules, et sur la tête, une branche de lierre tressée en forme de couronne : devant chaque personnage était une large coupe. Les compartiments intermédiaires dessinaient des torsades et des entrelacs.
- ¹⁵ Enfin, dans celui du milieu, une levrette blanche, courant, se détachait admirablement sur un fond rouge. La seconde mosaïque, outre la bordure en losanges entrelacés, blancs et noirs, présentait un personnage dessiné en pied, de grandeur naturelle, que nous prendrions volontiers pour un faune ; une sorte d'écharpe ou *peplum* lui descend de l'épaule gauche et vient se nouer sous le bras droit ; tout le reste du corps est nu ; d'une main il tient une espèce de panier, de l'autre le pédum ; sur la tête, il porte une épaisse couronne de feuillage de diverses couleurs.

Fig. 5. Mosaïque antique provenant d'une villa située au nord de Viviers

Musée Crozatier, Le Puy-en-Velay

- 16 M. Honoré Flaugergues, qui nous a fourni ces détails (*Mém. ms*), était parvenu à détacher presque en entier ce précieux fragment de mosaïque ; il fit enchasser, dans un cadre en plâtre, la partie qui représentait le buste. Du cabinet de ce savant, ce morceau est passé au Musée d'antiquité de la ville du Puy » (**Fig. 5**).
- 17 L'étendue du centre urbain gallo-romain peut se déduire de l'emplacement des nécropoles de la basse Antiquité qui nous sont assez bien connues (voir la 3^e partie de ce chapitre) : la ville médiévale (et moderne) a succédé à l'agglomération antique à peu près dans les mêmes limites. Cependant la découverte de sépultures à l'ouest de la Grande Rue semblerait indiquer, de ce côté, une extension un peu plus limitée. Viviers était donc un centre bien modeste, nettement moins étendu qu'Alba. Nous ignorons s'il a existé une enceinte (**Fig. 1**).
- 18 La ville occupait aussi la hauteur, appelée depuis le Moyen Âge le « Château ». Nos fouilles ont permis de faire d'intéressantes observations sur le site antique.
- 19 ■ A l'extrême nord, sur l'éperon de Châteauneuf, nous n'avons retrouvé aucune structure antique (il est vrai que nous n'avons fouillé qu'une faible partie de ce quartier). Loin de ressembler au site actuel, totalement aplani, cet endroit laissait apparaître, à nu, une roche très irrégulière, peu propice à une implantation.
- 20 ■ Plus au sud, la maison qui fut, dès le Moyen Âge sans doute, celle d'un dignitaire du chapitre cathédral, le viguier, recouvre en partie une voie dallée antique (parcelle cadastrale n° 311). Il nous a été permis de suivre, en 1981 et 1982, les travaux de réfection entrepris par le nouveau propriétaire. A cette occasion on a pu voir que la partie de la maison ajoutée au XV^e siècle du côté de la rue qui mène de Châteauneuf à la place de la Plaine repose sur le dallage d'une voie qui s'interrompt au nord,

paraissant obliquer vers l'ouest, du côté moins abrupt par lequel on accédait sans doute à la ville haute, comme plus tard au Moyen Âge (**Fig. 6**).

Fig. 6. Structures antiques dans la maison de la viguerie

EN A ET B, DALLAGE D'UNE RUE. EN C, FONDATIONS D'UN MUR.

- 21 Nous avons pu ôter l'une de ces dalles et observer son support ; sur une épaisseur de 0,50 m on trouve successivement :
 - un peu de terre fine avec de petits fragments de tuiles et quelques tessons de céramique grise et un de sigillée claire,
 - une couche de pierres,
 - un béton gris au milieu duquel figurait un tesson de sigillée claire,
 - une couche de pierres.
- 22 Venait ensuite le sol naturel : loess et calcaire.
- 23 A l'ouest de ce dallage et sous son niveau, sont apparus les éléments de fondation d'un mur nordsud, large de 0,60 m, lié à un sol de terre.
- 24 ■ Place de la Plaine, de part et d'autre des fondations du mur occidental du cloître médiéval, ont été dégagées en 1979 les dalles d'une autre voie, sans doute orientée nord-sud (**Fig. 7**). Elle était large d'au moins 5 m (largeur du sondage dans lequel elle a été mise en évidence). Les couches constituant la charge du dallage ne sont pas les mêmes que pour la portion de voie mentionnée plus haut ; sur une épaisseur de 0,55 m sont superposés, de haut en bas :

Fig. 7. Voie dallée située à l'ouest du cloître médiéval

- un lit de grosses pierres irrégulières mais plates avec, entre elles, du sable, quelques cailloux, des fragments de tuiles,
 - une couche de cailloux,
 - un béton de tuileau,
 - une dernière couche de cailloux reposant sur le loess naturel (**Fig. 37**).
- 25 Ce support est plus soigneusement agencé que celui des rues dallées fouillées à Alba. Une monnaie de l'empereur Arcadius (395-408) trouvée sous le dallage indique sa constitution, ou du moins une réfection, tardive (voir annexe IV, monnaie A 65).
- 26 ■ Sur cette même place de la Plaine, à l'est du dallage dont il vient d'être question, la structure la plus ancienne que l'on a mise au jour se présente sous la forme d'un espace au moins partiellement dallé, entouré d'un portique longé par une rigole d'écoulement large de 0,34 m, soigneusement taillée dans de grandes dalles larges de 0,90 m environ. Le caniveau de la galerie nord a été reconnu, depuis son angle nord-est, sur une longueur de 24 m. De cette même galerie, on a dégagé trois colonnes en maçonnerie de pierres, couvertes d'un enduit jaune ; les colonnes étaient reliées par une mince murette pourvue du même enduit (**Fig. 10**). La galerie est large de 3,20 m à 3,70 m. Son sol a partout disparu. Son mur nord était orné d'un enduit peint dont on a retrouvé de larges fragments qui ne permettent guère d'évoquer que des panneaux unis de couleur rouge ou jaune.

Fig. 8. Place de la Plaine

Plan des structures les plus anciennes

Fig. 9. Place de la plaine

Plan des structures de la basse Antiquité

10. Colonnes et murette du portique antique

**A GAUCHE, LE REBORD DE LA RIGOLE D'ÉCOULEMENT.
EN HAUT : ANGLE NORD-EST DU BÂTIMENT PALÉOCHRÉTIEN.**

- 27 De la galerie orientale, large de 4,80 m environ, on a retrouvé le béton de pose d'un dallage en *opus sextile* (à carreaux de 0,28 m de côté) avec, au nord, une petite porte (plus tard condamnée) au seuil encadré de deux colonnes de briques, ouvrant sur une pièce où l'on a noté des restes de mosaïque (**Fig. 11**). Le mur sud de cette pièce (mur du péristyle) était peint et animé de demi-colonnes adossées : on en a dégagé une, construite selon la même technique que celles du péristyle. Au-delà du mur est du portique nous avons dégagé une partie de salle au sol de béton dans laquelle un mur d'orientation est-ouest est sans lien avec le mur occidental de la pièce.

Fig. 11. Edifice à portique : seuil d'une porte, ensuite condamnée, ouvrant sur la galerie est

- 28 Quelle était la nature de cet ensemble monumental, le plus important que l'on ait mis au jour sur la butte vivaroise ? On ne peut exclure d'emblée le péristyle d'une riche maison privée. Cependant la monumentalité de l'ensemble et sa situation au sommet de la ville font plutôt penser à un édifice public : une aire précédant un temple ? Sa datation sera envisagée dans le chapitre de cet ouvrage consacré à la stratigraphie.
- 29 ■ Sur la place de l'Ormeau, au sud de la cathédrale, on a mis en évidence, au niveau le plus profond, les éléments d'une bâtisse antique directement implantée sur le sol naturel de loess. Il s'agit d'un mince refend, large de 0,30 m seulement, construit en moellons et séparant deux pièces au sol de tuileau, le sol de la pièce nord étant plus élevé d'une vingtaine de centimètres par rapport à celui de l'autre pièce. Nous ne pouvons rien dire sur l'affectation et la datation de cette bâtisse dont on n'a pu fouiller qu'une très faible partie.

Viviers siège épiscopal

- 30 La liste épiscopale fournie par le préambule de la *Charta Vêtus*, le vieux chartier de la cathédrale de Viviers retranscrit par l'évêque Thomas vers 950/951, apprend que cinq évêques siégèrent à Alba : Januarius, Septimius, Maspicianus, Melanus et Auxonius. C'est probablement vers la fin du IV^e siècle ou au début du suivant que ce siège épiscopal fut institué⁷.
- 31 La découverte, en 1979, d'importants fragments de deux sarcophages paléochrétiens près de la cathédrale de Viviers donne la certitude que le Christianisme était présent parmi l'élite romanisée de l'Helvie dès le deuxième quart du IV^e siècle, c'est-à-dire bien avant la fondation du siège : le plus ancien des deux sarcophages, montrant sur la petite face que nous possédons des scènes disposées sur deux registres, date en effet de

cette époque (**Fig. 12**) ; le second, du type à strigiles, appartient plutôt à la fin du siècle⁸. Que la découverte ait été faite à Viviers porterait à suggérer que la christianisation a pu être plus précoce dans cette ville, port sur le Rhône, en contact plus étroit avec le milieu lyonnais, qu'à Alba ; cependant le transport tardif de ces sarcophages près de la cathédrale et les raisons qui l'ont dicté ne permettent pas d'être trop affirmatif sur leur origine.

Fig. 12. Fragments d'un sarcophage paléochrétien découverts place de la Plaine

- 32 Après les cinq premiers évêchés, le siège fut transféré à Viviers, non pas, sans doute, en raison d'une destruction violente d'Alba qui demeure tout-à-fait hypothétique, mais plutôt à cause d'une adaptation à de nouvelles conditions politiques et économiques, le site de Viviers s'étant révélé plus favorable que celui de l'ancien chef-lieu. R. Lauxerois, à la suite de Mgr Duchesne, propose de faire de Promotus le premier évêque de Viviers et de lui attribuer l'épithèque de Saint-Thomé plutôt qu'à son successeur Lucianus. Promotus aurait siégé de 474 à 475 à sa mort en 487, son successeur ayant vécu, selon la *Charta Vetus*, au temps d'Alaric⁹

Les remaniements du nouveau site épiscopal

- 33 A cette époque paraît correspondre pour Viviers une activité plus intense. Les fouilles ont livré assez largement des tessons de sigillée claire D (plats de type Hayes 87, fond d'assiette orné de rouelles) et de céramique estampée grise (assiettes à marli, bols, coupes carénées avec motifs de rouelles ou d'arceaux) ainsi qu'un nombre relativement important de tessons d'amphores datés du IV^e au VI^e siècle, voire du VII^e siècle ; beaucoup de ces tessons appartiennent à des amphores d'origine africaine et orientale -

Palestine, Gaza, Egypte-, quelques-uns à des amphores espagnoles. Nous donnons en annexe la liste de ces céramiques tardives (annexes II et III).

- 34 On constate qu'il y eut au même moment, sur la hauteur de Viviers, des remaniements monumentaux sans doute importants.
- 35 Sur la place de la Plaine, une tranchée de fondation de l'édifice qui a succédé au monument à portique a livré une monnaie de l'empereur Jovien (411-413 ; voir annexe IV, n° A 604 ; **Fig. 13**). Le nouveau monument, aux murs de moellons, a occupé, semble-t-il, une grande partie de l'ancienne cour à portique décrite plus haut : seules les colonnes de l'angle nord-est du péristyle ont été conservées, délimitant un espace où l'on a creusé un bassin. De ce bâtiment on connaît le mur nord qui s'est superposé à la colonnade du portique arasée et ses deux retours vers le sud qui en font un édifice sensiblement plus court que le péristyle (**Fig. 9**).

Fig. 13. Monnaie de l'empereur Jovien

- 36 Le bassin, installé dans l'angle conservé de la colonnade, a coupé l'ancienne rigole d'écoulement orientale ; il est de plan rectangulaire, construit en une maçonnerie couverte d'un béton de tuileau. On en connaît sa largeur (1,75 m) et sa profondeur (0,60 m). On a dû creuser le rocher pour l'aménager.
- 37 Certes, rien dans cet édifice, dont on a dégagé une trop faible partie ne permet d'affirmer qu'il s'agit de la première cathédrale de Viviers. Seuls son emplacement et la nature plus assurée de la construction qui lui a succédé le suggèrent. On peut tout au moins affirmer qu'il a été lié au premier ensemble cathédral.
- 38 Sur la place de l'Ormeau, l'édifice le plus ancien a été relayé par un second dont on a mis au jour un seul mur, large de 0,60 m, de construction peu soignée, en matériau de dimensions diverses. Le remblai antérieur à cette bâtisse contenait une monnaie du milieu du III^e siècle (imitation des monnayages de Tetricus ou Victorin ; voir annexe IV, n° A 622) et des tessons de sigillée claire D et d'estampée grise, les éléments datés les plus récents étant des plats de claire D, forme 87, que Hayes date de la seconde moitié du V^e ou du début du VI^e siècle.
- 39 La *Charta Vetus* donne comme troisième successeur à l'évêque Promotus, Venance dont on sait par ailleurs qu'il appartenait à la famille des rois burgondes, et qu'il participa en 517 au concile d'Epaone et en 535 à celui de Clermont ; il serait mort en 544. Les *Acta*

Sancti Venantii, dont la rédaction tardive incite à ne pas accepter toutes les traditions qu'ils recueillent comme vérité historique, nous apprennent qu'il releva les murailles de la cité qui tombaient en ruine, orna la ville de superbes édifices, agrandit et restaura avec magnificence la cathédrale, « fit construire aussi l'église de Saint-Julien martyr » où l'on trouvait « au-dessous des colonnes de marbre qu'on y avait établies un pavement de pierre orné avec goût ». Le texte ajoute que Venance fonda aussi « un baptistère dans cette même église précédemment mentionnée, avec des pavements et des colonnes de marbre, avec un couronnement de sculpture par-dessus »¹⁰ ; l'église « précédemment mentionnée » est-elle Saint-Julien qu'un lieu-dit situe loin de Viviers, au nord de la rivière d'Escoutay, ou plutôt la cathédrale Saint-Vincent ? Rien des magnifiques constructions attribuées à Saint-Venance n'a été retrouvé : on aura du mal à mettre en rapport les édifices modestes du haut Moyen Âge dont il sera question dans le chapitre suivant et le magnifique ouvrage dont parlent les *Acta*.

- 40 A cette époque doit être rattaché le trésor monétaire mis au jour fortuitement en 1926 lors de la destruction de maisons médiévales au nord-est de la place de la Plaine : 1 000 pièces environ dont seulement 200 ont pu être étudiées. Il s'agit essentiellement de sous d'or imités des pièces impériales d'Orient (à l'effigie de Théodose II, Léon I^{er}, Zénon, Anastase I^{er}, Justin I^{er}, Justinien). Il est impossible de savoir si ces contrefaçons sont visigothes, franques ou burgondes. Le trésor a dû être enfoui peu après le milieu du VI^e siècle, le dernier empereur représenté étant Justinien (527-565). Il s'agit d'un véritable trésor (monnaies d'or uniquement et sans trace d'usure) enfoui, certainement par l'évêque, à l'occasion d'une invasion ou d'un siège¹¹.

Les nécropoles du Bas Empire

- 41 Toute une série de découvertes fortuites effectuées depuis le XVII^e siècle permettent de bien cartographier les nécropoles vivaroises du Bas Empire et des premiers temps du Moyen Âge (**Fig. 1**).
- 42 Il s'agit d'abord de cimetières implantés à la périphérie immédiate de l'agglomération antique, tout près de la ligne d'enceinte médiévale ou, parfois, recoupés par elle.
- 43 Le plus important paraît avoir été situé au sud, au pied de la butte, là où fut élevé le sanctuaire de Notre-Dame-du-Rhône. Lorsque les religieuses dominicaines s'installèrent à cet endroit en 1624 et qu'elles y construisirent leur cloître, elles y découvrirent, aux dires du chanoine de Banne qui consigna ce fait dans ses mémoires, « plus de cent tombeaux faits aucun tout d'une pièce dans lesquels on trouve des petits pots ou toupins de terre ». Ces tombeaux n'étaient certainement pas tous antiques puisque « dans l'un de ces tombeaux on trouva une espée, on trouva aussy une partie d'une table de marbre escripte en lettre gothique »¹² On peut se demander si les « pots de terre » ne sont pas les pégaus que l'on a observés en abondance dans les sépultures des XIII^e et XIV^e siècles près de la cathédrale. Dans une partie plus méridionale de cette nécropole, bouleversée lors de l'établissement du jardin potager du nouvel évêché en 1737, on mit au jour, selon le chanoine Cluzel qui relata la découverte, « une épitaphe très ancienne (...) gravée sur une pierre tirée de la carrière de Cruas (...) La pierre (...) était bien scellée et très fortement cimentée sur le tombeau du prêtre Pascasius »¹³ Cette longue inscription (11 lignes) vante « le zèle à s'acquitter du ministère divin » défunt qui fut « le premier de ses frères par la charité, d'une humilité profonde, d'une bonté d'âme qui s'épuisait en pieuses largesses »¹⁴ ; Pascase mourut après l'épiscopat de

Venance. Les découvertes de 1987 ont fait connaître, à proximité du palais épiscopal, une série de sépultures dont une porte le négatif d'une épitaphe qui pourrait justement être celle de Pascase ; il existait là, en liaison avec cette nécropole, une basilique paléochrétienne associée sans doute à d'autres bâtiments funéraires (le deuxième chapitre de cette publication est consacré aux résultats de cette fouille d'urgence).

- 44 La nécropole s'étendait aussi à l'ouest de Notre-Dame-du-Rhône puisqu'en construisant l'hôtel de Roqueplane on mit au jour « plusieurs autres tombeaux ou de pierre ou de brique » et qu'au début du XVIII^e siècle le curé « fit remuer et fouiller la terre où l'on découvrit plusieurs tombeaux de pierre ou de brique », de l'autre côté de la route de Bourg-Saint-Andéol, au pied de la colline de la Johanade¹⁵.
- 45 A l'ouest de la ville, on découvrit, en 1763, sur le site de l'hôtel de Tourville (Grande Rue), un grand nombre de tombeaux en pierre ou « en brique ». Comme dans les cas précédents, le terme « brique » désignait certainement des *tegulae*. Les cuves des sarcophages étaient en deux blocs. Une « urne de terre cuite » dont « le bas se terminait en une pointe comme la plupart de celles des Romains » était partagée en deux et contenait un crâne ; il s'agissait d'une amphore utilisée à des fins funéraires. L'astronome Flaugergues qui mena la fouille poursuivit ses recherches plus à l'ouest, vers la porte de la Cire, et trouva un tombeau sur lequel était enchâssée l'épitaphe du diacre Domnolus, mort dans la 12^e année du règne d'Alaric (496 ou 497)¹⁶ Cluzel signala de son côté qu'un paysan « creusant la terre d'un petit jardin (...) près de la porte de la Cire joignant les remparts y découvrit 3 ou 4 tombeaux de pierre. On a trouvé dans plusieurs (!) de ces tombeaux de petits pots de brique avec différentes pièces des anciennes monnaies ». Cluzel ajoutait « qu'en voulant réparer les murs de la ville, les consuls provoquèrent la découverte de « plusieurs autres cercueils de pierre qui étaient au travers des remparts »¹⁷.
- 46 On ignore la provenance de l'épitaphe d'un jeune lecteur, Severus, mort à l'âge de 13 ans, trouvée aussi par Flaugergues. L'inscription serait de la fin du V^e siècle ou du début du suivant¹⁸.
- 47 D'autres nécropoles sont signalées à plus grande distance de la ville. En plantant une olivette au pied de la tour Saint-Martin, c'est-à-dire vers le débouché du pont de l'Escoutay, un habitant de Viviers mit au jour en 1623 « quantité de tombeaux faits en pierre tout d'une pierre »¹⁹. Non loin de là, la chapelle romane de Saint-Ostian contient en remploi d'une plaque avec les éléments d'une chrisme entre l'alpha et l'oméga inscrits dans un cercle, qui a pu appartenir à un sarcophage.
- 48 Au sud de Viviers cette fois, des travaux entraînèrent en 1985 la découverte fortuite de sépultures à proximité des vestiges de l'ancienne église Saint-Aule. Trois d'entre elles appartiennent à la période qui nous intéresse ici. L'une est construite en *tegulae* disposées en bâtière ; le fond et chacune des parois sont constitués de cinq *tegulae*, deux autres, plantées verticalement, formant les extrémités ; pas de tuiles rondes comme couvre-joints, ni sur le faîte ni sur les pans. La seconde tombe est un coffrage mixte de pierres et de *tegulae*, une paroi faite de pierres sur chant, l'autre de tuiles ; celles-ci étant plus hautes, le couvercle de tuiles est en pente. La troisième sépulture est un caisson en pierres plates sur chant, ces deux dernières tombes ne comportent pas de fond.
- 49 La chapelle Saint-Aule, à côté des vestiges de laquelle ces sépultures ont été découvertes, passe à juste titre pour être fort ancienne. Sa plus ancienne mention figure dans la *Charta Vetus* ou *dotatio* de l'église de Viviers, qui regroupe les mentions

des donations effectuées au profit de la cathédrale de Viviers entre le V^e et le VIII^e siècle. Saint-Aule aurait été le 8^e évêque depuis le transfert du siège. Selon la *vita B. Auli*, rapportée par le chanoine de Banne, Aule se serait fait remarquer par son zèle en faveur de la libération des esclaves et du rachat des captifs. Son corps fut déposé dans son église située au sud de la ville et qu'on dédia plus tard en son honneur²⁰.

- 50 Vers 1638, de Banne put décrire l'église qui était encore partiellement debout : « C'est un édifice fort ancien basti de quelques autres vieilles ruines, ce qui paroyt par certaines colonnes que l'on a employé au bastiment au costé de l'Evangile au lieu qu'il y avoit un tombeau a ce que l'on juge par la structure il y a des colomnes partie de marbre ou d'albâtre avec des chapiteaux, le tout mal ordonné. Ce tombeau estoyt garni de grandes tables de pierre tout autour »²¹.
- 51 L'église ainsi décrite paraît avoir été une basilique à trois nefs que séparaient des colonnes et des chapiteaux de remploi, ce qui expliquerait l'allure « mal ordonnée ». A quand remontent ce sanctuaire et les sépultures les plus anciennes mises au jour ? Aucun tesson de céramique n'a pu être observé lors de la découverte. Les coffres de *tegulae* en bâtière sont datés par S. Gagnière du V^e au VII^e siècle mais peuvent éventuellement remonter plus haut. Les tombes à coffres mixtes (dalles et *tegulae*) sont probablement plus récentes (VII^e-VIII^e, voire IX^e siècle ?). Selon M. Colardelle, les autres fouilles qui ont livré des coffres mixtes analogues dans le Dauphiné et la vallée du Rhône n'ont permis aucune datation précise en raison du manque de mobilier²².
- 52 Toujours au sud de la ville, sur un replat à mihauteur du rocher de Saint-Michel, en bordure du Rhône, une fouille menée sur le site de la chapelle médiévale de Saint-Victoret a montré que, dans la nef, quelques sépultures s'étaient regroupées autour d'un sarcophage contenant sans doute un corps saint. Le sarcophage est une cuve monolithe en calcaire, avec rétrécissement au pied ; le couvercle est fait de deux dalles (**Fig. 14**). Le squelette d'âge adulte a été daté au C 14 d'entre 400 et 610²³. Aucun tesson n'a été trouvé à proximité et on n'a pu confirmer cette datation.

Fig. 14. Chapelle de Saint-Victoret

Sarcophage et angle sud-ouest de la nef

- 53 Si la sépulture a bien cette ancienneté, on daterait du même coup la chapelle elle-même dont l'implantation est visiblement liée à la présence de ce corps vénéré. Il s'agit d'un édifice à nef unique de deux travées, long de 8,30 m et large de 3,30 m (**Fig. 16**) ; l'abside semi-circulaire est de même largeur que la nef.
- 54 Parmi les tombes peu nombreuses qui se sont regroupées en cet endroit isolé, certaines peuvent être d'époque ancienne. Une réduction de squelette d'enfant a été placée contre le sarcophage, sous des fragments de *tegulae* formant un couvercle en demibâtière (tombe 2) (**Fig. 15**) ; une autre tombe d'enfant, sans entourage, lui a été superposée (tombe 1) ; dans les deux cas des fragments de verre fin provenant de flacons accompagnaient la sépulture. Trois autres tombes ont été pratiquées, au moins en partie, sous des tuiles plates : la n° 5 abritant un squelette d'enfant, devait être en bâtière ; la n° 6 comportait un couvercle de trois *tegulae* à peu près horizontales se recouvrant partiellement ; ses petites dimensions font aussi penser à une inhumation d'enfant (sa destruction avant que nous ayons pu la fouiller interdit de le confirmer). La tombe 10 a été creusée dans le rocher au pied du mur sud de la chapelle ; une *tegula* horizontale couvrait la tête, des fragments de tuiles retrouvés à côté montrent que la fermeture se poursuivait de cette façon. La tombe 10 est la seule de cette série à avoir contenu une sépulture d'adulte. Ce regroupement d'inhumations d'enfants, presque toutes sous tuiles, autour d'un sarcophage est intéressant à observer. Il est impossible de dater précisément ce minuscule cimetière.

Fig. 15. Chapelle Saint-Victoret

Tombe 2 contre le sarcophage

Fig. 16. Plan de la chapelle Saint-Victoret

NOTES

1. R. CHAREYRE, « Préhistoire à Viviers : prospections », dans *Patrimoine Vivarois*, décembre 1983, p. 9-10.
2. L'identification et ces renseignements sont dus à A. Deroc.
3. J. ROUCHIER, *Histoire du Vivarais*, I, 1862, p. 321.
4. R. LAUXEROIS, *Le Bas-Vivarais à l'époque romaine. Recherches sur la cité d'Alba*, Paris, 1983, p. 97-98.
5. A. OXE, H. COMFORT, *Corpus Vasorum arretinorum*, Bonn, 1968, n° 160-163, p. 67-70. Ateius et ses affranchis Euhodus, Mahes, Xanthus, Zoilus, installèrent des filiales à Pise, Lyon et sans doute aussi à la Graufesenque dès l'époque augustéenne, ce qui explique que leurs produits sont moins fréquents en Italie même qu'au-delà des Alpes. L'atelier d'Ateius a vraisemblablement poursuivi son activité un peu après le milieu du 1^{er} siècle ap. J.-C. (note de R. Guéry).
6. J. ROUCHIER, *Histoire du Vivarais*, p. 322, note 2.
7. Sur les origines du Christianisme en Vivarais, voir la mise au point de R. LAUXEROIS, *Le Bas-Vivarais...*, p. 205-226.
8. Sur les circonstances de la découverte et l'iconographie de ces sarcophages, VOIR Y. ESQUIEU, « Sarcophages paléochrétiens découverts à Viviers (Ardèche) » dans *Cahiers archéologiques*, 32 (1984), p. 5-13.
9. R. LAUXEROIS, *Le Bas-Vivarais...*, p. 226-234.
10. *Acta Sanctorum*, August, II, p. 108.
11. A. VASSY, « Note sur la trouvaille de monnaies d'or de Viviers », dans *Rhodania*, (1927), p. 120-128.
12. J. DE BANNE, *Mémoires des antiquités de l'église cathédrale de Viviers*, Viviers, archives de l'évêché, p. 74.
13. J. CLUZEL, *Mémoires servans à l'histoire de notre Eglise Cathédrale*, Viviers, archives de l'évêché, p. 6870.
14. E. LE BLANT, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*, Paris, 1856-1865, II, n° 483. L'inscription est remployée dans l'ancienne maison de l'astronome Flaugergues, place de la République.
15. J. CLUZEL, *Mémoires...*, p. 68, 71. L'hôtel de Roqueplane, devenu mairie, est depuis 1987 l'évêché.
16. Y. ESQUIEU, R. LAUXEROIS, « La nécropole de Saint- Pierre à Alba (Ardèche) », dans *Archéologie médiévale*, 5 (1975), p. 34-35 ; *C.I.L.*, XII, n° 2700 ; E. LE BLANT, *Inscriptions chrétiennes...* II, n° 482 ; R. LAUXEROIS, *Le Bas-Vivarais...* p. 291, n° 97. L'inscription se trouve dans la maison Flaugergues.
17. J. CLUZEL, *Mémoires servans...*, p. 71-72.
18. *C.I.L.*, n° 2701 ; E. LE BLANT, *Inscriptions chrétiennes...* II, n° 484 ; R. LAUXEROIS, *Le Bas-Vivarais...*, p. 291-292, n° 98.
19. J. DE BANNE, *Mémoires ms*, Bibliothèque Nationale, acquisitions françaises, 887, F° 6.
20. J. ROUCHIER, *Histoire du Vivarais*, p. 357-360, 638.
21. J. DE BANNE, *Mémoires...*, Viviers, archives de l'évêché, p. 46.
22. M. COLARDELLE, *Sépultures et traditions funéraires du V^e au XIII^e siècle ap. J.-C. dans les campagnes des Alpes françaises du nord*, Grenoble, 1983, p. 350-352.
23. Analyse effectuée par le Centre de Recherches Géodynamiques, Thonon-les-Bains.

Chapitre II. Une basilique funéraire suburbaine

Joëlle Dupraz

- 1 Le site archéologique se trouve à la sortie sud de dans l'enceinte du Viviers, palais épiscopal construit au XVIII^e siècle par l'architecte avignonnais Jean-Baptiste Franque.
- 2 Le palais épiscopal, l'hôtel de Roqueplane et la chapelle Notre-Dame-du-Rhône appartiennent au même programme architectural classique. En 1986, par accord mutuel, la mairie et l'évêché décident de procéder à un échange de bâtiments. Le parking de la nouvelle mairie est projeté à l'emplacement d'un jardin situé au carrefour de la nationale 86 et de la départementale 75, qui doit être élargi. La découverte de sarcophages est le point de départ du sauvetage urgent exécuté au printemps 1987. L'intervention archéologique, sur ce site de 800 m², s'est limitée à un simple diagnostic.
- 3 Le décaissement du jardin par les engins mécaniques (0,80 m) a atteint les couches archéologiques. Il a suffi d'un décapage de complément pour mettre en Joëlle évidence l'occupation du sol. Sur une bande de terrain de 52 m x 16 m, c'est un véritable quartier qui est apparu. D'est en ouest, se succèdent des bâtiments à vocation d'habitat, une église funéraire orientée, accompagnée au sud d'autres constructions dont certaines se sont greffées sur l'édifice. Trois sondages profonds montrent que la topographie naturelle, fortes pentes ouest-est et nord-sud dues au soubassement rocheux, a été corrigée surtout dans le secteur sud par d'épais remblais (**Fig. 17**).
- 4 Vers le milieu du V^e siècle, le siège épiscopal est transféré d'Alba, chef-lieu de cité des Helviens, à Viviers où existe, depuis la fin du IV^e siècle, une communauté chrétienne¹. Sur le plan politique, la nouvelle cité épiscopale passe successivement, entre le V^e et le VI^e siècle, de la domination wisigothique à celle des Burgondes puis des Francs. On situe le groupe épiscopal primitif au sommet du rocher, sous l'actuelle cathédrale romane. Des découvertes archéologiques anciennes permettent de localiser dans la vallée une nécropole antique se développant de l'ouest vers le sud² Au sud, s'élève aujourd'hui la chapelle Notre-Dame-du-Rhône dont le vocable se suit dans le temps à travers des édifices différents. Au VI^e siècle, Venance, quatrième évêque de Viviers, fonde en effet une église qu'il voue à Saint-Saturnin et Notre-Dame³.

Fig. 17. Situation des vestiges

- 5 Le premier texte original mentionnant une église Notre-Dame du Rhône à Viviers date du XIV^e siècle⁴ Par le chanoine de Banne, on sait que cette église se situait hors les murs, dans le bourg inférieur, du côté de la porte de La Trau. Elle se caractérise alors par l'hétérogénéité de son architecture et de son décor, attestant des réemplois anciens. En 1625, des travaux effectués sur son parvis mettent au jour un grand nombre de sépultures (sarcophages monolithes) et l'építaphe d'un personnage ayant renoncé à l'hérésie arienne⁵ En 1734, l'église jugée trop humide et mal commode, fut reconstruite. Lorsqu'on creusa les fondations du nouvel édifice, on découvrit des tombes sous tuiles mais aussi des sarcophages. D'autres indices : ossements animaux et médailles accompagnant les sépultures, pourraient vieillir la nécropole qui cerne la ville⁶ Jusqu'au printemps 1987, enfin, on n'avait pas exactement localisé les découvertes de l'építaphe de Paschase et de nombreux tombeaux anépigraphes (voir chapitre I).

Description architecturale

- 6 L'édifice majeur du quartier ne fut que partiellement reconnu puisqu'il est à moitié recouvert par la départementale 75. Néanmoins, par symétrie, il est possible de restituer son plan et ses dimensions. Deux états évidents apparaissent à l'analyse (**Fig. 18**).
- 7 **L'état primitif** est celui d'une vaste nef rectangulaire coiffée à l'est d'une abside fortement outrepassée qu'elle déborde par un épaulement réduit. Sa façade reste méconnue. En l'état actuel de la question, l'édifice mesure 26,40 m de long sur 11 m de large, son abside possède un diamètre de 9,60 m. La faible épaisseur du mur d'abside et du mur sud de la nef (0,60 m) permet d'envisager une couverture de charpente. L'appareil des murs est de taille moyenne, parements de moellons de calcaire marneux à peine équarris, liés par un mortier de chaux. Entre les parements on trouve un bourrage de petites pierres et de mortier, les joints ne sont pas soignés mais les murs ont conservé par endroit un enduit. La présence d'enduit peint polychrome dans

l'abside est le seul indice qui puisse évoquer un quelconque décor intérieur. Le sol de cet édifice a été observé sur presque toute la surface dans l'abside et à trois reprises dans la nef (niveau moyen NGF 70,05 m). C'est un béton lissé en surface, de couleur beige rosé, d'une épaisseur variant entre 9 et 14 cm. Posé sur un hérisson de pierres, il est constitué d'un mortier de chaux, sable et petits galets ronds. La brique pilée entre dans une proportion minime. Il est d'une qualité moyenne. Le sol a reçu dès l'origine des inhumations.

Fig. 18. Plan des vestiges

- 8 **Le second état** se caractérise par une modification du plan. La nef est désormais subdivisée par deux murs transversaux nord-sud, en deux travées qui concentrent un maximum de sépultures. Dans la travée ouest, une structure centrale enserre des sépultures. L'abside est rétrécie par l'installation au nord d'un mur qui double, sur une petite longueur, le mur primitif, ainsi que par deux piliers destinés à recevoir les retombées d'un arc triomphal. On note également au sud que le décrochement formé par le pilier a été masqué dans la nef par une surépaisseur du mur primitif, l'ensemble fut habillé par un nouvel enduit. Ces murs se distinguent par une épaisseur réduite (0,50 m) et un mode de construction différent, parement en gros moellons équarris sans bourrage interne, liés au mortier de chaux. Les joints traités à la taloche sont largement débordants. Le sol toujours en béton lissé rose, comporte de gros morceaux de brique, il n'est conservé que dans la travée ouest où il scelle les sépultures de cet état, à l'instar de ce qui se faisait dans l'état I.
- 9 Il se situe à 70,59 m, soit 0,70 m au-dessus du sol de l'état primitif. Dans la travée orientale comme dans l'abside le sol a disparu. Des indices permettent de penser que celui-ci a existé à un niveau plus élevé que dans la travée occidentale. Sur le sol de l'abside des négatifs de maçonnerie implantés à intervalles réguliers et plaqués contre

le mur pourraient correspondre à la base de pilastres ou colonnes supportant des arcatures. Deux annexes se sont greffées sur le chevet de l'édifice. Une annexe sud possède un sol de tuileau refait cinq fois ; une autre annexe au nord abritait une sépulture.

Aménagements liturgiques, sépultures et mobilier

- 10 **Etat primitif** : l'autel n'a pas été retrouvé. Dans la nef, contre le mur gouttereau sud (sondage 5) un espace rectangulaire a été réservé en creux dans le sol pour recevoir une signalisation qui a disparu ou n'a jamais été installée : inscription, base d'autel, pavement ? Six sépultures liées à cet état et prises dans le sol ont été répertoriées, facilement repérables par leur superstructure quasi intacte. Aucune n'a été fouillée. On s'est limité à étudier leur situation dans l'édifice, et leur superstructure. Parfois, des destructions partielles ont autorisé des observations plus poussées. Une tombe située dans l'axe du bâtiment occupe le centre de l'abside. Elle se signale extérieurement par une dalle de béton à tuileau d'une couleur plus soutenue que le sol environnant, un mortier de chaux blanc scelle l'ensemble soulignant les limites de la fosse. Les dimensions de la tombe sont 1 m de large sur au moins 1,80 m de long. Son extrémité ouest a été recoupée par la tranchée de fondation de l'autel appartenant au second état. Ceci a permis de constater que la fosse a été aménagée en réserve dans le sol pour recevoir un sarcophage de pierre encore en place. Les bords de la fosse sont nets et à angle droit. Le sol n'a donc pas été cassé pour installer après coup la sépulture. Cette tombe se caractérise dans sa manifestation extérieure par sa simplicité.
- 11 Aux extrémités nord et sud de l'abside, d'autres sépultures se sont fixées. Elles se remarquent au niveau du sol soit par une couverture particulière, couvercle de marbre blanc (S. 12), soit par un léger bourrelet de forme ovale au niveau du sol et, à cet endroit, une teinte plus rouge. Dans ce dernier cas, elles étaient accompagnées d'une épitaphe dont il ne reste que le négatif. Au nord, deux tombes (S.2 et S. 12), d'axe est-ouest, sont isolées du mur d'abside par un alignement de blocs calcaires, véritables mortaises et supports probables d'une clôture de pierre. L'espace ménagé entre le mur d'abside et le groupe funéraire forme un couloir. A l'extrémité sud de l'abside, une autre tombe se distingue par la réfection du sol à son emplacement et par la présence d'un négatif d'épitaphe de petite taille. Deux autres tombes enfin ont été identifiées à l'extrémité ouest de la nef, contre le mur gouttereau (sondage 6). La plus ancienne s'apparente aux deux sépultures sous tuileau de l'abside. On devine sous le sol détruit le sarcophage de pierre. Elle est dotée d'une épitaphe qu'elle a conservée (**Fig. 19**). L'épitaphe signale le repos d'une femme pieuse âgée de 83 ans du nom rarissime d'*Emeteria*. Au-dessus du texte figurent trois symboles chrétiens : un chrisme avec l'alpha et l'omega encadré de deux croix monogrammatiques non latinisées. Enfin, la dernière tombe entr'aperçue se signale par une couverture en béton à tuileau rose, grossier et formant un bourrelet important sur le sol.

Fig. 19. Epitaphe n° 1

- 12 **Second état** : bien que le sol de l'abside du second état ait été en grande partie détruit par l'installation au XVIII^e siècle d'un bassin, on reconnaît à travers le grossier massif de maçonnerie qui trône au centre de l'abside, les fondations du nouvel autel. La nef, dans l'état de destruction où elle se trouve, ne livre guère d'information précise. Sauf peut-être le sentiment d'une élévation du niveau du sol d'ouest en est, en direction du chœur. Les deux murs transversaux correspondent alors à des emmarchements. Au centre de la nef, dans l'axe du bâtiment, une structure entrevue isole des sépultures, il s'agit peut-être d'une *solea* ou du support d'un ambon.
- 13 Vingt-six sépultures ont été recensées. Vingt d'entre elles sont orientées est-ouest, six sont orientées nordsud. Une seule sépulture a été fouillée. Plusieurs tombes ont été endommagées lors des travaux du XVIII^e siècle et ceux précédant l'intervention archéologique. Les sépultures sont de plusieurs types : sarcophages de pierre monolithes (**Fig. 20**), rectangulaires ou trapézoïdaux, coffres de *tegulae* et tombes en bâtières, tombes mixtes faites de matériaux divers (*tegulae*, pierres plus ou moins maçonnées, fragments de sol). Les *tegulae* portent des marques sinusoïdales ou en forme de boucles. La seule sépulture fouillée est celle d'un enfant en bas âge. Elle se trouve dans l'abside contre le parement sud de l'autel. Orientée, la sépulture est ménagée dans un demi fût de colonne cannelée, évidé ; son couvercle est fait d'une dalle de calcaire coquillier blanc du même type que celui des sarcophages de la nef, noyé dans une chappe de mortier blanc. Le sol de l'abside (état I) a été cassé pour creuser la fosse. Le squelette reposait en *decubitus* dorsal, mains croisées sur le pubis, les jambes étaient repliées sous les fesses. La tombe n'a livré aucun mobilier.

Fig. 20. Sépulture 22, vue vers l'ouest (état II)

Interprétation - Datation

- 14 Dès le V^e siècle on trouve à la périphérie de la nouvelle cité épiscopale une vaste zone de nécropole. L'image de cette périphérie de la ville se précise notamment dans le secteur sud. A la nécropole découverte sous la chapelle Notre-Dame-du-Rhône, aux XVII^e et XVIII^e siècles, s'ajoute aujourd'hui l'ébauche d'un véritable quartier paléochrétien dont le pivot est une église funéraire. Les observations limitées, faites aux abords de l'édifice révèlent à l'est et au sud des niveaux d'occupation contenant de la céramique commune du V^e siècle et de la sigillée paléochrétienne.
- 15 La fonction du premier édifice se déduit de la présence au centre de l'abside d'une tombe pour laquelle l'église semble avoir été construite. La fosse est prévue dès la mise en place du sol. Le joint de mortier qui scelle la tombe relève plutôt d'une réfection tardive que de son état initial. On peut imaginer auparavant l'existence d'un cadre de bois supportant une superstructure. Le cadre ayant disparu, le vide laissé par les poutres aurait été comblé par du mortier. Tombe de saint ou de personnage vénéré ? Elle a drainé d'autres sépultures. Celles-ci, dissimulées sous le sol de l'église, ont un mode de couverture qui indique une installation a posteriori. Ces tombes se situent dans l'abside et contre le mur de la nef sud. En l'état actuel de la question, la géographie complète des tombes dans le sanctuaire reste inconnue. Le groupe funéraire nord est protégé par une barrière constituée de piliers et de dalles de pierre. Les dimensions des mortaises sont identiques à celles d'un pilier à décor de rosace conservé à l'évêché.
- 16 L'épithaphe de Paschase, découverte en 1737 dans le secteur, était scellée sur la tombe n° 2. Les dimensions du négatif d'épithaphe coïncident avec celles de l'épithaphe elle-même.

Ce texte élogieux donne des informations sur le défunt. Paschase était prêtre de cette église, disciple de Saint-Venance, il est décédé à 50 ans. La tombe voisine est celle d'un enfant. Le luxe de sa couverture comme sa situation permettent de l'associer à celle de Paschase et de voir dans cet ensemble des tombes privilégiées. La sépulture n° 7 est plus modeste. Son négatif d'épithaphe pourrait contenir l'épithaphe de *Severus*, jeune lecteur de la cathédrale. Dans la nef, enfin, c'est une femme, *Emeteria*, qui est ensevelie. L'expression *religiosa femina* associée à son grand âge, souligne une longue vie de piété.

- 17 Il est possible de dater cette église funéraire en partie par son architecture mais surtout par l'analyse des épithaphes. L'épithaphe n° 2, très différente des autres par le matériau, l'écriture et le décor, ne peut pour l'instant se dater de manière absolue, sans la mention du nom du consul. Néanmoins, on sait qu'à partir de 543, ce mode de datation par consulat n'est plus en usage. En chronologie relative, elle est antérieure au sol de l'église. Les épithaphes de Paschase et d'*Emeteria* contemporaines de la première église se datent plutôt du VI^e siècle. Le formulaire, *in hoc tumolo*, en tête de la plupart des épithaphes du VI^e siècle, l'écriture, lettre d en forme de triangle caractéristique des V^e et VI^e siècles, et enfin la datation de l'épithaphe de Paschase par la seule indiction, rare avant le VI^e siècle, ramènent toujours au même horizon. Pour *Emeteria*, il en est de même ; le formulaire *hic requiescit in pace... obiit*, le nom unique, la paléographie et enfin la présence de symboles chrétiens dont l'un (le chrisme) est désuet par rapport aux autres, sont des indices qui convergent vers le VI^e siècle. Du point de vue de l'architecture, peu courants sont dans le monde méditerranéen les édifices à abside outrepassée. C'est en Gaule et dans les Alpes que l'on rencontre quelques exemples contemporains : à Genève le premier baptistère (IV-V^e s.), à Aoste, les édifices de la Porte Décumane, à Montferrand et Loupian respectivement dans les départements de l'Aude et de l'Hérault.
- 18 A cette église du VI^e siècle succède une église mérovingienne. Les modifications apportées par cette période trouvent probablement leur origine dans le succès croissant des sépultures *ad sanctos*. Le sol du sanctuaire est exhaussé afin de recevoir une nouvelle strate de sépultures sans porter atteinte au niveau d'inhumation antérieur. L'aire d'inhumation déborde l'édifice vers l'est. Quelques sépultures, ne disposant que d'une surface réduite, ne sont plus strictement orientées. Le mode de sépulture s'avère désormais plus divers, plus modeste aussi : huit sarcophages en pierre sur vingt-deux sépultures recensées pour cette phase. Il est difficile d'avancer une datation précise à partir de sépultures simplement repérées. A partir de quelques éléments on constate l'absence de dépôt funéraire, un grand nombre de tombes sous *tegulae*, quelques sarcophages de pierre, l'absence de coffres de dalles. Le maintien de la tradition antique à travers les sarcophages, les tombes sous *tegulae*, l'utilisation d'un sol de béton à tuileau qui couvre les inhumations, font penser à une succession rapide dans le temps des deux édifices et situeraient la seconde église à l'horizon du VII^e siècle.
- 19 On ignore le vocable de ce sanctuaire. Deux édifices de culte non localisés précisément sont connus par les textes à Viviers. Il s'agit de *Sanctus Romanus*⁷ et l'église à double vocable fondée par Venance au VI^e siècle : Saint-Saturnin et Notre-Dame. Une église portant le vocable de Notre-Dame-du-Rhône existe depuis au moins le XIV^e siècle, à l'emplacement actuel de la chapelle du XVIII^e siècle. Les découvertes archéologiques des XVII^e et XVIII^e siècles aidant, on en a déduit que s'élevait là un édifice plus ancien, celui précisément que fonda Venance et où la tradition localise la sépulture du saint. Or rien n'est moins sûr. Le retour aux sources modernes montre un édifice hétérogène

comptant de nombreux réemplois, une nécropole de la fin de l'antiquité, mais jamais de structures pouvant appartenir à une basilique funéraire. Quant à l'épithaphe de Venance, son attribution paraît sujette à caution et le fait d'avoir été trouvée dans Notre-Dame-du-Rhône au XVIII^e siècle ne prouve rien, étant donné les nombreux réemplois observés dans l'édifice médiéval.

- 20 Les premiers résultats archéologiques de 1987 permettent d'émettre l'hypothèse selon laquelle cet édifice et Saint-Saturnin ne font qu'un. Chronologiquement, la première église pourrait être contemporaine de Venance (517-537), la tombe principale serait alors identifiée. Il paraît logique que Paschase, disciple de Venance, en fonction dans cette basilique, ait été inhumé dans le sanctuaire abritant le tombeau du saint. L'abandon de la basilique mérovingienne intervient probablement à l'époque carolingienne ; les sondages ont montré une récupération systématique et précoce des matériaux. À l'époque médiévale (XII^e siècle), on note une réoccupation de l'ensemble du secteur par un habitat. L'édifice lui-même est oublié, une maison s'installe au sud en mordant sur l'abside, alors qu'une forge colonise la nef. Si l'ancien lieu de culte est abandonné, son souvenir persiste dans ce quartier sud, devenu le bourg inférieur. Une église paroissiale vouée à Notre-Dame-du-Rhône s'élève désormais à quelques dizaines de mètres.
- 21 Le site est aujourd'hui recouvert dans l'attente d'une reprise des fouilles.

NOTES

1. P.A. FÉVRIER, « Alba-Viviers », *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VII^e siècle*, T.III, 1986, p. 56.
2. J. DE BANNE, *Chronologie des évêques de Viviers*, manuscrit copie XIX^e siècle), Fonds Mazon, F.32, A.D.A., p. 26, 27 et 43.
- D.A. FLAUGERGUES, *Observations météorologiques faites à Viviers...*, manuscrit, XVIII^e siècle, n.p., Fonds séminaire de Viviers 53, A.D.A., p. 67.
3. J. COLUMBI, *De rebus gestis episcoporum Vivariensum*, Lyon, 1651, p. 49.
4. Pouillés des provinces de Besançon, Tarentaise, Vienne..., Paris, 1940, p. 444.
5. J. DE BANNE, *Chronologie des évêques de Viviers*, p. 43.
6. D.A. FLAUGERGUES, *Observations météorologiques faites à Viviers*, p. 67.
7. P.A. FÉVRIER, « Alba-Viviers », *Topographie chrétienne...*, p. 58.

Chapitre III. Évolution d'un quartier cathédral au Moyen Âge et dans les temps modernes

- 1 La surface relativement grande du quartier de la cathédrale par rapport à l'ensemble de la cité (**Fig. 1**) laisse bien apparaître la fonction principale de la ville de Viviers depuis que le siège épiscopal s'y est installé : la fonction religieuse et administrative liée à la présence de l'évêque et de son chapitre. Au Moyen Âge et dans les temps modernes, la ville haute, le « Château », autour de sa cathédrale, a constitué un quartier à part et essentiel. Nous n'étudierons pas ici son histoire monumentale que l'on pourra trouver dans d'autres publications. Mais nous croyons utile de présenter succinctement les différentes étapes de son évolution.

Le groupe cathédral du haut Moyen Âge

- 2 Le monument réalisé au détriment du portique antique (voir le chapitre 1) a été remplacé plus tard par une construction un peu plus petite dont on a dégagé l'angle nord-ouest et une partie d'abside pentagonale, tangente au mur oriental de l'édifice (**Fig. 22**). Son mur ouest se superpose exactement à celui du V^e siècle ; au contraire, le mur nord est un peu en retrait, ce qui détermine une nef un peu moins large (**Fig. 21, bât. B**). On restitue une église longue de 18,50 m, large d'environ 8,20 m, avec une abside large d'à peu près 3,70 m (dimensions intérieures). Deux niveaux successifs de sol en béton ont été trouvés dans la nef (**Fig. 38**).
- 3 Au nord de cet édifice, séparé de lui par un couloir de 4,60 m environ, un autre bâtiment de même orientation (bâtiment A) semble lui être contemporain. On a mis au jour son mur occidental, des portions de murs latéraux et un sol en béton de tuileau (**Fig. 2**). L'entrée se faisait par le côté sud, depuis le couloir intermédiaire. La largeur de la construction était de 6,10 m ; la longueur précise nous est en revanche inconnue : nous n'avons pu retrouver l'extrémité orientale mais les sondages effectués dans ce secteur ont apporté la certitude qu'il n'existait pas d'abside ; on ne peut donc que restituer un mur droit à l'emplacement d'une bande de terrain que l'on n'a pu fouiller.

Plus à l'ouest, un élément de mur mis au jour le long de l'ancienne rue dallée toujours utilisée (**Fig. 7**) a pu appartenir à une sorte de narthex ou à une annexe dépendant du bâtiment A.

Fig. 21. Plan du groupe cathédral du haut Moyen Âge

- 4 A l'est de l'église B, une autre bâtisse, sans doute assez petite (C) et pourvue d'une abside semicirculaire vers le nord a été repérée. (**Fig. 21**).
- 5 L'édifice B est sans aucun doute l'un des éléments du groupe épiscopal du haut Moyen Âge. Certes, les dimensions sont modestes mais les deux églises découvertes sur le site de Saint-Pierre d'Alba, elles aussi séparées par un couloir d'accès, présentent des dimensions de même ordre. Doit-on supposer qu'une seconde église, peut-être plus vaste, avait été élevée à l'emplacement de l'actuelle cathédrale ? Le bâtiment A était-il un sanctuaire à chevet plat ou plutôt une construction annexe, le palais épiscopal par exemple ? La datation précise de ces édifices ne peut-être donnée mais il est difficile de les supposer antérieurs au VII^e siècle.

La cathédrale et le cloître romans

- 6 Avec les constructions romanes, nous abordons un ensemble pour le lequel les fouilles n'ont été que le complément d'une étude monumentale portant sur les bâtiments conservés en élévation, même si ceux-ci ont été profondément transformés. A côté de la cathédrale, du campanile (E) et du palais épiscopal (F) encore debout, nous avons pu restituer la physionomie du cloître disparu (A). (**Fig. 24**).
- 7 Le remodelage du site a commencé par la construction du campanile qui, bien plus court qu'aujourd'hui, n'était alors que la porte d'entrée du quartier canonial (2^e moitié du XI^e siècle). La cathédrale comportait, dans son état premier, trois nefs voûtées, un

transept et une abside avec déambulatoire et quatre chapelles rayonnantes rectangulaires. Au moment de la consécration, en 1119, seul le chevet devait être terminé ; les voûtes des nefs ont pu être montées vers le milieu du siècle.

- 8 C'est seulement vers la fin du XII^e siècle que l'on a arasé l'église B de l'ancien groupe cathédral où le culte avait dû se poursuivre durant les travaux. On a alors élevé à sa place le cloître, le réfectoire (B), la salle capitulaire (D) et une autre pièce dont la nature n'a pu être précisée (C). Le puits du chapitre, profond de près de 40 m, était creusé dans le préau (a).

Fig. 22. Extérieur de l'abside de l'église B du haut Moyen Âge

**L'ABSIDE S'APPUYE CONTRE LE MUR ORIENTAL DE L'ÉDIFICE PALÉOCHRÉTIEN.
C'EST LE MUR SÉPARANT LE CLOÎTRE DE LA SALLE CAPITULAIRE QUI LUI EST SUPERPOSÉ.**

Fig. 23. Angle sud-ouest de l'édifice A du haut Moyen Âge

Fig. 24. Plan de la cathédrale et des bâtiments voisins aux XII^e et XIII^e siècles

A : CLOÎTRE. B : RÉFECTOIRE. C : SALLE NORD-EST. D : SALLE CAPITULAIRE.
E : CAMPANILE. F : PALAIS ÉPISCOPAL. A : PUIITS, B : FONDEMENT D'ESCALIER,
C : SILO-DÉPOTOIR, D : DÉPOTOIR CONTRE LE MUR DU RÉFECTOIRE.

- 9 Vers la même époque, l'évêque a rebâti son palais au sud de la cathédrale : une grosse tour carrée, prolongée par un bâtiment rectangulaire.
- 10 Le souvenir du site ancien a survécu dans l'orientation des constructions du cloître, certains murs sont même fondés sur l'arasement de ceux de l'ensemble précédent : le mur nord du réfectoire sur le mur nord du bâtiment A (**Fig. 37**), le mur bahut nord du cloître sur le mur septentrional de l'église B (**Fig. 38**) Mais quel changement si l'on compare les dimensions des édifices désormais beaucoup plus imposants ! Jusque-là les constructions nouvelles étaient toujours restées très fortement tributaires des précédentes, réalisées à la même échelle et presque au même niveau. La construction de la cathédrale romane et des bâtiments claustraux peut donc être regardée comme le seul changement fondamental dans la topographie de cette zone de la ville jusqu'au XX^e siècle.

La cathédrale et le cloître à la fin du Moyen Âge

- 11 Pour la cathédrale, les seules transformations ont consisté en l'insertion, vers le milieu du XIV^e siècle, de trois chapelles supplémentaires sur la couronne du chevet : celles de Poitiers (b), de Notre-Dame-des-Anges (c) et de Saint-Martin ; la première n'a reçu son voûtement qu'au XVII^e siècle. (**Fig. 26**).

Fig. 25. Angle nord-ouest du cloître et extrémité ouest du réfectoire

DANS L'ANGLE DU CLOÎTRE UN LARGE MASSIF DE MAÇONNERIE CORRESPOND À UN ESCALIER. LE MUR QUI S'APPUIE SUR LUI EST CELUI D'UN CAVEAU FUNÉRAIRE D'ÉPOQUE MODERNE. À L'OUEST DU RÉFECTOIRE, PAVEMENT DE LA RUE RÉALISÉ À LA FIN DU MOYEN ÂGE.

Fig. 26. Plan de la cathédrale et des bâtiments voisins au XIV^e siècle

**A : CLOÎTRE. B ET C : CAVES. D : SALLE DU CHAPITRE PUIS CHAPELLE DE *PRETIOSA*.
 E : CAMPANILE. F : PALAIS EPISCOPAL, A : PUIITS, B : CHAPELLE DE POITIERS, C : CHAPELLE DE NOTRE-DAME-DES-ANGES,
 D : CHAPELLE SAINT-MARTIN.**

- 12 La fouille a révélé que le cloître était, dès le XIV^e siècle, abandonné en tant que tel et même partiellement détruit, réduit au rôle d'enclos funéraire. Les bâtiments adjacents restaient quand même debout : le réfectoire transformé en caves (B), la salle capitulaire (D) conservant sa fonction mais y ajoutant à la fin du XV^e siècle celle de chapelle funéraire sous le vocable de *de Pretiosa*.
- 13 La porte du quartier (E), déjà transformée en clocher dès la seconde moitié du XII^e siècle, fut surélevée et fortifiée. Un haut étage octogonal avec couronnement crénelé compléta l'ouvrage vers 1387, devenant un incomparable poste de guet (**Fig. 4^e de couverture**). L'enceinte du quartier fut reportée un peu plus bas à l'ouest, ce qui permit à plusieurs maisons canonicales de s'installer dans l'espace ainsi gagné ; le clocher perdit du même coup sa fonction première de porte.

La cathédrale et les bâtiments voisins au XVII^e siècle

- 14 C'est la cathédrale qui, aux XVI^e et XVII^e siècles, a subi les transformations les plus fortes. En 1538 l'évêque Claude de Tournon décida de la rebâtir dans le style des grands espaces unifiés du gothique languedocien : on remplaça l'abside romane et son déambulatoire par une grande abside flamboyante très largement éclairée mais en conservant la couronne de chapelles rayonnantes. Les travaux s'arrêtèrent à la mort du prélat en 1542 : les trois nefs médiévales demeurèrent donc dans le prolongement d'un chevet construit en fonction d'une large nef unique. Mais le sac de la cathédrale par les

Huguenots en 1567 entraîna la destruction des voûtes et, à partir de 1598, la restauration du monument fut marquée par une unification spatiale puisque l'on abattit les piliers romans pour réaliser enfin, entre les murs primitifs des bas-côtés surélevés, la nef unique projetée en 1538. Les chapelles rayonnantes furent modifiées et d'autres construites dans le cours du XVII^e siècle.

- 15 Sur le site du cloître, l'interprétation de la fouille a été facilitée par l'existence d'une description des lieux réalisée autour de 1640 par le chanoine Jacques de Banne¹. L'ancienne salle du chapitre, devenue chapelle de *Pretiosa*, se trouvait au centre d'une zone cimetériale (le « cimetière des choriers ») ; elle fut réaménagée en fonction de son utilisation funéraire : insertion d'un autel dont il reste la base moulurée interrompant la banquette contre le mur nord, construction de caveaux funéraires, les uns voûtés (D, E, F), les autres couverts de dalles (C, G ?), remaniement des murs est et ouest, remontés plus minces que dans leur état premier. De Banne citait d'autres chapelles funéraires : nous avons mis au jour l'une d'elles, aménagée dans l'angle nord-est de l'ancien portique ; un pilier à base moulurée indique la présence d'une porte jumelle du côté ouest. Du cloître lui-même, de Banne ne voyait plus que les restes de quelques arceaux noyés dans les murs du cimetière.
- 16 Le bâtiment nord, désormais sans communication directe avec l'aire de l'ancien cloître, constituait les « cave et paneterie du chapitre ». A l'étage des bâtiments nord et est se trouvaient le chapitre, la bibliothèque et les archives. Nous ignorons quand précisément ces constructions ont disparu : sans doute à la fin du XVIII^e siècle ; le cadastre de 1811 porte encore le tracé des parcelles du cloître et de l'édifice nord mais sans indication de bâti.
- 17 Un incendie survenu en 1772 détruisit toute la partie nord de l'aile primitive de l'évêché, devenu séminaire en 1650.

Évolution des fortifications à Châteauneuf

- 18 A l'extrémité nord de la butte de Viviers, le terre-plein dit de « Châteauneuf » est aujourd'hui un terrain uniforme et herbeux entouré d'un parapet qui est de toute évidence un remaniement de l'enceinte fortifiée médiévale : deux archères et une canonnière sont visibles dans la portion sud-ouest de ce mur. Tout près de là, à un angle du rempart, côté ville, se dresse encore la tour de Châteauneuf ; c'est une tour circulaire d'un diamètre intérieur de 2,55 m ; au-dessus d'un soubassement plein qui correspond à la hauteur de l'abrupt, il reste deux étages voûtés de coupes et munis d'archères à deux étriers ainsi que les vestiges d'un troisième. On pénétrait dans l'ouvrage par une belle porte en plein cintre au deuxième étage ; de là on gagnait le premier niveau par une trappe et le troisième par un escalier à vis placé en hors d'œuvre. Selon une mention faite au XVIII^e siècle d'un document concernant le renforcement des fortifications de Viviers² cette tour aurait été élevée en 1359. Des éléments d'une autre tour étaient par ailleurs visibles, avant la fouille, à l'extrémité nord-ouest du site.
- 19 En pratiquant un premier sondage en 1981 puis une fouille plus large en 1984, l'intention a été de préciser l'histoire des fortifications canoniales dans un quartier où la topographie (un abrupt rigoureux et très haut, au nord et à Test surtout) facilitait grandement la défense.

- 20 L'aspect horizontal et uniforme du terre-plein de Châteaueux est un état assez récent. Le remblayage a été très fort : le sol actuel se situe vers la cote + 1,50 m (le niveau zéro correspondant au seuil de la cathédrale) ; la roche calcaire nous est apparue à une profondeur variable : vers la cote -0,45 m au rétrécissement de l'éperon (fouille de 1981) ; puis le niveau s'abaisse vers le nord et l'ouest : de - 1,57 m à - 2,08 m dans la zone centre-nord, le rocher remonte ensuite vers Test (de -1,20 m à + 0,05 m) et surtout vers le nord (+ 0,57 m).
- 21 Directement sur le rocher s'est installée dans la zone centrale une première construction en moellons dont nous avons dégagé une petite portion correspondant à un mur nord-sud (mur 10). Nous ne pouvons rien affirmer concernant la date ni la nature de ce bâtiment : une tour peut-être ? Ce pourrait être une trace de ce « Châteaueux » qui apparaît dans la toponymie dès le XIV^e siècle.
- 22 Ce premier état du bâti peut être contemporain d'un léger remblayage, à l'ouest du site, qui a prélué à l'établissement d'un mur de fortification antérieur à la tour de Châteaueux. Au nord de cette tour en effet le mur (mur 3) a été retrouvé à 1,30 m à l'est du parapet actuel ; plus loin, il a servi de fondation à celui-ci ; à l'extrême nord enfin, il s'incurvait pour former une petite tour ouverte à la gorge. A l'est de celle-ci, la courtine devait correspondre à l'actuel parapet.

Fig. 27. Coupe dans la galerie nord du cloître, montrant l'insertion des sépultures

Au-dessus de la rigole d'écoulement appartenant au portique antique, la couche 7 correspond à l'abandon de l'édifice paléochrétien. Un caveau (A) s'est installé au XIV^e siècle contre le mur nord du cloître (M. 4) ; ses dalles de fermeture ainsi que le haut de la couche de sépultures de même époque (couche 4) montrent qu'il y a eu exhaussement du niveau du sol jusqu'au haut de la banquette du mur bahut (M. 1). Sur la voûte du caveau A, le caveau I, délimité par les murs M 3b et M 3c est d'époque moderne.

Fig. 28. Plan de la cathédrale et des bâtiments voisins au XVII^e siècle

A : CIMETIÈRE DES CHORIERS. B ET C : CAVES. D : CHAPELLE DE *PRETIOSA*. E : CAMPANILE. F : PALAIS ÉPISCOPAL. A : PUIT, B : CHAPELLE FUNÉRAIRE, C : ESCALIER DE CHARLES DE TOURNON. D : SACRISTIE, E : CHAPELLE NOTRE-DAME-DES-ANGES. F : CHAPELLE SAINT-MARTIN, g : CHAPELLE SAINT-JEAN. (POUR LA CATHÉDRALE, DESSIN D'APRÈS RELEVÉ DE L'INVENTAIRE GÉNÉRAL).

Fig. 29. Plan de la chapelle de *Pretiosa* et de la chapelle installée dans l'angle de l'ancien cloître, avec emplacement des caveaux funéraires (caveau A du XIV^e siècle, caveaux B à H des XVI^e et XVII^e siècles)

En x et y : bases d'autels. En z : base moulurée de pilier.

Fig. 30. Plan des fortifications de Châteauneuf

LÉGENDE : 1 : AVANT LE XIV^E SIÈCLE.

2 : SECONDE MOITIÉ DU XIV^E SIÈCLE.

3 : XVI^E SIÈCLE.

4 : APRÈS LE XVI^E SIÈCLE ET INDÉTERMINÉ.

Fig. 31. Terre-plein et tour de Châteaueux vus du haut du clocher

- 23 C'est dans la seconde moitié du XIV^e siècle que l'on doit situer un ensemble de reconstructions qui ont profondément transformé le site : vers 1359 l'érection de la tour de Châteaueux sur l'arasement de l'extrémité méridionale du mur 3 et d'autres entreprises survenues sans doute après les années 1270, moment où les textes nous permettent de restituer une vaste opération de remise en état du système défensif de Viviers.

Fig. 32. Arrondi de l'ouvrage nord de Châteauevieux et mur du XVI^e siècle, vus du nord-ouest

- 24 Dans la zone centrale, une couche de remblai a noyé l'arasement du mur 10 primitif. On a alors construit sur toute la zone nord-est du site, c'est-à-dire là où le rocher est à son niveau le plus haut, un gros ouvrage semi-circulaire vers le sud, de plan irrégulier, lié aux nécessités imposées par la topographie, au nord et à l'est (**Fig. 32**). Au sud-ouest, on a arasé l'ancienne courtine et reporté l'enceinte fortifiée plus à l'ouest en construisant un mur lié à la nouvelle tour de Châteauevieux. La fouille de la couche de remblai liée aux fondations de la tour a confirmé la date fournie par le document cité plus haut : malgré sa porte d'allure « romane », cette tour ne remonte pas au-delà du milieu du XIV^e siècle. On a en même temps établi un chemin de ronde entre la partie inférieure conservée du mur 3 primitif et la nouvelle muraille (**Fig. 33**). Au nord-ouest, on a remanié la petite tour en la rétrécissant et construit une nouvelle muraille au sud de la précédente (mur 4). Ces travaux n'ont pas forcément été tous contemporains : l'appareil de la tour de Châteauevieux est très différent de celui de l'ouvrage nord.

Fig. 33. Coupe ouest-est dans les courtines nord (M. 3 et 7), à proximité de la tour de Châteaueux

STRATIGRAPHIE :

COUCHE 1 : TERRE VÉGÉTALE.

COUCHE 2 : TERRE DE REMBLAI CONTENANT UNE ABONDANTE CÉRAMIQUE MODERNE.

COUCHE 3 : CAILLOUX ET MORTIER RECOUVRANT L'ARASEMENT DU MUR 3 ET CORRESPONDANT AU HAUT DES FONDATIONS DE LA TOUR DE CHÂTEAUVIEUX.

COUCHE 4 : REMBLAI CONTENANT QUELQUES TESSONS MODERNES.

COUCHE 5 : TERRE ET MORTIER SANS MATÉRIEL.

COUCHE 6 : REMBLAI DE TERRE ET DE PIERRES SANS MATÉRIEL MODERNE.

COUCHE 7 : REMBLAI CONTENANT DES FRAGMENTS D'ENDUIT PEINT ET UN TESSON DU XIV^e SIÈCLE. IL RECOUVRE UNE MAÇONNERIE QUI RELIE LES MURS 3 ET 7.

COUCHE 8 : REMBLAI DONT LA SURFACE SUPÉRIEURE CORRESPOND AU HAUT DES FONDATIONS DU MUR 3. IL NE CONTIENT AUCUN TESSON GLAÇURÉ MAIS SEULEMENT DE LA CÉRAMIQUE À PÂTE GRISE.

- 25 Les découvertes concernant les remaniements du XVI^e siècle bénéficient d'une interprétation plus précise grâce à des notes retranscrites par le chanoine de Banne³ Il est notamment dit que sous l'épiscopat de Claude de Tournon (1516-1542) le sacristain Jacques de Lévi « fit abattre une grosse tour questoit au haut de chateau vieux comme il se peut remarquer par les vestiges du fondement sur la roche et de la ruine on fit bastir les creneaux qui sont autour des deux plattes formes les degrés et la muraille qui sépare le haut et les bas des dittes plattes formes et le paraped quest du coste de la ville ».
- 26 De ce moment datent donc clairement :
- la destruction de la grosse tour que nous avons partiellement mise au jour ;
 - la construction d'un escalier de six marches à l'ouest, conduisant à une plate-forme déjà existante le long du rempart ; il est lié à un mur est-ouest que l'on éleva alors pour barrer l'éperon ; ce mur est tangent aux restes du mur circulaire de la grosse tour (mur 1), (Fig. 3) ;
 - la reconstruction du mur fortifié qui entoure le site, notamment du côté de la ville. Dans le même temps on exhaussa le niveau du sol par un nouveau remblai.

- 27 Le chanoine de Banne rapporte aussi qu'après la mort du roi Henri III (1589), on fit réaliser une citadelle dans la partie nord du château. Cette entreprise se traduisit dans l'une des zones fouillées, à l'est de la tour de Châteaueux, par le percement d'une porte avec pont-levis et par quelques aménagements adjacents que notre fouille a permis de retrouver. La porte est à arc surbaissé, haute de 2,70 m et large de 1,36 m ; elle est surmontée de deux encoches pour le passage des flèches du pont-levis. Les murs qui prolongent les piédroits délimitent de part et d'autre de la porte deux massifs de maçonnerie ; l'un d'eux était destiné à servir une canonnière avec trou et fente de visée encore visible sur le mur, au-dessus du remblai moderne (**Fig. 34**). Pour permettre l'accès, il a fallu entailler le rocher et réaliser une rampe qui descendait jusqu'au niveau extérieur, au bas du rempart.
- 28 Le remblayage laissait encore apparents la partie la plus haute du rocher au nord, ainsi que les restes de la grosse tour puisque le chanoine de Banne les voyait au XVII^e siècle. De nouveaux remblais, aux XVIII^e et XIX^e siècles, égalisèrent le terrain, faisant disparaître toutes les structures du XVI^e siècle, les ruines médiévales et le rocher lui-même.

Fig. 34. Châteaueux, traces de la porte du XVI^e siècle et canonnière

NOTES

1. J. DE BANNE, *Mémoires des antiquités de l'église cathédrale de Viviers*, Viviers, archives de l'évêché, p. 30-32.

2. *Inventaire général de tous les titres et documents qui sont dans les archives du vénérable chapitre...*, Viviers, archives de l'évêché, F° 7.
3. J. DE BANNE, *Mémoires des antiquités de l'église cathédrale...*, Viviers, archives de l'évêché, p. 36, 49.

Chapitre IV. La stratigraphie du cloître

- ¹ L'intention de ce chapitre est d'une part d'aider à la datation des édifices découverts lors de nos fouilles de la place de la Plaine et dont il a été question plus haut, d'autre part de publier une partie du matériel abondant découvert dans les différentes couches, à l'exclusion cependant du mobilier funéraire qui, en raison de son importance exceptionnelle, fait l'objet d'un chapitre à part dans ce volume.

1. Le sol naturel

- ² Il consiste en une roche calcaire recouverte, comme sur toutes les collines du voisinage de Viviers, par une couche très dense de loess éolien absolument pur (**Fig. 37 et 39, couche 9**). Le rocher calcaire se situe entre les cotes - 1,05 et - 1,90¹ ; les cotes les plus basses ont été atteintes dans la zone sud-est du cloître (le niveau zéro de référence est le seuil de la cathédrale).

2. Les structures antiques

- ³ La structure la plus ancienne repose directement sur le sol naturel de loess. Il s'agit d'un espace découvert, au moins partiellement dallé, entouré d'un portique à colonnes maçonnées que longe une rigole d'écoulement soigneusement taillée dans de grandes dalles. Le sol de cet ensemble se situe entre les cotes - 0,50 et - 1,10 m.
- ⁴ Le site a été ensuite fortement remanié, probablement en liaison avec la translation à Viviers du siège d'Alba. Un édifice aux murs de moellons occupa une grande partie de la cour à portique, son mur nord étant construit sur l'arasement des colonnes de la galerie septentrionale. A l'angle nord-est du péristyle en revanche, on conserva les anciennes colonnes et l'on creusa là un bassin.

3. Un premier remblai

- 5 En plusieurs points du site, on a mis en évidence une couche qui correspond à la destruction et à l'abandon du bâtiment primitif (couche 8). Il s'agit le plus souvent d'une terre jaune compacte : on la trouve parfois comblant l'ancienne rigole d'écoulement. Ailleurs, elle supporte un sol de tuileau brûlé appartenant à l'édifice nouveau (**Fig. 36, sol IV**).
- 6 Il s'y trouve parfois inclus des poches de cendres et de charbons de bois. Le long des murs du péristyle se sont accumulés de nombreux fragments d'enduit mural peint provenant des murs et des colonnes ainsi que des morceaux de colonnes maçonnées ; à l'emplacement de la galerie est, des tuiles s'accumulaient sur une dizaine de centimètres.
- 7 Les déchets animaux sont peu nombreux et la céramique n'est pas très abondante non plus : 78 tessons de sigillée, dont 66 de claire B et luisante, un seul de claire D estampée et 4 de grise ; 200 tessons de céramique commune dont 86 en pâte grise et 36 amphores (voir annexe II).
- 8 On a retrouvé dans le comblement du caniveau et sur la porte nord-est trois monnaies d'Hadrien (134-138), Claude le Gothique (270) et Probus (278). La tranchée de fondation de l'un des murs de l'édifice nouveau a livré une pièce de lovien (411-413). Les éléments datés les plus récents de cette couche - sigillée et monnaies - sont de la fin du IV^e et du début du V^e siècle.

4. Destruction de l'édifice du V^e siècle

- 9 Au V^e siècle, le niveau du sol était encore à peu près celui de l'édifice primitif. Lors des reconstructions du haut Moyen Âge, on a réutilisé pour l'édifice A à la fois des portions de murs et un sol de tuileau de la première construction (**Fig. 35, sol II**). En revanche, le niveau de l'église B a été légèrement surélevé : le sol antique était à la cote - 1,10 m ; celui de la nef a été porté à - 0,42 puis, dans un second temps, à - 0,23 (**Fig. 36, sols III et II**), celui de l'abside à - 0,19. Entre les deux églises, la zone du caniveau a aussi été remblayée (**Fig. 37**). Le bassin creusé dans l'angle nord-est du péristyle a été comblé par les éléments de destruction (fragments de colonnes maçonnées, de stuc) puis par un remblai. Seule, à l'ouest du site, la rue dallée paraît avoir été conservée sans changement (**Fig. 37**).

Fig. 35. Coupe nord-sud sur le mur nord du réfectoire

Fig. 36. Coupe nord-sud sur la galerie nord du cloître et le préau

Fig. 37. Coupe est-ouest sur le mur ouest du réfectoire

- 10 Le remblai (couche 7) est une terre grise plus meuble que celle de la couche 8, avec d'abondantes pierres, des moellons et des tuiles, certaines couvertes de charbon de bois. Par rapport au remblai de la couche 8, les ossements animaux sont plus abondants² ; la céramique sigillée est moins représentée qu'auparavant³ mais dans cet ensemble les sigillées claire D et grise tiennent une grande place ; dans la céramique commune, la part de la grise est plus importante.

Sigillée

- Claire C : un rebord de plat, forme Hayes 50.
- Claire D : plusieurs fragments de fonds d'assiettes, 1 rebord de plat dérivé de la forme Hayes 58, 1 rebord de mortier, forme Hayes 91, 1 fragment de bol à marli, variante de la forme Hayes 70 (Fig. 39, a).
- Estampée grise : d'assez nombreux tessons (voir annexe III) parmi lesquels on signalera des rebords de mortiers, des fragments de bols, la plupart ornés de guillochis (Fig. 39, d et e). On remarquera plus spécialement : 1 marli de grande assiette (diamètre : 0,50 m) à décor de palmettes verticales rectangulaires groupées par deux sur chaque poinçon, avec une bordure de godrons (Fig. 39, b), 1 assiette sans marli, forme Rigoir 4, à fond décoré de rouelles (Fig. 39, g), 1 plat caréné à double bourrelet, variante de la forme Rigoir 6-C, avec décor de guillochis sur trois bandes (Fig. 39, f), 1 jatte carénée, variante de la forme Rigoir 18, sans décor (Fig. 39, c).

Fig. 38. Coupe sur le mur nord de l'église du haut Moyen Âge

Fig. 39. Céramiques sigillées tardives de la couche 7

Céramique commune

- 11 Elle est majoritairement en pâte grise ; la pâte rouge est souvent très grossière, quelquefois brûlée jusqu'à devenir pratiquement grise. On ne constate pas de différences de forme entre les pièces en l'une ou l'autre pâte. La forme principale est le

pot sans anse ni bec (*l'ola*). Mais il est intéressant de noter aussi la présence de formes ouvertes dérivées des céramiques sigillées : mortiers, plats carénés, jattes carénées. Les fonds sont en général très épais et plats.

- 6 rebords de plats carénés dérivés de la forme Rigoir 16, 1 en pâte grise, 5 en pâte rouge (**Fig. 40, h**).
- 15 rebords de jattes carénées, plus ou moins dérivées de la forme Rigoir 18, 11 en pâte grise, 5 en pâte rouge (**Fig. 40, i à k**).
- 13 rebords de mortiers, 7 en pâte grise, 6 en pâte rouge (**Fig. 40, b à g**).
- 124 rebords de pots dont 42 rebords simples légèrement déversés (**Fig. 40 bis a**) et 82 en bandeau. Le bandeau peut être un bourrelet assez mou, il s'agit alors d'une formule de transition avec le rebord simple (**Fig. 40 bis b à f**) ; dans la plupart des cas, il est plus marqué (**Fig. 40 bis, g à m**) ; son profil peut être triangulaire (**Fig. 40 bis, n à s**) ; il est quelquefois creusé en poulie (**Fig. 40 bis, t à x**). Beaucoup de ces rebords en bandeau comportent une gorge intérieure, plus ou moins marquée, pour poser le couvercle (**Fig. 40 bis, j à m, t, x**). Dans un seul cas, une anse cannelée est attachée sous la lèvre (**Fig. 41, m**) ;
- la partie supérieure d'un pot raté de cuisson, en pâte rouge, mal cuite et craquelée ; des déchets de pâte sont appliqués à l'extérieur et au-dedans (**Fig. 41, a**) ;
- 1 couvercle en pâte rouge à gros dégraissant, noirci au feu, sans bouton de préhension (**Fig. 41, b**) ;
- 1 bouton de préhension de couvercle (**Fig. 41, c**) ;
- 7 rebords de couvercles (**Fig. 41, d**) ;
- 23 fragments de fonds en général plats, quelquefois légèrement bombés (**Fig. 41, f à j**) ;
- 1 creuset pour la fabrication du verre, en pâte grossière, la face interne vitrifiée (**Fig. 41, e**).

Fig. 40. Céramiques communes de la couche 7

Fig. 40 bis. Céramiques communes de la couche 7

Fig. 41. Céramiques communes de la couche 7

5. Remblai préliminaire à la construction du cloître

- 12 Nous savons qu'avant de construire le cloître, on a procédé à un remblayage important : le sol des édifices du haut Moyen Âge se situait vers la cote -0,35, celui de la rue dallée entre -0,16 et + 0,15 ; le sol du cloître s'est établi entre + 0,80 et + 1,10 ; le niveau du site a donc été surélevé de 1,10 m en moyenne.
- 13 Dans le cloître même, la couche de destruction et de remblayage (couche 6) a presque partout disparu, remaniée par les sépultures qui ont envahi très vite la totalité de l'espace disponible, et ceci jusqu'au béton du haut Moyen Âge (**Fig. 36**) ; la couche 6 a néanmoins été conservée très partiellement contre les fondations du mur bahut de la galerie nord, en fait le mur nord de l'ancien bâtiment B, et, par endroit, sur le sol de béton lui-même. C'est dans le réfectoire, épargné par les sépultures, et au nord de celui-ci, que l'on peut le plus facilement observer la couche de remblayage, gardée intacte, sauf en quelques points où des fosses-dépotoirs tardives sont venues la recreuser (**Fig. 35 et 37**).
- 14 La couche de destruction proprement dite (couche 6b) contient des pierres nombreuses, dont des moellons de parements, des fragments de *tegulae* et d'*imbrices* souvent assez gros, des morceaux d'enduit mural peint, notamment sur l'emplacement du bâtiment B, quelques fragments de mosaïques, un angle de chapiteau composite avec un masque humain esquissé entre les extrémités des volutes. Au moment de la destruction et avant le remblayage consécutif, le site a servi momentanément de dépotoir ; de façon inégale d'ailleurs selon les endroits puisque le nombre des ossements animaux varie, selon les sondages, d'une trentaine à plus de 600, celui des tessons d'une dizaine à près de 250. On note parfois des poches de cendres ou des charbons de bois. Cette couche est relayée, au niveau de l'arasement des anciens murs, par un remblai (couche 6-a) dont la composition tend à se rapprocher de celle de la couche 6-b, mais le module des pierres et des fragments de tuiles est très souvent petit ; la céramique est toujours à l'état très fragmentaire. Lorsque l'on se rapproche du niveau du sol médiéval, les pierres et les morceaux de tuiles donnent l'impression d'avoir été disposés intentionnellement en lits horizontaux⁴.
- 15 Pour la plus grande part, le matériel céramique retrouvé est tout à fait semblable à celui de la couche 7.

Sigillée grise :

- 16 Voir annexe II

Céramique commune :

- 1 rebord de mortier dérivé de la forme Rigoir 29, en pâte rouge (diamètre : 0,29 m) (**Fig. 42, a**) ;
- 4 rebords de plats carénés dérivés de la forme Rigoir 16 (**Fig. 42, b, d à f**) ;
- 1 rebord de jatte carénée (**Fig. 42, c**) ;
- 16 rebords de pots simples (**Fig. 42, g à i**) ou en bandeau mou (**Fig. 42, j à m**) ;
- 44 rebords en bandeau avec gorge intérieure plus ou moins marquée (**Fig. 42, n à v**), la moitié creusés en poulie (**Fig. 42, p, s, t, v**) ;

- éléments - rebords, fond et fragments de panse - d'un pot en pâte grossière brûlée (**Fig. 42, x**) ;
 - 4 rebords de couvercles ? ;
 - 2 fonds de pots épais en pâte grossière (**Fig. 42, y et z**) ;
 - 1 lampe avec bec pincé, en pâte grossière rouge (**Fig. 42, w**).
- 17 A côté de ces éléments issus de remblais remaniés des époques antérieures, figuraient dans la couche 6 plusieurs tessons appartenant à des pièces d'un type nouveau pouvant correspondre à l'époque où ce dernier remblai a été constitué :
- 2 fonds de pots en pâte grise, de profil bombé et plus minces (**Fig. 43, c**) ;
 - 1 anse rubanée en pâte grise (**Fig. 43, b**) ;
 - 1 bec ponté de pégau ;
 - 1 tesson de panse de marmite avec décor de cordons rayonnants ;
 - 65 tessons d'une jarre de type rare, en pâte réfractaire gris clair ; la hauteur (0,31 m) est égale au plus grand diamètre ; les diamètres de l'ouverture et du fond bombé sont semblables (0,16 m). Le rebord est un gros bourrelet aplati, souligné, sauf au départ des anses, par un cordon digité ; la panse est ornée de cordons rayonnants digités, les mêmes qui bordent aussi la seule anse retrouvée (proposition de restitution : **Fig. 43, a**).

Fig. 42. Céramiques communes de la couche 6

Fig. 43. Céramiques communes de la couche 6

- 18 Les céramiques appartenant à ce dernier lot se rencontrent dans le sud-est de la France entre le X^e et le XII^e siècle ; l'existence de jarres à décor digité en pâte grise est même encore attestée à Rougiers (Var) dans le courant du XIII^e siècle⁵ Le haut de la couche 6-a a aussi livré un denier d'argent des évêques du Puy, lesquels n'ont malheureusement jamais signé leurs monnayages, ce qui interdit de les dater avec précision : la croix et la rosace caractéristiques ont sur notre exemplaire des extrémités carrées, ce qui correspond au type le plus ancien (XI^e - XII^e siècles ?⁶).

6. Niveau de sépultures médiévales (couche 4)

- 19 Dès sa construction, le cloître a servi d'enclos funéraire. Les premières sépultures - dans des coffrages de pierres couverts de lauzes ou en pleine terre, quelquefois accompagnées à la tête d'un pot en céramique grise, le *pégau* - se sont installées dans la galerie orientale, dans la partie orientale du préau, dans la salle du chapitre et surtout à l'extérieur est de celle-ci ; quelques rares tombes de cette première période ont été découvertes au nord et à l'ouest, à l'extérieur des bâtiments claustraux.
- 20 Dans un second temps (à partir du milieu du XIII^e siècle et au XIV^e), les sépultures en cercueils ou surtout en pleine terre sont plus souvent accompagnées d'un récipient, de très petites dimensions en général, en céramique à pâte claire ou rouge, partiellement glaçurée ; les formes de ces récipients sont diverses : le pot à une anse et sans bec domine ; mais on trouve aussi des pots à bec pincé, des pots à fond tripode, une petite marmite, des pots sans anse, des cruchettes à bec pincé ou à bec tubulaire ; il s'y ajoute une très belle gourde de verre à trois anses, avec décor de cordons rapportés (Fig. 52). Ces sépultures sont particulièrement nombreuses à l'extérieur-est du cloître et dans la salle capitulaire voisine ; elles ont gagné aussi toute la galerie nord dans laquelle on a

aménagé un caveau voûté et le préau ; en revanche, elles sont exceptionnelles dans la galerie ouest. Dans le cloître, le niveau du sol s'est progressivement exhaussé (**Fig. 36**) : les sépultures percent le sol I puis le recouvrent.

- 21 Toutes ces sépultures ont livré un abondant matériel et se prêtent à bien des observations sur les rites funéraires. L'importance du sujet impose d'en faire une étude séparée (voir chapitre VI).
- 22 Les sépultures se sont parfois enfoncées profondément, jusqu'au sol des bâtiments du haut Moyen Âge (**Fig. 36**) et ont ainsi largement remanié la couche 6, ce qui explique la présence dans la couche 4 d'une monnaie de l'empereur Valens, d'une autre montrant une victoire et datée du V^e siècle ainsi que de nombreux tessons - sigillée et céramique commune - antérieurs au XII^e siècle.
- 23 Outre ces éléments résiduels et le matériel lié aux sépultures en place ou provenant de tombes remaniées, on attirera l'attention sur quelques tessons médiévaux de vaisselle de table décorée. Ils appartiennent à une famille de faïences à décor vert et brun (oxydes de cuivre et de manganèse) dont la production est apparue en Provence dans la seconde moitié du XIII^e siècle et qui s'est développée durant tout le XIV^e siècle, imitant des importations catalanes. A l'inverse des productions catalanes, valenciennes et pisanes, ces productions provençales se sont relativement peu commercialisées hors des limites de la Provence et du Languedoc. D'où l'intérêt des modestes découvertes de Viviers que l'on peut rapprocher de quelques tessons analogues trouvés sur le site voisin de Saint-Pierre d'Alba ; ce sont les points de diffusion les plus septentrionaux connus à ce jour⁷ :
 - fond de coupe tronconique en pâte calcaire ; fond percé de deux trous d'attache ; décor intérieur avec motif de carrés entrelacés. Cette pièce se rattache à la première génération de ce type de céramique (**Fig. 45, a**) ;
 - fragments de panse de cruche en pâte réfractaire, à décor extérieur de motifs concentriques et festonnés ;
 - rebord de plat en pâte calcaire bordé d'un décor en bande.
- 24 Etant donné la rareté de la poterie décorée trouvée à Viviers pour le bas Moyen Âge, on signalera aussi une importation italienne du XV^e siècle :
 - fond de plat avec décor intérieur d'un motif étoilé vert et jaune sur engobe (**Fig. 45, b**).
 - La couche 4 a livré peu de monnaies médiévales :
 - Valence, Jacques 1^{er} (1238-1276) ;
 - Viviers, obole du début du XIII^e siècle ;
 - Viviers, Adalbert (1298-1306).

Fig. 44. Amphores trouvées dans les divers remblais

Fig. 45. Céramiques décorées médiévales et modernes

7. Les niveaux modernes

- 25 Au-delà du Moyen Âge, l'emplacement de l'ancien cloître a continué à servir de cimetière mais, dans un premier temps, seulement la partie à l'ouest du puits. Après le milieu du XVII^e siècle, le cimetière s'est de nouveau étendu à l'ensemble du cloître, devenu cimetière de la paroisse Saint-Jean (**Fig. 37, couches 2c et 2d**). Dans la chapelle de *Pretiosa*, des inhumations ont été pratiquées en grand nombre dans un remblai qui a fortement rehaussé le niveau.
- 26 Le cimetière s'étendait encore à l'est de cette chapelle. En revanche, aucune tombe n'a été découverte au-delà du mur ouest de l'ancien cloître où une rue mettait en communication la cathédrale et la partie nord de l'éperon rocheux.
- 27 Le cimetière a dû encore être utilisé après la destruction des bâtiments : leur couche de destruction n'existe jamais sur les sépultures mais seulement hors de l'espace du cimetière (**Fig. 35 et 37 couche 2b**).
- 28 Après les sépultures de cette dernière période et dans les dépotoirs qui se sont pratiqués au moment de la ruine des édifices, on a découvert nombre de tessons modernes parmi lesquels on retiendra les suivants :
- des fragments de bols à rebord droit, avec glaçure intérieure jaune sur engobe (XVI^e siècle ?) ;
 - un bol à oreilles, avec glaçure verte (XVII^e siècle ?) (**Fig. 45, f**) ;
 - plusieurs dizaines de tessons de Moustiers : plats à marli, assiettes, plat à barbe... La plupart sont exclusivement décorés de motifs bleus et appartiennent aux périodes les plus anciennes, notamment au style Bérain (deuxième quart du XVIII^e siècle⁸). Nos fonds sont rarement ornés ; les marlis sont bordés de bandes et de festons, de motifs de « ferronnerie », de chevrons et de points (**Fig. 45, c à e**) ;
 - nombreux tessons de céramiques à décor type *sgraffito* ; la pâte est fine, de couleur rose, elle est recouverte d'une glaçure plombifère jaune sur engobe ; les dessins incisés forment surtout des tortillons et des motifs végétaux stylisés ; ils sont colorés de brun et de vert. La forme dominante est la coupe tronconique à marli (**Fig. 45, h, i**). On a aussi des assiettes à marli (**Fig. 45, g**) et quelques vases ou cruches à décor extérieur.
- 29 Un certain nombre d'éléments architecturaux ou ornementaux provenant des bâtiments du cloître ont été retrouvés dans les couches remaniées par les sépultures récentes ou dans des remblais, ainsi que dans le comblement des caveaux funéraires de l'ancienne salle capitulaire et dans le blocage du support d'autel de cette dernière. On peut les classer de la manière suivante :
- 30 **Les fragments sculptés.** Ils sont très peu nombreux ; hormis un petit morceau de plaque de chancel orné d'entrelacs à trois brins qui a probablement appartenu au mobilier de la cathédrale voisine, on ne peut guère rattacher à l'art roman qu'une partie d'astragale de colonnette ou de chapiteau, avec des acanthes traitées au trépan ainsi que deux ou trois fragments non identifiants. Rien ne permet donc d'évoquer le décor sculpté du cloître, s'il a existé. Deux chapiteaux romans sont conservés dans des maisons voisines, mais rien ne permet de dire leur origine. On est à peine plus favorisé pour le gothique puisque l'on n'a retrouvé qu'une partie de tout petit chapiteau adossé à décor de feuilles de chêne et de glands ainsi qu'un fragment de tête de clerc tonsuré.
- 31 **Les fragments moulurés.** Les découvertes dans ce domaine ont été un peu plus riches. Nous pouvons rattacher à la construction romane un claveau de porte entier et

plusieurs fragments, un écoinçon d'arc, des morceaux de tailloirs, la plupart profilés d'un bandeau et d'une doucine droite ou d'un cavet, les éléments de trois bases de colonnettes avec tore et scotie. Bon nombre de ces pièces présentent des traces de polychromie : l'intrados des claveaux est peint en rouge, la moulure en jaune, le reste en ocre ; les tores des bases sont en ocre, le bandeau des tailloirs en rouge, leur moulure en jaune.

Les fragments gothiques sont surtout des claveaux d'ogives : tore avec baguette ou moulure prismatique rattachant ces morceaux au gothique tardif. Un autre provient d'un piédroit de grande porte du XIV^e siècle⁹.

- 32 **Enduit peint.** Les seuls éléments identifiables nous font reconstituer une frise de palmettes ocre-rouge sur un fond crème.
- 33 **Les pavements émaillés.** On a trouvé un certain nombre de carreaux émaillés, mais toujours dans un état très fragmentaire. Un seul comporte un décor vert et brun caractéristique des productions méridionales du XIV^e siècle¹⁰ ; il semble que l'on puisse y reconnaître un arbre (**Fig. 46, a**). Tous les autres fragments appartiennent à un type commun dans la France du nord depuis le milieu du XIII^e siècle : carreaux bicolores à décor estampé jaune sur fond brun-rouge¹¹ ; nous avons surtout à Viviers des décors géométriques dont la reconstitution n'est pas toujours certaine en raison des petites dimensions des morceaux retrouvés (**Fig. 46, b, e à g**) ; le plus gros fragment était orné d'un grand lys (**Fig. 46, d**). Nous devons sans doute rattacher à cette série un carreau non émaillé, décoré d'un quadrupède à la queue très développée ; ce motif est estampé ; il pourrait s'agir d'une pièce inachevée (**Fig. 46, c**).
- 34 Les couches modernes ont enfin livré, de façon résiduelle, plusieurs monnaies médiévales que l'on trouvera énumérées en annexe.

Fig. 46. Fragments de carreaux de pavement médiévaux

- 35 Le premier résultat des fouilles réalisées sur la place de la Plaine est d'avoir révélé le cloître médiéval. Certes, on s'attendait à le trouver là et sa découverte n'a donc pas été une révélation ; l'intérêt de sa mise au jour n'en est pas moins grand : son plan et la disposition du réfectoire et de la salle du chapitre correspondent à ce que l'on rencontre le plus couramment dans les cloîtres monastiques, remarque qui n'est banale qu'en apparence lorsque l'on sait que les cloîtres canoniaux ont connu par ailleurs bien des variantes et des particularités. Concernant cet ensemble, la stratigraphie n'a pas apporté d'élément de datation certain ; seule l'étude de l'appareil - juxtaposition de pierres layées et de pierres plus dures à la surface rugueuse - ferait penser à un moment avancé du XII^e siècle ; les fragments de jarre ornée de cordons digités ne contredisent pas cette datation un peu tardive et autoriseraient même à rajeunir encore les monuments. On a noté l'abondance des sépultures dans le cloître même, alors que les fouilles récentes de ceux de Maguelone et d'Aix-en-Provence n'en ont révélé aucune. Ce développement considérable de la fonction funéraire est en partie lié à l'abandon précoce de la fonction claustrale proprement dite, à une époque où l'on achevait au contraire le cloître d'Arles et où l'on construisait ceux de Béziers et de Narbonne.
- 36 La fouille a eu aussi l'avantage de révéler l'existence, sous le cloître, de bâtiments appartenant au groupe cathédral antérieur ; les édifices nouveaux ont été élevés sur une toute autre échelle, mais on a quelquefois respecté les anciens alignements : le souvenir du groupe cathédral du haut Moyen Âge n'était pas tout à fait absent dans les structures romanes. Mais là encore la stratigraphie n'a pas permis d'affiner la datation.
- 37 Pour le haut Moyen Âge et la basse Antiquité, la céramique recueillie est abondante. Les formes retrouvées sont celles qui paraissent avoir été communément adoptées dans la vallée, de Lyon à Marseille ; mais comme ce matériel provient de remblais où se mêlent toutes les périodes, nous ne pouvons apporter aucune précision intéressante quant à sa chronologie ; on ne peut qu'insister sur la prédominance écrasante du matériel tardif même si le Haut Empire, voire la fin de l'époque républicaine, sont représentés par quelques tessons d'amphores de type Dressel I, par de rares morceaux de sigillée moulée et quelques formes arétines. Nous avons noté quelques décors de sigillées tardives rares ou encore inconnus ainsi que la survivance dans la céramique du haut Moyen Âge de formes héritées des sigillées antiques.
- 38 Pour le bas Moyen Âge, l'étude des céramiques découvertes dans les sépultures (nous le verrons dans le chapitre VI), ainsi que celle des carreaux de pavement rejoignent d'autres remarques, qui seront faites ultérieurement, sur les habitudes alimentaires décelées à travers l'analyse des ossements animaux, et montrent que la situation géographique de Viviers dans la vallée du Rhône, à mi-chemin entre Lyon et le delta, reflète des habitudes d'une communauté au contact des deux cultures, du Nord et du Midi.

NOTES

1. Le niveau zéro, pour tout le site, est le seuil de l'actuelle cathédrale.
2. Sous le sol de l'abside du bâtiment B : 1082 os, 28 coquillages (huîtres, murex et pecten).
3. 28 % du total dans les couches 8 et 7, 14 % dans la couche 7, sous le sol du bâtiment B.
4. L'épilage de remblais successifs en couches horizontales a déjà été noté pour le prieuré de Ganagobie (M. FIXOT, J.-P. PELLETIER, « Nouvelles recherches au prieuré de Ganagobie : données archéologiques sur la fonction funéraire » dans *Bull. archéologique*, 15, 1979, p. 27).
5. Outre l'exemplaire de Rougiers, on a retrouvé des jarres analogues à Charavines et à Ganagobie. E. FAUREBOUCHARLAT *et alii*, « Eléments comparatifs de la production céramique du XI^e siècle dans le bassin rhodanien », dans *La céramique médiévale en Méditerranée occidentale X^e-XV^e siècles*, Paris, 1980, p. 437 ; G. DÉMIANS D'ARCHIMBAUD, *Les fouilles de Rougiers (Var)*, Paris, 1980, p. 304.
6. Monnaie A 601 ; voir sa description en annexe. F. POEY D'AVANT, *Monnaies féodales de la France*, I, nouv. éd., Graz, 1961, p. 338-340.
7. Aujourd'hui le Moyen Âge. *Archéologie et vie quotidienne en France méridionale*, 1981, p. 74-75 ; L. VALLAURI *et alii*, « Les productions de majoliques archaïques dans le Bas-Rhône et le Roussillon », dans *La céramique médiévale en Méditerranée occidentale*, p. 413-427. Un motif analogue à celui du plat de Viviers figure sur un fond de plat trouvé à Hyères-Olbia (G. DÉMIANS D'ARCHIMBAUD, *Les fouilles de Rougiers*, fig. 353-2).
8. Voir C. DAMIRON, *La faïence de Moustiers. The artistic faïences of Moustiers*, Paris, 1976, p. 31-33.
9. Voir les dessins de ces fragments moulurés dans : Y. ESQUIEU, « La cathédrale de Viviers et les bâtiments du cloître. XII^e-XIII^e siècles », dans *Bull. Monumental*, 141-II, 1983, fig. 28.
10. Des carreaux de ce type ont été trouvés en grand nombre au château de Salon, à celui de Châteauneuf-du-Pape et à Avignon, à proximité du Petit-Palais et au Palais des Papes. L'exemplaire de Viviers constitue le témoignage le plus septentrional de ce genre de carrelage. Voir notamment S. GAGNIÈRE et J. GRANIER, « Les carrelages du château de Jean XXII à Châteauneuf-du-Pape », dans *Mémoires de l'Académie du Vaucluse*, 6^e série, 8, 1973-1974, p. 2962 ; L.-C. PIGHINI, *Les majoliques archaïques à décor vert et brun des fouilles du Petit Palais d'Avignon : série E et F*, mémoire de maîtrise dactylographié, Aix, 1982, p. 93-102.
11. Voir notamment E. AME, *Les carrelages émaillés du Moyen Âge et de la Renaissance*, Paris, 1859 ; C. NORTON, « Les carreaux de pavage du Moyen Âge à l'abbaye de Saint-Denis », dans *Bull. Monumental*, 139, 1981, p. 69-100 ; *London museum medieval catalogue*, London, 1954, p. 229-253 ; *Carrelages et dallages du XII^e au XVIII^e siècle*, 2 vol., Paris, 1972.

Chapitre V. Étude de la faune archéologique du cloître de Viviers

Philippe Columeau

- 1 Parmi les découvertes effectuées sous le cloître de la cathédrale, les ossements d'animaux figurent en bonne place. Leur étude est fondamentale pour déterminer les habitudes alimentaires d'une population. La plupart des ossements du cloître de Viviers proviennent de remblais et ne peuvent donc être attribués à une époque et un milieu bien délimités. En revanche, deux dépotoirs ont fourni un lot d'ossements provenant de la cuisine et du réfectoire des chanoines. L'utilisation de ces dépotoirs peut être située après la construction du cloître (seconde moitié du XII^e siècle) et avant des remaniements des structures bâties effectués au plus tard au XIV^e siècle (**Fig. 24, c et d**)¹.
- 2 La faune présentée ici provient, pour la plupart, de la fouille du dépotoir accolé au réfectoire des chanoines. La présentation d'un matériel archéologique provenant d'un tel milieu est toujours délicate. La constitution même de ce milieu ne s'effectue pas de la même manière que la sédimentation de couches d'habitat : les bouleversements y sont fréquents et les différents dépôts s'interpénètrent, rendant l'appariement des restes osseux particulièrement difficile. Le décompte des individus devient plus global, c'est-à-dire, en fait, plus confus.
- 3 La présentation des résultats de l'étude de la faune tente de pallier cet inconvénient en indiquant dans le même tableau la fréquence de chaque espèce en fonction du nombre d'ossements qui lui a été attribuée, puis en fonction du nombre minimal d'individus que l'on peut trouver ; enfin, le nombre d'animaux est converti en son rendement en viande consommable, afin de mieux situer la place que chaque espèce occupait dans le ravitaillement en viande de ces ecclésiastiques.
- 4 La comparaison de la fréquence de chaque espèce calculée d'une part à partir du nombre d'ossements déterminés (un os = un individu), d'autre part à partir du nombre minimal d'individus montre des fourchettes de variation très étroites, qui ne modifient pas la hiérarchisation des espèces en présence. S'il est certain que chaque fragment déterminé ne peut représenter à lui seul un animal entier, il devient également évident

qu'il n'est pas nécessaire d'en retrouver chaque partie pour lui donner une existence : la réalité se situe entre les deux décomptes. Nous ne savons pas si les restes prélevés dans le dépotoir ont appartenu à près de 1 500 animaux, ou à un peu plus de 250. Dans le cas présent ceci n'a pas une très grande importance, puisque nous ne savons pas également quelle est la durée réelle au cours de laquelle le dépotoir a été constitué. Il ne serait donc pas possible de compter le nombre moyen d'animaux consommés par an ou par saison.

- 5 Le calcul des fréquences de chaque espèce permet d'approcher la nature du ravitaillement en viande, et la place que ces espèces occupent dans l'alimentation : tel animal pouvait être consommé occasionnellement, tandis qu'un autre représente l'alimentation en viande la plus courante.
- 6 L'examen de 2 665 restes animaux a permis de déterminer treize espèces différentes, domestiques et sauvages :
- 7 RONGEURS :
rat (*Ratus sp.*)
- 8 CARNIVORES :
chien (*Canis familians L.*)
chat (*Felis catus L.*)
- 9 ONGULÉS :
porc (*Sus domesticus L.*)
sanglier (*Sus scofra L.*)
boeuf (*Bos taurus L.*)
mouton (*Ovis anes L.*)
chèvre (*Capra hircus L.*)
cheval (*Equus caballus L.*)
ane (*Equus asinus L.*)
- 10 OISEAUX :
passereaux ?
oiseaux galliformes Poule (*Gallus sp.*)
Perdrix (*Cacabis rufa ?*)
palmipèdes : canard ?
- 11 POISSONS :
quelques arêtes, vertèbres et beaucoup d'écailles ont été ramassées par les fouilleurs, mais l'état de nos connaissances ne nous permet pas de les déterminer avec assez de certitude pour pouvoir faire état de nos suppositions.

La faune du dépotoir et du silo

- 12 ■ Les résultats de la détermination de la faune, en fonction du nombre d'individus, montrent une nette prédominance du nombre de porcs, que ce soit parmi les restes osseux prélevés lors de la fouille du dépotoir ou du silo du réfectoire : ils représentent en moyenne plus du double des boeufs, les moutons ne se situant que très loin derrière. Sur dix espèces déterminées, le boeuf et le porc comptent pour 80 % à 90 % du nombre des ossements ou des individus déterminés. Ces proportions sont moindres en ce qui concerne le silo du réfectoire, mais le petit nombre d'individus en présence rend tout calcul aléatoire.

- 13 Les prélèvements que les chanoines du cloître ont pu effectuer sur les troupeaux de la campagne environnante ont porté principalement sur les troupeaux de boeufs et de porcs, laissant pratiquement intacts ceux de moutons et de chèvres, pourtant présents sur le site.
- 14 Un autre point inattendu est la faible participation de la volaille à l'ensemble de la faune : tous les oiseaux mis ensemble, que ce soit en nombre d'ossements ou d'individus, ne totalisent que quelques pour cent. Or, la relative fragilité du squelette de ces animaux ne peut à elle seule expliquer une représentativité d'une faiblesse surprenante. La rareté des poules, animaux domestiques largement répandus depuis longtemps, est surtout remarquable.
- 15 La présence de quelques fragments d'âne enrichit la liste des espèces en présence, en laissant entrevoir une plus grande variété de l'alimentation carnée, à laquelle s'ajoute aussi une grande quantité de débris de poissons. D'un autre côté, les restes de félin et de chien ne sont probablement pas d'origine alimentaire.
- 16 Les animaux sauvages sont très peu représentés dans ces deux listes de faune, puisque seuls quelques oiseaux, vraisemblablement des perdrix pour la plupart, ont été retrouvés. La grande faune sauvage, pourtant abondante non loin du gisement, n'est pas présente ici.
- 17 Une grande quantité de restes de poissons a été mise au jour lors des fouilles. Il s'agit là d'un élément non négligeable du ravitaillement, surtout pour une communauté religieuse qui est censée respecter le jeûne des jours maigres et du Carême, soit entre 140 et 150 jours par an, si on respectait le maigre du samedi en plus de celui du vendredi. C'est donc près de la moitié de l'alimentation d'origine animale qui nous échappe ici.

Tableau I. Fréquences des espèces. Dépotoir situé contre le mur nord du réfectoire

espèces	ossements						individus						P.V.	
	A	J	TJ	Ind	T	%	A	J	TJ	Ind	T	%	T	%
Porc	3	205	368		876	59,5	1	73	92		166	66,1	3841	25,4
Bœuf	222	224	3		449	30,5	48	22	1		71	28,2	11112	73,5
O/C	10	110	4		124	8,4	1	2	2		5	1,9	69	0,4
Ovis	4				4	0,2	1				1	0,4		
Chien	3				3	0,2	1				1	0,4	10	0,01
Âne				3	3	0,2				1	1	0,4	75	0,5
Chat		1			1	0,07		1			1	0,07		
Perdrix				7	7	0,4				2	2	0,8	2	0,01
Gallus				2	2	0,1				2	2	0,8	2	0,01
Canard				2	2	0,1				1	1	0,4	1	0,01
Total					1471						251		15112	

ABRÉVIATIONS UTILISÉES DANS LES TABLEAUX : A : ANIMAUX ADULTES. J. : ANIMAUX JEUNES. T.J. : ANIMAUX TRÈS JEUNES. IND. : ANIMAUX DONT L'ÂGE N'A PU ÊTRE DÉTERMINÉ. T. : TOTAL, O/C : OVICAPRIDÉS NON DISTINGUÉS.

Tableau II. Silo et dépotoir du réfectoire

espèces	ossements				individus				P.V.	
	J	TJ	Ind	T	J	TJ	Ind	T	T	%
Porc	10	8		18	2	1		3	85	30,9
Bœuf	1			1	1			1	180	65,5
O/C		1		1		1		1	6,5	2,3
Gallus			2	2			1	1	1	0,3
Oiseaux			5	5			2	2		
Poissons			2	2			2	2	2	0,7
Total				29				10	274,5	

Tableau A. Ensemble 1. Remblai sous le cloître, antérieur au VII^e siècle

espèces	ossements								individus				P.V.	
	A	J	TJ	Ind	T	%	A	J	TJ	Ind	T	%	T	%
Ovis	11	10			21	9,5	4	3			7	11,8	131,5	6,1
Capra	3	3	1		7	3,1	2	2	1		5	8,4	62,5	2,9
O/C	59	30	11		100	45,4	10	7	3		20	33,9	266,5	12,3
Porc	3	3	6		12	5,4	1	1	2		4	6,7	110	5,1
Bœuf	44	4	3		51	23,1	6	2	1		9	15,2	1352	62,7
Gallus	8	2	2		12	5,4	3	1	1		5	8,4	6,5	0,3
Cerf	9				9	4	3				3	5	225	10,4
Perdrix					3	1,3				2	2	3,3	2	0,09
Oiseau				4	4	1,8				3	3	5		
Rat				1	1	0,4				1	1	1,6		
Total	220								59				2156	

Tableau B. Ensemble 2. Remblai sous le cloître, antérieur à la fin du XII^e siècle

espèces	A	J	TJ	Ind	T	%	A	J	TJ	Ind	T	%	T	%
Ovis	6	2	1		9	10	3	1	1		5	21,5	68,5	11,8
O/C	16	8	1		25	27,7	3	2	1		6	26	79,5	13,7
Porc	11	28	8	2	49	54,4	2	3	2	1	8	34,7	278	48,1
Gallus				1	1	1,1				1	1	4,3	1	0,1
Cerf	5				5	5,5	2				2	8,7	150	25,9
Perdrix				1	1	1,1				1	1	4,3	1	0,1
Total					90						23		578	

Tableau C. Ensemble n° 3. Place de l'Ormeau (quartier canonial). Daté des XI^e - XII^e siècles

espèces	ossements						individus						P.V.	
	A	J	TJ	Ind	T	%	A	J	TJ	Ind	T	%	T	%
Ovis	2				2	1,2	1				1	2,8	17	0,8
Capra	1				1	0,6	1				1	2,8	17	0,8
O/C	57	4	4		65	41,1	7	1	1		9	25,7	136,5	7,1
Porc	21	18	2		41	25,9	4	5	1		10	28,5	385	20,2
Bœuf	22	5			27	17	4	2			6	17,1	940	49,4
Cheval	3				3	1,9	1				1	2,8	180	9,4
Gallus	1				1	0,6	1				1	2,8	1	0,05
Cerf	10				10	6,3	2				2	5,7	150	7,8
Lapin G.	3				3	1,9	2				2	5,7	3	0,1
Sanglier	3				3	1,9	1				1	2,8	70	3,6
Perdrix	2				2	1,2	1				1	2,8	1	0,05
Total					158						35		1900,5	

- 18 Afin qu'il soit possible de se rendre compte dans quelle mesure la faune prélevée dans le réfectoire des chanoines et dans le dépotoir qui le jouxte est représentative de l'alimentation d'une communauté religieuse ou non, nous avons prélevé une certaine quantité d'ossements dans des niveaux antérieurs ou contemporains, mais provenant de la ville même de Viviers.
- 19 La quantité de faune est un peu moins importante, mais le nombre de restes déterminés est suffisant pour donner un aperçu de l'alimentation carnée des habitants. Les résultats apparaissent dans les tableaux A à E ci-joints.

Tableau D. Ensemble n° 4. La proximité des datations des ensembles B et C permet de les rassembler en un seul tableau qui présente l'avantage de comporter un nombre plus important d'individus

espèces	ossements						individus						P.V.	
	A	J	TJ	Ind	T	%	A	J	TJ	Ind	T	%	T	%
Ovis	8	2	1		11	4,4	4	1	1		6	10,3	68,5	2,7
Capra	1				1	0,4	1				1	1,7	17	0,6
O/C	73	12	5		90	36,2	10	3	2		15	25,8	216	8,7
Porc	32	46	10	2	90	36,2	6	8	3	1	18	31	663	26,9
Bœuf	22	5			27	10,8	4	2			6	10,3	940	38,1
Cheval	3				3	1,2	1				1	1,7	180	7,3
Gallus	1			1	2	0,8	1			1	2	3,4	2	0,08
Cerf	15				15	6	4				4	6,9	300	12,1
Sanglier	3				3	1,2	1				1	1,7	70	2,8
Perdrix	2			1	3	1,2	1			1	2	3,4	2	0,08
Lapin G.	3				3	1,2	2				2	3,4	3	0,1
Total					248						58		2461,5	

Tableau E. Ensemble n° 5. Daté du XIV^e siècle. Maison de la rue O'Farel (ville basse, parcelle 232)

espèces	ossements						individus						P.V.	
	A	J	TJ	Ind	T	%	A	J	TJ	Ind	T	%	T	%
Ovis	16	4	1		21	4,6	8	2	1		11	10,4	203,5	3,8
O/C	87	34	13		134	29,8	13	10	4		27	25,7	969	18,3
Porc	35	132	17		184	40,9	5	16	5		26	24,7	881	16,6
Bœuf	50	9	1		50	11,1	10	3	1		14	13,3	2390	45,2
Cheval	1		1		2	0,4	1		1		2	1,9	232	4,3
Ane	1				1	0,2	1				1	0,9	75	1,4
Cerf	17	1			18	4	4	1			5	4,7	350	6,6
Sanglier	1	4			5	1,1	1	2			3	2,8	170	3,2
Lapin G.	16				16	3,5	6				6	5,7	9	0,1
Gallus	5				5	1,1	3				3	2,8	4,5	0,09
Chat	1				1	0,2	1				1	0,9		
Perdrix	4				4	0,8	2				2	1,9	2	0,04
Oiseau	3				3	0,6	1				1	0,9		
Poisson	1				1	0,2	1				1	0,9	1	0,02
Homme	4				4	0,8	2				2	1,9		
Total					449						105		5287	

- 20 ■ Le calcul du rendement en poids de viande de chaque espèce donne des résultats quelque peu différents. Ce sont toujours le porc et le bœuf qui dominent l'ensemble de la faune, avec 95 % de celle provenant du réfectoire et 99 % de celle provenant du dépotoir, au niveau des calculs effectués à partir du nombre minimal d'individus.
- 21 Les chiffres obtenus à partir du nombre d'ossements varient de manière insignifiante. L'équilibre entre ces deux espèces est inversé, la viande de bovins est trois fois plus importante que celle de porc pour la faune du dépotoir, quel que soit le mode de calcul adopté. Ce rapport peut être nuancé par la faune du silo du réfectoire, où la différence qui sépare la proportion de viande de porc de celle de bœuf est moindre, au niveau du calcul en fonction du nombre d'individus. Mais les résultats du calcul en fonction du nombre d'ossements inversent brusquement la situation en accordant près de 80 % de la viande aux porcs. Toutefois, il faut rappeler, là encore, que la trop petite quantité de fragments mis à notre disposition ne permet pas de calculs fiables, même à ce niveau : il n'est pas possible de pallier le petit nombre de fragments en multipliant les parties.
- 22 Ces données concernant les quantités de viande demeurent cependant incomplètes et partiellement fausses, dans la mesure où les habitants ne consommaient pas un animal entier, mais certaines de ses parties seulement. Nous avons cependant déterminé des mâchoires de bœuf, de mouton, de porc, ainsi que des phalanges appartenant à ces trois espèces en plus des os du reste du corps, enrobés en principe de plus de chair. Il ne s'agit pas ici que de la viande provenant des meilleurs morceaux, mais de l'ensemble de l'animal, pour la faune du dépotoir, comme pour celle du silo du réfectoire.
- 23 ■ Toutes les parties du squelette sont représentées, ainsi que toutes les tranches d'âge : des animaux de lait étaient consommés, mais aussi des bêtes adultes et parfois même âgées. L'âge d'abattage des animaux varie cependant avec les espèces.
- 24 Les porcs provenant du dépotoir ont été consommés à 98 % jeunes et très jeunes. Les porcs très jeunes représentent 20 % à 30 % des suidés abattus, les animaux jeunes constituent le reste des animaux de cette espèce. La consommation d'un porc adulte demeure un fait exceptionnel, dans la mesure où les animaux de cet âge ont dépassé le cap de la meilleure rentabilité. Il peut s'agir de spécimens conservés pour la reproduction.

- 25 A l'inverse, les bovins sont consommés adultes et âgés pour plus des deux tiers ; un tiers seulement de la viande de bœuf provient d'animaux jeunes, taurillons et génisses. Il s'agit là sans doute de bêtes de réforme, trop vieilles pour la reproduction ou rendues inaptes au travail. Cette viande, la plus abondante, puisqu'elle représente près de la moitié de la consommation totale, ne devait pas être de bonne qualité.
- 26 Les moutons déterminés sont tous adultes pour la faune du dépotoir. Un agneau a été retrouvé dans le silo du réfectoire, mais, étant un exemplaire unique, il ne saurait être représentatif.
- 27 La viande retrouvée dans le réfectoire et dans le dépotoir qui le jouxte ne devait être ni variée, ni coûteuse. Les animaux très jeunes ne fournissaient que 8 % de la viande du dépotoir et plus de la moitié, nous l'avons vu, provient des animaux de réforme. La comparaison de ces résultats avec ceux de la faune de la ville nous indique si le ravitaillement en viande de la cité était aussi monotone que celui des chanoines.

La faune de comparaison

- 28 Bien que légèrement moins abondante que celle du cloître et portant sur une période probablement plus longue, ces lots de faune n'en apportent pas moins des indications intéressantes, que ce soit par le nombre des individus ou leur rendement en viande.
- 29 La faune du dépotoir et du silo du réfectoire des chanoines conserve certains caractères originaux par rapport aux différents échantillons de comparaison présentés ici. Cette originalité se situe à plusieurs niveaux.
- 30 ■ La liste des espèces rencontrées est plus riche dans les échantillons de comparaison, grâce notamment à la présence du grand gibier, cerfs et sangliers. Le cerf est présent dans les quatre ensembles, et le sanglier dans les ensembles E et C - les deux plus récents. La présence de quatre restes humains dans les ossements de l'ensemble E, qui ont appartenu à au moins deux sujets adultes, doit pouvoir s'expliquer sans avoir à évoquer quelque pratique de cannibalisme.
- 31 La chèvre, probablement absente de la faune du dépotoir et du silo, apparaît avec certitude dans deux échantillons sur quatre, mais en quantité toujours très inférieure à celle des restes attribués au mouton.
- 32 Le lapin de garenne est également apparu dans les échantillons de comparaison, dans les deux ensembles postérieurs ou contemporains du XII^e siècle.
- 33 Le cheval est présent dans les deux échantillons (C et E) bien qu'en très faible quantité (1,9 % et 0,4 % des ossements déterminés) mais il est absent de la faune du réfectoire des chanoines, qui ne connaît que l'âne.
- 34 ■ Les proportions des espèces les unes par rapport aux autres sont également différentes dans le lot de comparaison et dans la faune du réfectoire. La différence étant d'abord très sensible dans le rapport chasse/élevage : la faune provenant du réfectoire ne comprend pratiquement pas de restes d'animaux sauvages, alors que la faune de comparaison est constituée d'environ 9 % à 10 % de restes d'animaux sauvages (7 % environ seulement pour l'ensemble A) qui peuvent représenter de 10 % à 12 % de la viande - grâce, notamment à la présence du cerf.
- 35 La présence de la chasse dans la faune de comparaison est intéressante, pouvant ainsi mieux mettre en évidence son absence dans la faune du dépotoir et du silo du

réfectoire. On sait que l'alimentation des religieux ne devait pas comporter de viande de venaison (cerf, chevreuil, sanglier) qu'ils n'avaient d'ailleurs pas le droit de chasser. La présence du cerf et du sanglier dans les lots de comparaison nous interdit d'attribuer leur absence de la faune du réfectoire à leur rareté dans le paysage environnant le site, rareté qui aurait été d'ailleurs bien difficile à expliquer pour ces périodes. Il est plus difficile d'expliquer l'absence de restes de lapin de garenne, d'ordinaire très courant, mais qui ne se retrouve ici que dans deux ensembles de l'échantillon de comparaison. Cette relative rareté d'une espèce commune de consommation courante ne peut être encore expliquée. La fragilité de son squelette ne peut être invoquée, car elle n'est pas supérieure à celle des squelettes d'oiseau, présents dans chaque ensemble de comparaison.

- 36 ■ La distribution des espèces les unes par rapport aux autres apparaît très différente dans la faune provenant du réfectoire des chanoines et dans celle étudiée pour comparaison.
- 37 Tout d'abord les ovicaprinés sont toujours plus abondants dans l'échantillon de comparaison ; c'est d'ailleurs l'extrême discrétion de leur participation au ravitaillement en viande des chanoines qui est singulière. Leurs proportions dans les ensembles de comparaison sont beaucoup plus équilibrées, entre 21 % et 25 % de la viande, sauf pour l'ensemble C.
- 38 Les proportions de porcs, importantes dans la faune du réfectoire, sont beaucoup plus variables dans les ensembles de comparaison. Leurs variations ne semblent pas liées à la chronologie, mais plutôt à la présence ou à l'absence d'autres espèces. Toutefois, le lot A, le plus ancien, a une proportion de porcs très faible (5 % du P.V. et des ossements) qui apparaît ici comme une anomalie. De même, la proportion du lot B, très élevée, ne doit pas faire illusion, car elle est sans doute liée à la relative faiblesse du lot (90 ossements déterminés) et à l'absence de grands animaux domestiques, bovins et équidés. Mais cela n'explique pas tout et malgré ces corrections, elle reste importante. Les proportions des porcs dans les tableaux C, D et E sont plus proches de celles observées dans la faune du réfectoire des chanoines : les proportions de porcs du tableau D, qui sont la moyenne de deux horizons archéologiques différents, sont ramenées à un taux plus proche de ce qui est observé par ailleurs. Les proportions de porcs dans le tableau E sont vraisemblablement un peu trop faibles selon le calcul du % du P.V.. Le pourcentage calculé d'après le nombre d'ossements déterminés par espèce est beaucoup plus élevé. Il est le plus important après celui du tableau B, déjà cité. Cela est sans doute dû à une représentation des différentes parties du squelette et des dents défavorable au calcul du N.M.I. qui sert de base à l'établissement du P.V.. La comparaison des deux modes de calcul, par ossement et selon le P.V., incite à corriger les chiffres du % P.V. à la hausse dans une proportion qui le rendrait, en fait, très proche du pourcentage obtenu pour le dépotoir du réfectoire des chanoines, voire même légèrement supérieur.
- 39 Les proportions de viande de bœuf, nettement prédominantes dans la faune du dépotoir et du silo du réfectoire des chanoines sont toujours plus faibles dans les échantillons de comparaison, sauf dans la faune de l'ensemble A dont la chronologie est, il est vrai, très éloignée de celle du groupe du réfectoire.
- 40 L'origine de la viande apparaît donc plus diversifiée dans la faune de l'échantillon de comparaison que pour celle provenant du réfectoire, qui repose sur la consommation de deux espèces, le bœuf et le porc, pour plus de 95 % de son ravitaillement.

- 41 La consommation de la viande, d'après l'échantillon de comparaison, laisse entrevoir une alimentation plus diversifiée, plus adaptée probablement aux données de l'élevage et de la chasse. Mais c'est encore le bœuf qui fournit la plus grande part de la viande (38 % et 45 %).
- 42 Il est intéressant de comparer la faune de Viviers, datée du Moyen Âge classique, avec celle mise au jour pour les mêmes périodes lors des fouilles de la cour de l'Archevêché à Aix-en-Provence. La faune de ce gisement, prise en considération ici, constitue un lot de 1499 restes déterminés, pour un N.M.I. de 492 individus au moins².
- 43 Les deux ensembles sont à la fois proches et très différents. Ils sont proches, par la part importante que prend le bœuf dans le ravitaillement en viande (près de 50 %) et par le taux relativement élevé de viande de cheval et d'âne (17,5 % de la viande provient des équidés). La chasse, diversifiée, ne concerne que 4 % de la viande, ce qui est très faible, mais des restes de cerf, de chevreuil et de sanglier ont pu être retrouvés.
- 44 Ce sont les proportions de porcs qui, par leur faiblesse, éloignent le plus la faune d'Aix de celle de Viviers. Ils ont un taux comparable à celui des ovicaprinés, - et aussi du cheval - ce qui est tout-à-fait différent de ce qui a pu être observé à Viviers, que ce soit pour le réfectoire ou pour les échantillons de comparaison.
- 45 Dans une étude sur le ravitaillement en viande à Carpentras au XV^e siècle, d'après les sources écrites, L. Stouff³ a pu observer que les caprins y représentent moins de 1 %, alors que les ovins adultes fournissent la moitié de la viande, et que les bovins, adultes pour la plupart, en fournissent à peine moins. Le porc abattu en boucherie apporte environ 6 % de la viande, ce qui est très peu par rapport aux chiffres obtenus pour Aix-en-Provence et surtout pour Viviers.
- 46 Mais s'agissant de sources écrites, il convient d'apporter quelques réserves sur la discrétion de la viande de porc. Les sources écrites, les comptes de macelliers ou communaux ne considèrent que des porcs abattus en boucherie, en quelque sorte officiellement. Tous ceux qui, élevés dans les cours, sont abattus, préparés et consommés en privé leur échappent. La comparaison des sources écrites et des résultats de l'étude des vestiges matériels est dans ce cas très intéressante, qui nous permet d'approcher, même timidement, la vie quotidienne dans une ville au Moyen Âge classique, les unes apportant des témoignages irremplaçables, sur tout ce qui concerne l'argent, les poids, les mesures, les rythmes d'abattage, toutes données qui échappent en grande partie à l'archéologie et les autres venant, malgré l'éloignement de plusieurs siècles, corriger ce que les contrôleurs, à l'époque, n'ont pu maîtriser dans leurs comptes, et qui devait bien souvent échapper à leur taxation.
-

NOTES

1. La construction de l'un de ces dépotoirs-silos s'appuie contre le mur nord du réfectoire et lui est donc postérieure. Son orifice est partiellement bouché par un épaississement de ce mur.

2. Fouilles Rivet, Guyon, Fixot. Détermination P. Columbeau. Inédit.
3. L. STOUFF, *Ravitaillement et alimentation en Provence aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, 1970, notamment p. 180-181.

Chapitre VI. Le cimetière du cloître cathédral de Viviers : rites et mobilier funéraires

Yves Esquieu, Marie Leenhardt, Claude Olive et Lucy Vallauri

- 1 De 1978 à 1983, la fouille menée au nord de la cathédrale, sur l'emplacement de l'ancien cloître canonial, a provoqué la découverte d'un nombre important de sépultures : 326 tombes ont été répertoriées, soit complètement ou partiellement fouillées, soit seulement repérées, en fonction de leur situation par rapport à l'implantation des sondages. Il faut ajouter trois fosses-ossuaires dans lesquelles une quantité considérable d'ossements avait été rassemblée, sans doute à la suite du creusement de fondations pour des constructions nouvelles sur le site (chapelles gothiques du chevet de la cathédrale par exemple) ; ajoutons encore les innombrables ossements sans connexion provenant de sépultures bouleversées par des inhumations nouvelles.
- 2 C'est dire que cette zone du quartier canonial a joué une fonction funéraire primordiale, avant la réalisation du cloître, pendant son utilisation comme centre de la vie commune canoniale et après l'abandon de cette fonction et sa destruction partielle que l'on peut situer dans la première moitié du XIV^e siècle ; à partir de ce moment, d'ailleurs, la fonction essentielle de cet espace a été celle d'enclos funéraire.
- 3 Chronologiquement, les sépultures s'évalent depuis la période qui a précédé la réalisation du cloître, vers la fin du XII^e siècle, jusqu'à l'abandon du site à la fin de l'Ancien Régime. Nous les avons réparties en cinq périodes, numérotées de I à V ; la première s'achève avec la construction du cloître ; la cinquième correspond aux temps modernes, entre ces extrêmes, les périodes II, III et IV sont mal délimitées.
- 4 Nos découvertes permettent de situer la nécropole sur toute l'étendue du cloître (préau et galeries) mais aussi dans la salle du chapitre et en dehors de ces constructions : au-delà du mur est de celle-ci essentiellement, à un moindre degré au-delà de la limite occidentale du cloître, plus exceptionnellement au nord du réfectoire. Le cimetière s'étendait aussi vers le chevet de la cathédrale puisque la reconstruction de chapelles au XVII^e siècle entraîna la mise au jour de sépultures.

- 5 La présence d'un cimetière dans le cloître d'une cathédrale et à proximité était pratique courante sinon générale (le cloître d'Aix-en-Provence était dépourvu de sépultures). Il était en priorité réservé aux chanoines et aux clercs de la cathédrale : celui de Viviers est désigné sous le nom de « cimetière des choriens », par référence à cette catégorie de clercs, dès 1471¹. Mais il pouvait y être admis d'autres sépultures : celles des membres de la *familia* du chapitre, celles des pauvres, des pèlerins ou plus largement celles des paroissiens si une église paroissiale était annexée à la cathédrale. A Viviers le cimetière Saint-Jean, portant le nom de l'église accolée au sud de la cathédrale, est mentionné en 1668² ; il semble devoir être localisé hors de la zone fouillée, à l'ouest du cloître. L'étude ostéologique permettra quelques remarques sur la composition de la population enterrée dans cette nécropole. La richesse des sépultures en mobilier céramique justifie une étude spécifique qui a été effectuée dans le cadre du Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne (C.N.R.S., Aix-en-Provence).

L'évolution de la nécropole et des rites

Les sépultures de la période I

- 6 Une première série de sépultures, les moins nombreuses, est avec certitude antérieure à l'ensemble claustral et donc contemporaine de l'ensemble du haut Moyen Âge ou du moins de l'époque finale de son utilisation.
- 7 Deux tombes (tombes 259 et 260), dont l'une en coffrage de pierres avec couvercle de lauses, ont eu leurs pieds coupés par la tranchée de fondation du mur oriental de la salle nord-est du cloître ; d'une troisième il ne restait que les tibias et les pieds, avec la partie inférieure du coffrage et une lause de couverture, le haut ayant été détruit par le mur est de la salle du chapitre (tombe 254) ; les os bouleversés ont été replacés contre le mur, dans la tranchée de fondation. Tout près de là, une réduction d'ossements, soigneusement rassemblés dans un reste de coffrage, toujours sous lause (tombe 190), est peut-être consécutive à la réalisation des mêmes fondations. L'unique sarcophage du site (tombe 124) est en partie engagé sous le mur est de la salle capitulaire. Au nord-est et à l'est du chevet de l'église B et à l'extrême est de la nécropole médiévale, les tombes à coffrage 61, 123 et 317 peuvent aussi remonter à cette époque ; ce qui le laisserait entendre est que le corps des défunts avait été déposé sur un lit de cendres et de charbons de bois, rite que j'ai aussi remarqué pour la tombe 259 mentionnée plus haut ; dans ces conditions, les tombes 318, 321 et 323, toutes proches de la 317, de même type et exactement de même orientation, doivent lui être contemporaines ; ajoutons encore la tombe 322, d'orientation différente mais antérieure à la 321 qui l'a coupée (**Fig. 47**), soit au total une douzaine de sépultures.

Fig. 47. Sépultures des périodes I et II à l'est de la zone claustrale (le mur nord-sud est le mur oriental de la salle capitulaire)

- 8 Une seule des sépultures était en pleine terre. Une autre était pratiquée dans un sarcophage ; il s'agit d'une cuve monolithe, légèrement rétrécie vers les pieds ; nous n'avons pas retrouvé le couvercle : le sarcophage avait été violé puisqu'on avait mis des ossements sur le squelette en place. Les autres sépultures étaient en coffrages de pierres (**Fig. 47 et 48**) : coffres légèrement rétrécis aux deux extrémités, constitués de grandes pierres calcaires plus ou moins plates, posées sur chant, avec parfois de gros galets de basalte pour compléter l'entourage (tombe 317) et plus souvent de petites pierres plates posées sur les dalles, sous le couvercle, afin de racheter les différences de hauteur. Une *tegula* verticale fermait à sa tête la tombe 61. La couverture était faite de lauses se chevauchant plus ou moins (une dizaine de lauses fines pour la tombe 317, cinq seulement pour la 321).

Fig. 48. Sépultures de la période I (tombes 318 et 317)

- 9 Ces sépultures étaient normalement orientées est-ouest, avec le crâne à l'ouest, sauf les tombes 123 et 124 disposées nord-sud. Pour le tiers de ces inhumations, le corps avait été disposé sur un lit de cendres et de charbons de bois, comme nous l'avons noté plus haut.
- 10 Là où elle-a pu être observée, la position des bras paraît variable : mains croisées sur la poitrine, ou jointes sur le pubis, bras repliés à angle droit sur la poitrine.
- 11 Aucun mobilier, notamment aucun vase à offrande, n'a été trouvé dans ces sépultures. Un pied de verre a été découvert sous le squelette de la tombe 61 mais rien n'assure qu'il est lié à la sépulture en question. Les inhumations sur des lits de cendres et de charbons de bois ont été fréquemment signalées pour l'époque mérovingienne³ ; les sépultures les plus anciennes du cimetière de la cathédrale de Viviers se placent donc dans cette tradition. En revanche la disposition la plus courante des bras à l'époque mérovingienne (parallèles, le long du corps) n'est plus en usage.

Les sépultures de la période II

- 12 La seconde série de sépultures a été pratiquée immédiatement après la construction du cloître. Il n'est pas toujours possible, lorsqu'elles sont dépourvues de mobilier, de les distinguer avec certitude de celles de l'époque précédente s'il s'agit de coffrages de pierres ou de celles de l'époque suivante s'il s'agit d'inhumations en pleine terre.
- 13 On les trouve dans le préau et le portique du cloître et dans le cimetière qui se perpétue dans la zone située à l'est de la salle capitulaire. On n'en connaît qu'une dans la salle du chapitre même.
- 14 Toutes étaient assez profondément enfoncées, parfois jusqu'à un ancien niveau de sol dur qui en constituait le fond : la tombe 42 était sur le dallage de la rue antique, la 111 sur le béton de l'église du haut Moyen Âge (**Fig. 36**).
- 15 Si l'on excepte un seul cercueil de bois (tombe 39), ces sépultures ont été pratiquées soit en pleine terre, sans entourage, soit en coffrages de pierres analogues à ceux de la

période I : dalles grossières dressées sur chant, couvercle de lauses, le plus souvent au nombre de 4. Les dalles de couverture des tombes 184 et 185 étaient liées par une forte couche de mortier ; les pierres du coffre 184 étaient aussi réunies par du mortier.

- 16 L'orientation est-ouest ne subit que de rares exceptions : la tombe 42 est nord-sud car elle suit le mur du cloître ; dans la galerie ouest les tombes 131, 133 et 134 ont leur axe dévié vers le nord-ouest sud-est. On a rarement pu observer la position des bras : on trouve surtout les mains croisées sur la poitrine mais aussi les mains sur le pubis et les bras à angle droit sur le ventre.
- 17 Deux anneaux en bronze sont les seuls éléments de parure connus pour cette époque. Quinze inhumations étaient accompagnées d'un récipient en terre grise (du type pégau) disposé à côté du crâne (**Fig. 49**). L'un d'eux (tombe 35) avait son orifice couvert par une pierre plate. La tombe 37 contenait deux pégaus à bec ponté de même type mais l'un des deux (brisé) peut provenir d'une autre tombe et avoir été placé dans celle-ci avec les autres ossements que Ton y a retrouvés. Nous reviendrons plus loin sur la signification de ces dépôts funéraires et sur l'extension géographique de ce rite. Un récipient en verre, sans doute une lampe, a été retrouvé entre les jambes de l'inhumation 314 ; a-t-il remplacé un pégau ? Son emplacement, loin du crâne, doit-il faire penser plutôt à une présence fortuite⁴ ?

Fig. 49. Tombe 101 coupée par la tombe 102 (avec pégau A 4005)

- 18 La tombe 104 était celle d'un pèlerin qui avait tenu à se faire inhumer, selon l'habitude, avec les insignes de son voyage : la coquille percée de deux trous et le bourdon dont on a trouvé le ferret à douille (**Fig. 50 et 51**).

Fig. 50. Coquilles de pèlerins

Fig. 51. Ferret d'un bâton de pèlerin

Les sépultures de la période III

- 19 On les trouve dans les mêmes zones qu'à la période précédente sauf vers l'extrémité occidentale de la galerie ouest du cloître.
- 20 Elles ont été en général enfoncées moins profondément que les sépultures plus anciennes ; les défunts ont parfois été déposés sur le couvercle de tombes à coffrage (par exemple la tombe 131 sur la 134, la tombe 166 sur la 185). Dans quelques cas cependant une tombe à coffrage a été partiellement démolie par une nouvelle inhumation (la tombe 102 qui recoupe la 101, **(Fig. 49)**). L'abondance des sépultures durant cette période a provoqué partout un exhaussement du sol : dans la galerie nord il atteint le niveau des banquettes de pierre (**Fig. 38**) ; dans le préau, une première série de sépultures a été recouverte par un sol de béton ; puis le niveau a été exhaussé d'une trentaine de centimètres ; on a alors enterré des défunts dans ce remblai mais aussi traversé l'ancien béton en voulant installer des sépultures plus profondément (**Fig. 36**).

- 21 On a aménagé un caveau funéraire dans la portion orientale de la galerie nord (caveau A, **Fig. 27 et 29**). Le caveau, appuyé contre le mur septentrional du cloître, est long de 1,92 m, large de 1,68 m ; il est voûté en berceau ; les traces des planches utilisées pour le coffrage sont restées imprimées dans le mortier sous l'intrados. L'entrée, dans l'angle sud-ouest, était fermée par quatre dalles rectangulaires (**Fig. 28**). Quatre sépultures se sont superposées dans la moitié nord du caveau ; la zone située sous l'accès est restée vide. Dans la salle du chapitre, un second caveau (caveau G, **Fig. 29**) date peut-être aussi de cette époque : il s'agit d'une construction étroite (0,53 m) dont nous n'avons pas retrouvé la couverture ; le fond était bétonné, contrairement à celui du caveau A.
- 22 L'usage du coffrage de pierres a été à peu près totalement abandonné. On note à la tombe 30 un coffrage partiel autour du haut du squelette, une lause protégeant le crâne, mais il peut s'agir d'une réutilisation. Le réemploi est assuré dans le cas de la tombe 123 : le nouvel occupant a été déposé sur le squelette de la période I. Deux pierres étaient placées de part et d'autre de la tête de la tombe 244, une au pied ; étaient-elles destinées à tenir des planches ? On a retrouvé des clous témoignant de l'usage d'un cercueil de bois (longueur : 6,3 cm, diamètre de la tête : 1,6 cm) autour de la tombe 8. Dans tous les autres cas le défunt était déposé en pleine terre, sans entourage. Mais celui de la tombe 113, dans le caveau G, était enveloppé d'un linceul luxueux : nous avons retrouvé sur toute la surface du squelette d'abondants fils d'or, parfois disposés en chevrons, qui semblent bien provenir des broderies de ce tissu. Les 10 épingles trouvées dans la tombe 169 et peut-être aussi l'épingle unique de la 105 témoignent aussi de l'usage d'un linceul. Il y avait sans doute également les linceuls dans les autres sépultures en pleine terre mais il n'en subsiste aucune trace.
- 23 Les tombes restent pour la plupart orientées est-ouest. L'orientation nord-sud s'explique parfois par le voisinage d'un mur, tel le mur est de la salle du chapitre.
- 24 Les positions de bras prédominantes sont : bras repliés sur le ventre (**Fig. 54**) et mains croisées sur la poitrine ; on a moins souvent croisé les mains sur le pubis. On remarque dans quatre cas le retour à l'antique position des bras parallèles le long du corps.
- 25 Huit défunts ont été inhumés avec une bague, deux avec deux anneaux au même doigt (les tombes 102 et 105). La bague la plus intéressante est celle de la tombe 5 (A 82), trop large d'ailleurs pour l'enfant de 10-12 ans qu'elle accompagnait ; le jonc est en argent, terminé par une tête de lion à l'amorce du chaton ; celui-ci, rectangulaire, est orné d'une rodonite ou d'un saphir de qualité médiocre (**Fig. 53**). La bague A 81 est un anneau de bronze avec, comme chaton, un bouton proéminent de même matière ; la bague A 8060, aussi en bronze, a un chaton en pâte de verre bleu. Les autres sont de simples anneaux en bronze, de profil circulaire ou plat, sauf le n° A 8028 qui est en argent et porte peut-être une inscription. Ce sont les seuls éléments de parure découverts dans ces sépultures.

Fig. 52. Gourde de verre provenant d'une sépulture de la période III

Fig. 53. Bague provenant d'une sépulture de la période III

Fig. 54. Tombe 299 (après enlèvement de la pierre couvrant le pégau)

- 26 Un trait marquant des inhumations de la période III est la généralisation de l'usage de déposer un récipient dans la tombe. Nous en avons retrouvé 52 en place et 89 - pièces ou formes complètes ou fragments comptés pour des pièces entières⁵ - dans les couches de sépultures médiévales ou modernes, provenant de tombes bouleversées par les inhumations postérieures.
- 27 Le récipient était le plus souvent placé à côté du crâne, près de l'épaule, indifféremment à droite ou à gauche (**Fig. 54**), quelquefois vers le sommet du crâne (tombes 95, 164, 187, 258), dans un cas à proximité des côtes (tombe 243). Ces pots sont des céramiques à cuisson oxydante, toujours de petites dimensions, de pâtes et de types variés mais le plus souvent de forme globulaire, avec une anse et sans bec (voir l'étude qui en est faite plus loin). Dans quelques cas l'orifice était fermé par une petite pierre plate (tombes 132, 213, 299) ou par un fragment de *tegula* (tombes 176, 242, 305). Dans le caveau A où les sépultures étaient superposées, les pots étaient déposés à proximité, plus ou moins rassemblés.
- 28 Le pégau de la tombe 122 était accompagné d'une très belle gourde en verre ; des cordons verticaux enveloppent les deux côtés plats et symétriques de la panse. Le goulot galbé est relié à celle-ci par quatre anses symétriques deux à deux, trois d'entre elles étant semblables (**Fig. 52**)⁶.
- 29 Une coquille de pèlerin a été trouvée dans la tombe 188. Signalons ici la découverte d'un ferret de bâton et d'une autre coquille provenant de sépultures remaniées et qu'on ne saurait donc bien dater. Notons enfin que la tombe 95 a livré neuf perles lisses en os - huit petites et une plus grosse - qui ont pu appartenir à un patenôtre constitué d'une dizaine de perles pour les *Ave* et d'une pour le *Pater*. C'est l'arrivée, exceptionnelle pour l'heure, dans notre nécropole de ce type d'instrument de piété.

Les sépultures de la période IV

- 30 Cette série de sépultures est bien plus difficile à isoler car elles ne sont jamais accompagnées d'un mobilier daté. Nous avons réuni ici des tombes qui ont été pratiquées à partir du moment où l'usage de déposer une poterie à côté du défunt a été abandonné et avant que n'apparaisse dans l'environnement des tessons de céramique moderne.
- 31 Les inhumations ont eu lieu aux mêmes endroits que précédemment : dans le cloître et dans le cimetière est. Mais nous n'en trouvons plus au-delà du mur occidental du cloître où une rue a été pavée, mettant en communication la cathédrale et le quartier de Châteaueux.
- 32 Cette période est marquée par l'aménagement de deux chapelles funéraires : l'une dans l'angle nord-est du cloître, l'autre dans la salle du chapitre (la chapelle *de Pretiosa* (**Fig. 29**). Dans la première, un caveau d'orientation nord-sud a été construit (caveau B). Haut de 1,57 m, large de 0,62 m, il est creusé jusqu'au rocher qui en constitue le fond, la couverture est faite d'un dallage régulier ; l'ouverture, au sud du caveau, était entourée d'une double rangée de tomettes carrées, en relief sur le dallage du cloître. Quatre autres caveaux, de même orientation que le précédent, ont été construits en une seule fois dans la chapelle *de Pretiosa*, au moment de son réaménagement (caveaux C, D, E, F). Le caveau C était couvert d'une dalle calcaire irrégulière et d'un devant de sarcophage paléochrétien, engagés à l'ouest dans une feuillure entaillant les fondations du mur occidental. Les autres sont voûtés de berceaux surbaissés, sauf à l'extrémité sud où l'entrée était fermée par une dalle.
- 33 Le défunt était le plus souvent déposé en pleine terre ; on note l'usage un peu plus fréquent du cercueil de bois que durant la période III. Des épingles indiquent parfois la présence du linceul : dans la tombe 148 on a trouvé deux épingles sur la poitrine et une sur chaque épaule.
- 34 Par souci d'hygiène, les défunts des caveaux (sauf dans le caveau B) avaient été déposés sur un épais lit de chaux. De la chaux avait été aussi répandue dans les cercueils 218 et 220 ; dans le premier elle s'est limitée au haut du corps et a conservé l'empreinte du tissu du linceul.
- 35 Les bras étaient disposés avec les mains croisées soit sur le pubis, soit sur la poitrine (on ne trouve plus de bras repliés sur le ventre).
- 36 Sur les trois bagues retrouvées, deux sont des anneaux de bronze, la troisième (A 8048) comporte en chaton un bouton de bronze et est semblable à celle trouvée dans la tombe 4 du caveau A appartenant à la période précédente ; le type s'est-il perpétué ou cette sépulture doit-elle être liée à la période III ? Seule la tombe 49, dans le caveau B, a livré un chapelet de 45 perles lisses de buis peintes en noir.

Les sépultures modernes (période V)

- 37 Au XVII^e siècle le chanoine de Banne signalait la présence d'un cimetière dit « des choriers » (les clercs de la cathédrale) au nord de l'église, avec au milieu plusieurs chapelles dont la principale était l'ancienne salle du chapitre, devenue chapelle *de Pretiosa* (il s'y trouvait, toujours selon de Banne, des caveaux destinés aux chanoines).

Ce cimetière s'étendait vers l'ouest jusqu'au puits du chapitre. Au-delà un espace était réservé à l'aumône⁷.

- 38 Sur toute cette zone nous avons mis au jour d'assez nombreuses sépultures modernes ; 46 d'entre elles ont été retenues pour cette étude (les plus complètes). On remarque que si des sépultures ont été mises au jour aussi bien à l'emplacement de ce qui avait été le préau et les galeries du cloître que dans la partie orientale du site, les tombes paraissent avoir été plus denses dans la chapelle de *Pretiosa*. On note, de plus que, si la plupart des sépultures trouvées hors de cette chapelle sont normalement orientées (font exception les n° 87 et 138), presque toutes celles aménagées dans la chapelle sont orientées nord-sud (seules 6 sur 20 ont adopté l'orientation traditionnelle) ; elles ont été pratiquées dans un remblai qui a recouvert le sol de terre lié aux caveaux funéraires ; quelques unes seulement, plus profondes, ont percé ce sol. On a continué à enterrer à cet endroit après la destruction de la chapelle qui peut se situer dans la seconde moitié du XVII^e siècle.
- 39 La plupart de ces inhumations a été effectuée en cercueils de bois dont on retrouve les clous (clous plus fins et plus longs qu'aux époques précédentes). Le défunt de la tombe 205 avait été enveloppé dans un linceul (dont on a retrouvé 12 épingles) avant d'être placé dans le cercueil. Les épingles découvertes dans d'autres sépultures (une ou deux par tombe) peuvent indiquer aussi la présence d'un linceul.
- 40 Le défunt de la tombe 179 avait été, lui, déposé, sans cercueil, directement sur un lit de chaux, au fond d'un caveau aménagé contre le mur est de l'ancienne salle du chapitre. Ce caveau (caveau H, **Fig. 29**) est de dimensions moindres (1,93 x 0,69 m) et de construction plus sommaire que ceux que nous avons décrits plus hauts pour les époques précédentes ; il ne comportait pas de voûte et nous n'avons pas retrouvé de dalle de couverture.
- 41 Quelques sujets avaient les bras pliés à angle droit, mais la plupart ont été inhumés les mains jointes sur l'abdomen, disposition qui permettait la tenue d'un chapelet ou d'un rosaire. Ces objets ont été retrouvés assez nombreux, ce qui est une nouveauté.
- 42 Cela signifie-t-il que leurs détenteurs étaient des chanoines ou des clercs ? C'est possible mais on ne peut en être certain ; seules quatre études de squelettes ont été effectuées : il s'agit de sujets masculins d'âge adulte ou déjà âgés : l'un a été inhumé avec un chapelet, l'autre avec un rosaire.
- 43 Chapelets et rosaires présentent tous l'alternance habituelle de petites perles pour les *Ave* et de plus grosses pour les *Pater*. La plupart d'entre eux comportent des perles d'os ou de buis, lisses ou striées, de forme ronde ou ovoïde avec les extrémités aplaties (**Fig. 55 et 58**) ; dans quatre cas (A 86, 88, 836, 843) on a retrouvé le raccord - en buis aussi - qui permet d'assurer la liaison avec la partie terminale du chapelet. Un rosaire (A 879) était en perles de verre (103 perles retrouvées). Les perles étaient le plus souvent reliées par un fil qui n'a pas laissé de trace mais dans trois cas (A 86, 868, 892) les perles étaient enfilées sur une chaînette de fer. Le chapelet devait se terminer par une croix ou une médaille. Nous avons retrouvé une croix en os, de style assez fruste (chapelet A 8039, **Fig. 56**) ainsi qu'un médaillon en bronze montrant la Vierge portant l'Enfant, entre deux luminaires et, au revers, Saint Antoine de Padoue, debout, avec l'inscription : ANTON [PA]DVA (Chapelet A 86, **Fig. 57**).

Fig. 55. Rosaire (A 836)

Fig. 56. Croix de chapelet (A 8039)

Fig. 57. Médaille de chapelet (A 86)

Fig. 58. Perles de chapelet (A 847)

- 44 On peut penser qu'avant d'être inhumé le défunt était dépouillé de tous les éléments de sa parure qui pouvaient présenter quelque valeur : seules quelques bagues ont été trouvées. La plupart sont de simples anneaux de bronze et l'un d'argent (le défunt de la tombe 143 avait deux anneaux à un doigt) ; seule la bague A 85 présente un plus grand

intérêt : son large chaton circulaire est émaillé et montre une croix de Malte blanche dans une autre rouge, laquelle se détache sur un fond émeraude. Trois autres bagues trouvées sans lien avec une sépulture, mais provenant sans doute du remaniement de tombes modernes, portent également un décor : sur le chaton de la première (en argent), la lettre T avec la lune et deux étoiles ; sur celui de la seconde (en bronze), on voit un vase avec le goupillon et une étoile (**Fig. 59 et 60**) ; ces deux chatons sont traités en creux, à la manière d'anneaux sigillaires. Une troisième bague, en argent est du type *in fede*, montrant deux mains jointes.

Fig. 59 et 60. Bagues d'époque moderne

- 45 Il est difficile de dater cette série de sépultures : les plus récentes sont du XVIII^e siècle ; avec la tombe 70 figurait un double tournois de 1637.

Analyse de la population inhumée autour de la cathédrale de Viviers

- 46 L'ensemble des tombes que nous avons étudiées ne forme pas un tout homogène. Ces sépultures sont réparties différemment dans le temps. On a procédé à des inhumations avant la construction du cloître et ceci jusqu'après le XV^e siècle. Cette répartition est aussi différente dans l'espace. Ceci exposé nous allons tenter de donner quelques renseignements supplémentaires sur chacune de ces populations.
- 47 L'analyse anthropologique que nous livrons est volontairement limitée. Notre choix a été dicté par le degré de conservation des os pour l'ensemble des tombes. Nous avons donc pris, parmi toutes les données métriques les plus souvent retrouvées, les variables permettant une certaine approche morphologique.
- 48 C'est ainsi que nous donnons à chaque fois que l'ostéométrie le permet : **l'indice crânien**⁸, précisant la forme arrondie ou allongée du crâne, **l'indice de hauteur du crâne** donnant le rapport hauteur/largeur et hauteur/longueur du crâne.
- 49 Pour la face, **l'indice facial** évaluant les proportions relatives de la face : hauteur/largeur et **l'indice nasal** traduisant la largeur relative du nez. L'analyse du **squelette**

post-crânien s'est portée essentiellement sur la longueur des os entiers **permettant une reconstitution de la taille.**

Les sépultures antérieures à la construction du cloître (période I)

- 50 Toutes les sépultures étudiées ont livré les restes de sujets masculins. Excepté un adolescent, l'ensemble de la population est adulte et au moins 73 % de ces hommes ont dépassé 50 ans. Ce qui peut laisser sous entendre une vie calme et un état sanitaire relativement bon. Nous n'avons remarqué qu'une pathologie osseuse importante chez un individu âgé de plus de 60 ans : la colonne vertébrale a tous ses éléments soudés entre eux.

Tableau I. Données métriques - Sépultures antérieures à la réalisation du cloître

	Nombre	$\bar{x}$	S
Crâne			
D.A.P.	7	177,6	5,83
D.T.	7	143,0	7,23
H.A.B.	7	116,0	3,42
Hauteur bizygomatique	7	131,4	6,50
Indice crânien	7	80,6	4,40
Indice hauteur/largeur	7	81,3	3,91
Indice hauteur/longueur	7	65,4	2,53
Capacité crânienne (cc)	7	1412	89,63
Face			
Hauteur faciale totale	5	113,4	3,51
Hauteur faciale supérieure	7	67,7	3,45
Hauteur nasale	5	48,0	4,80
Largeur nasale	7	21,8	1,11
Indice facial total	5	84,5	3,23
Indice facial supérieur	7	51,16	4,21
Indice nasal	5	44,52	4,53
Post crânien			
Humérus : longueur maximum	1	-	-
Fémur : longueur maximum	5	451,4	14,69
Tibia : longueur maximum	1	-	-
Taille reconstituée (cm)	7	164,4	3,75

ABRÉVIATIONS UTILISÉES DANS LES TABLEAUX : D.A.P., DIAMÈTRE ANTÉRO-POSTÉRIEUR ; D.T., DIAMÈTRE TRANSVERSE ; H.A.B., HAUTEUR AURICULOBRÉGMATIQUE.

- 51 Ces quelques données métriques, bien qu'en nombre limité, sont intéressantes. Il semble en effet que l'on puisse rattacher cette population au groupe alpin. En effet, la tendance des diamètres crâniens est à la brachycrânie. A la forme arrondie du crâne s'associent un indice de hauteur/largeur moyen et un indice hauteur/longueur hypsicrâne. Quant à la face, elle est moyennement haute (mésène à euryène). En ce qui concerne l'indice nasal, il indique une ouverture nasale plutôt étroite. Cette tendance à la leptorhinie est assez souvent remarquée dans les populations alpines (Billy, 1962 ; Olive, 1983, 1986). La taille reconstituée est sous-moyenne.

Sépultures de la période II (cloître)

- 52 La population inhumée durant cette période montre un changement dans le fonctionnement du cloître. Les individus retrouvés dans les tombes sont en parts égales masculins et féminins. Il est même intéressant de noter qu'une sépulture en coffrage contient un homme et une femme adultes, sinon âgés. Aucun changement cependant

quant à l'âge des défunts. Le plus grand nombre a nettement dépassé 50 ans et un tiers 70 ans.

- 53 Ces données ostéométriques ne concernant que deux individus pour le crâne et la face et trois individus pour le squelette post-crânien, ne nous permettent pas de tirer de conclusion sur cette population. Un homme est brachycéphale avec un crâne haut et une face étroite. Un second sujet est dolichocéphale, les indices de hauteur indiquent également un crâne haut. La face et l'ouverture nasale sont étroites. La taille de ce dernier est moyenne. Les deux tailles reconstituées pour les sujets féminins sont assez basses.

Sépultures de la période II (cimetière est)

- 54 Ces inhumations, contemporaines des premières inhumations à l'intérieur du cloître, regroupent une population peu différente de celui-ci. Hommes et femmes sont en nombre quasiment égal (5 hommes, 6 femmes). L'ensemble de ces sujets est adulte. L'élément nouveau est l'inhumation d'un tout jeune enfant.

Tableau II. Données métriques - Cloître jusqu'à la fin du XIII^e siècle

	Nombre	1		2	
Crâne (hommes)					
D.A.P.	2	176		189	
D.T.	2	146		138	
H.A.B.	2	127		125	
Hauteur bizygomatique	2	133		137	
Indice crânien	2	83,0		73,0	
Indice hauteur/largeur	2	87,0		91,0	
Indice hauteur/longueur	2	72,2		66,5	
Capacité crânienne (cc)	2	1529		1533	
Face (hommes)					
Hauteur faciale supérieure	2	74,5		71,0	
Indice facial supérieur	2	56,0		52,0	
Post crânien	Nombre	X	S	minimum	maximum
Humérus : longueur maximum hommes	3	323,3	18,9	310,0	435
Fémur : longueur maximum femmes	1	-	-	410	-
Tibia : longueur maximum femmes	1	-	-	315	-
Taille (cm) : hommes	3	164,0	5,54	160,0	170,0
femmes	2	-	-	149,0	152,0

- 55 Les données métriques recensées sur les onze individus adultes sont très pauvres, l'état du matériel ne permettant pas de prendre les variables nécessaires à ce que nous avons convenu d'appeler une diagnose morphologique.
- 56 Le seul sujet analysé (féminin) est de type alpin. L'indice crânien (84,0) est nettement brachycrâne. L'indice facial supérieur (43,3) et l'indice nasal (55,3) sont les résultats d'une face et d'une ouverture nasale larges.
- 57 La taille a été reconstituée pour deux sujets féminins et un sujet masculin. Moyenne pour les deux femmes, cette taille est nettement basse pour l'individu masculin.

Sépultures de la fin du Moyen Âge (périodes III et IV)

- 58 A partir de la période III, la composition des populations inhumées dans les deux espaces funéraires subit un nouveau changement. En effet, on voit apparaître aussi bien

dans le cloître que dans le cimetière un grand nombre d'enfants (plus de 30 % dans les deux cas).

- 59 Durant les périodes III et IV, le pourcentage d'hommes inhumés dans le cloître est nettement supérieur à celui de la période précédente : 88 % de la population adulte. La répartition de la population dans les deux nécropoles se fait de la manière suivante.

Cloître		Cimetière est
57,7 %	hommes	38,1 %
7,7 %	femmes	28,6 %
34,6 %	enfants	33,3 %

- 60 Les sépultures d'enfants ont livré pour le XIV^e siècle principalement (c'est la période pour laquelle nous avons le plus de matériel) des restes appartenant à près de 89 % de jeunes entre 4 et 14 ans. Dans le cimetière les âges de décès des enfants se répartissent entre l'âge périnatal et 14/15 ans, avec il est vrai un fort pourcentage après 4 ans (environ 67 %). La mortalité parmi le groupe d'adultes se situe à des niveaux différents selon que l'on se trouve dans le cloître ou dans le cimetière.

Tableau III.

Classes d'âges	Cloître	Cimetière Est
20 - 29 ans	XX	XXXXXX
30 - 39 ans	X	XXXXXXX
40 - 49 ans	X	XX
50 - 59 ans	XXXXXXX	XX
60 - 69 ans	XX	XXXX
> de 70 ans	XX	X
> de 30 ans sans précision	XX	XXXXXXX

On voit que les inhumations dans le cloître ont livré, comme pour les périodes précédentes, une majorité de sujets décédés après 50 ans. Dans le cimetière au contraire, toutes les classes d'âges à partir de 20 ans sont représentées.

- 61 A partir de ces données, nous voyons que le fond de la population masculine reste proche du type alpin, avec un indice crânien toujours brachycrâne et une taille moyenne. Les indices crâniens féminins indiquent un crâne un peu moins arrondi, mais les données recueillies sur les sujets féminins sont trop restreintes pour généraliser à l'ensemble de la population féminine.
- 62 Pour la période IV, les sépultures que nous avons étudiées sont trop peu nombreuses, 6 dans le cloître et 2 dans le cimetière, pour que nous puissions tirer des renseignements sur le fonctionnement de ces deux lieux d'inhumation.

- 63 D'autant que parmi les variables que nous avons convenu d'utiliser pour la diagnose morphologique, deux seulement ont pu être établies sur deux sujets : l'un masculin, inhumé dans le cloître dont l'indice crânien indique un crâne très allongé (68,9 hyperdolichocéphale) et dont la taille (164 cm) est moyenne. Le second sujet, exhumé d'une sépulture située dans le cimetière, est féminin. L'indice crânien est un peu moins dolichocéphale (73,7) et la taille toujours moyenne (155 cm).

Tableau IV. Données métriques - cimetière est, période III

	HOMMES			FEMMES		
	Nbre	$\bar{X}$	S	Nbre	Mini	Maxi
Crâne						
D.A.P.	4	176,6	2,63	2	167,0 -	172,0
D.T.	4	143,8	2,75	2	130,0 -	135,0
H.A.B.	4	119,1	2,78	2	118,0 -	115,0
H. bizygomatique	1	123	-	2	123,0 -	119,0
Indice crânien	4	81,3	1,33	2	75,6 -	80,8
Indice hauteur/largeur	4	82,9	3,0	1	87,0	
Indice hauteur/longueur	4	67,4	1,88	1	64,2	
Capacité crânienne (cc)	4	1441	37,1	2	1252 -	1286
Face						
Hauteur faciale totale	1	89,7	-			
Hauteur faciale supérieure	1	51,5	-			
Hauteur nasale						
Largeur nasale						
Indice facial total						
Indice facial supérieur						
Indice nasal						
Post-crânien					$\bar{X}$	S
Humérus : longueur maximum	2	295,0 - 348,0	-	-	-	-
Fémur : longueur maximum	7	457,3	16,73	3	408,7	21,57
Tibia : longueur maximum	2	340,0 - 341,0	-	-	-	-
Taille (cm)	11	165,3	5,17	3	152,3	4,18

Tableau V. Données métriques - cloître, période III

	Hommes			Femmes	
	Nombre	$\bar{X}$	S	Nombre	$\bar{X}$
Crâne					
D.A.P.	9	177,4	11,07	2	174,0 - 179,0
D.T.	9	144,5	4,86	2	133,0 - 139,0
H.A.B.	5	120,1	5,26	2	110,5 - 116,0
H. bizygomatique	2	138 - 135	-	2	- - 133,0
Indice crânien	9	81,8	6,73	2	76,4 - 77,6
Indice hauteur/largeur	4	82,5	4,49	2	83,0 - 83,5
Indice hauteur/longueur	4	66,9	2,04	2	63,5 - 64,8
Capacité crânienne (cc)	5	1464	123,4	2	1251 - 1379
Face					
Hauteur faciale totale	3	115,0	12,82		
Hauteur faciale supérieure	2	65,5 - 73,0	-		
Hauteur nasale	2	21,0 - 24	-		
Largeur nasale	2	45 - 51	-		
Indice facial total	3	88,07	9,73		
Indice facial supérieur	2	52,5 - 54,3	-		
Indice nasal	2	46,7 - 47,1	-		
Post crânien					
Humérus : longueur maximum	2	310,0 - 318,0	-	-	-
Fémur : longueur maximum	11	460,0	23,17	1	385,5
Tibia : longueur maximum	-	-	-	1	340,0
Taille (cm)	13	167,4	4,24	2	148 - 155

Quelques remarques sur le profil de la population inhumée à Viviers, près de la cathédrale

- 64 Si l'on regarde l'ensemble de la population à partir du contenu des sépultures que nous avons étudiées depuis les premières inhumations jusqu'au XV^e siècle, on voit que l'élément masculin est nettement majoritaire (environ 53 % de la population). Le nombre de femmes et d'enfants étant sensiblement égal. Si l'on sépare les espaces funéraires, on voit que cette forte proportion de sujets masculins est directement liée aux inhumations des religieux.
- 65 Une question se pose, à laquelle nous ne pouvons répondre par l'analyse anthropologique, c'est le nombre d'enfants inhumés dans le cloître au XIV^e siècle. Il est sensiblement égal à celui des enfants inhumés dans le cimetière.
- 66 La mortalité de la population adulte indique une moyenne de vie assez élevée. En effet, 76 % avait plus de 30 ans et parmi ceux-ci, 43 % avaient dépassé 50 ans.
- 67 La mortalité féminine n'est pas différente de l'ensemble de la population. Environ 71 % des femmes décédaient après 30 ans. Ce pourcentage se retrouve aussi bien dans les inhumations à l'intérieur du cloître que dans celles du cimetière.
- 68 Les quelques données métriques recueillies sur les sujets inhumés à Viviers ne permettent peut-être pas de décrire la population dans son ensemble. L'échantillon un peu faible pour chaque période et chaque espace funéraire nous permet seulement d'entrevoir le fond de cette population.
- 69 Si l'on se réfère au tableau que nous avons dressé afin de réunir nos variables et celles de trois sites pris en comparaison, nous voyons la grande homogénéité des populations masculines inhumées à Viviers depuis la période antérieure à la construction du cloître. Elles se rapprochent nettement de la population alpine de Brandes en Oisans (Olive, 1983, 1986) et de la population du cimetière de la Madeleine à Lausanne où H. Kauffman (1945) a analysé une série crânienne comprenant un fort pourcentage de crânes de type alpin. Par contre ces populations sont assez éloignées de la population masculine du haut Moyen Âge inhumée à Hyères-sur-Amby. Les quelques données métriques de cette dernière indiquent une tendance à la dolichocrânie (L. Buchet, 1985) (voir tableau VI).
- 70 Quant à la population féminine, 6 sujets sur l'ensemble des populations s'étendant du XIII^e au XV^e siècles ont permis quelques relevés métriques. Un sujet dans une sépulture du cimetière au XIII^e siècle est de type alpin. Quatre sujets au XIV^e siècle : deux inhumés dans le cloître et deux inhumés dans le cimetière indiquent une tendance à la mésocrânie. Ces derniers se rapprocheraient de la population féminine de Hyères-sur-Amby. Quant au sujet exhumé du cimetière au XV^e siècle, il est dolichocéphale. Dans tous les cas la taille est moyenne.
- 71 Il apparaît donc, mais avec toutes les réserves d'usage, que la population féminine soit plus métissée que la population masculine. Ainsi il semble que les religieux inhumés à Viviers soient dans leur ensemble issus de la population locale.
- 72 Cette population semble n'avoir subi que très peu les influences des diverses migrations. Elle a gardé au moins jusqu'au XIV^e siècle les grandes caractéristiques du fond alpin⁹.

« C'est dans un seul et même lieu que pendant la vie, les hommes méritent ou déméritent ».

73 Saint-Thomas d'Aquin (Somme théologique. L'au-delà. p. 38-46).

Tableau VI. Données métriques de Viviers, de Brandes en Oisans, du cimetière de la Madeleine à Lausanne et de Hyères-sur-Amby

	Viviers avant le cloître			Viviers cloître XIII*		
	Hommes			Hommes		
	Nbre	X	S	Nbre	Min	Max
Indice crânien	7	80,6	4,40	2	73,0	83,0
Indice facial	7	51,2	4,21	2	52,0	56,0
Indice nasal	5	44,5	4,53	-	-	-

La Madeleine à Lausanne (Suisse) XIII*							
Hommes				Femmes			
Nbre	X	min	max	Nbre	X	min	max
94	81,9	68,4	91,7	61	83,7	75,4	92,5
44	51,7	43,5	63,1	22	54,7	48,1	59,5
82	44,9	32,7	61,9	48	43,5	34,2	54,5

Viviers cloître XIV*						
Hommes			Femmes			
Nbre	X	S	Nbre	Min	Max	
Indice crânien	9	81,8	6,73	2	76,4	77,6
Indice facial	2	52,5-54,3		-	-	-
Indice nasal	2	46,7-47,1		-	-	-

Hyères sur Amby (Isère) Haut Moyen Age					
Hommes			Femmes		
Nbre	X	S	Nbre	X	S
5	74,7	-	5	77,7	-
1	50,8	-	4	54,0	-
1	51,1	-	4	48,1	-

Viviers cimetière XIV*						
Hommes			Femmes			
Nbre	X	S	Nbre	Min	Max	
Indice crânien	4	81,3	1,33	2	75,6	80,8
Indice facial	1	51,5	-	-	-	-
Indice nasal	-	-	-	-	-	-

Brandes en Oisans (Isère) XIII-XV*					
Hommes			Femmes		
Nbre	X	S	Nbre	X	S
27	86,3	5,8	24	84,8	4,4
10	50,7	3,5	13	52,4	2,9
10	48,3	5,9	15	48,1	5,8

Le mobilier céramique

- 74 L'étude du matériel céramique recueilli dans la nécropole porte sur 187 objets. Ces poteries le plus souvent entières proviennent en général des tombes. Parfois elles se trouvaient brisées dans la couche 4 mais sans être directement associées à une sépulture, leur emplacement dans ce niveau résultant de superposition ou de remaniements dans les inhumations.
- 75 Les données de la fouille, souvent complexes et les nombreuses imbrications des tombes dans la nécropole comme le manque d'éléments de datation absolue pour les sépultures interdisaient un classement par couche autant qu'un classement chronologique. La fouille a cependant révélé dans certaines zones une stratigraphie relative bien utile à l'interprétation finale.
- 76 Il a donc paru opportun de privilégier le classement par groupes de pâtes, la distinction des groupes successifs étant opérée d'après le mode de cuisson. En effet, l'observation visuelle a montré dans la majorité des cas une extrême ressemblance des pâtes, de leur texture, des inclusions qu'elles contenaient, hormis leur couleur. En l'absence d'analyses physico-chimiques ou d'études pétrographiques aucun autre élément de discrimination que le mode de cuisson n'a paru pertinent.
- 77 Six groupes ont alors été recensés :
- I. Cuisson réductrice - pâte grise
 - II. Cuisson oxydante - pâte blanche
 - III. Cuisson oxydante - pâte rose calcaire
 - IV. Cuisson oxydante - pâte rose grossière

V. Cuisson oxydante - pâte rouge

VI. Cuisson oxydante - pâte claire type Uzège

- 78 Les principaux types identifiés sont le pégau, la cruche, la marmite.
- 79 **Pégau** : pot généralement globulaire, sans col, muni d'une anse et de dimensions variables, avec ou sans bec ponté ou pincé.
- 80 **Cruche** : récipient caractérisé par un col bien marqué et une anse. Trois sous-types sont distincts selon la forme de la panse et du bec.
- cruche à panse globulaire ou piriforme, col de large ouverture, bec pincé,
 - cruche à panse globulaire et bec tubulaire, de type gargoulette,
 - cruche à panse tronconique, base large et bec faiblement pincé.

Fig. 61. Pégaus à bec ponté (A 445 et A 446)

Fig. 62. Pégau à bec ponté provenant d'une sépulture proche de la chapelle Saint-Aule

- 81 **Marmite** : panse globulaire à large ouverture, deux anses verticales diamétralement opposées, sans bec, fond souvent bombé.
- 82 La méthode de comptage fait apparaître le nombre minimum de vases utilisés dans la nécropole. Ont été comptabilisés en principe seulement les vases archéologiquement entiers ainsi que les fonds complets. Toutefois dans certains cas ont été pris également en considération des éléments soit de forme soit de décor isolant à coup sûr un individu (cf. tableau).

PATE	Pâte grise	Pâte blanche	Pâte rose calcaire	Pâte rose grossière	Pâte rouge	Pâte claire type Uzège	TOTAL
TYPE	I	II	III	IV	V	VI	
Pégau	28	19		28	26	60	161
Cruche		4	4	1	2	4	15
Marmite		2				2	4
Autre	2	3	1		1		7
Total	30	28	5	29	29	66	187
%	16	15	2,7	15,5	15,5	35,3	100%

Fig. 63. Cruche glaçurée (A. 455)

Fig. 64. Pots de types divers provenant de tombes de la période II (en bas à droite) et de la période III

Fig. 65. Chope en pâte grise fine (a 4011)

Groupe I : pâte grise cuite en atmosphère réductrice

83 (Fig. 66 et 67)

84 Sont réunis ici quatre groupes de pâte I.1 à I.4, tous caractérisés par la cuisson en atmosphère réductrice produisant une couleur grise de surface.

85 **I.1** : pâte grise de couleur variant du gris clair au gris foncé, ou parfois beige lorsque le phénomène de réduction a été incomplet. La texture est grossière, la pâte contient d'abondantes inclusions blanches et est plus ou moins bien cuite.

86 **I.2** : pâte rouge-brun grossière à surface noire et inclusions abondantes.

87 **I.3** : pâte blanche à surface gris bleuté ou gris foncé. Texture plus fine que dans les groupes précédents, inclusions très fines. Pâte dure et sonore paraissant très bien cuite.

88 **I.4** : pâte grise épurée, de texture très fine, tendre et sans inclusions visibles.

89 Sur 30 objets recensés dans le groupe I, 23 appartiennent au groupe I.1, 2 au groupe I.2, 4 au groupe I.3 et 1 seulement au groupe I.4. Le groupe I.1 est donc le mieux attesté.

90 Le pégau constitue la quasi-totalité des objets recensés dans ce groupe. Il s'agit de pégaus à bec ponté, pincé ou de pégaus sans bec ; ces derniers étant largement majoritaires.

- Trois pégaus auxquels nous avons rajouté un quatrième provenant d'une autre nécropole de la même ville¹⁰ se distinguent des autres par leurs dimensions importantes (hauteur totale et largeur maximale de la panse supérieures à 120 mm) et dans trois cas sur quatre par la présence d'un bec ponté (Fig. 66). L'un d'eux (groupe I.3) sans bec (Fig. 4) a une forme très trapue, un fond plat et une anse cannelée attachée contre le bord déversé. Les trois autres (groupes I.1 et I.3) de forme moins pansue ont un bec ponté, une anse rubanée dont l'attache supérieure inclut le bord déversé. Deux d'entre eux sont plus hauts que larges (Fig. 66, n^{os} 2, 3). Ces 4 grands pégaus ne présentent aucune trace d'exposition au feu.

- Tous les autres pégaus (**Fig. 67, n°1 - 14 et n°16, 17**) sont de dimensions moyennes. Leur hauteur varie entre 62 et 106 mm et leur largeur maximale entre 73 et 128 mm. Les variations de ces deux dimensions sont étroitement corrélées.
- 91 Le bord déversé (**Fig. 73**) domine très largement (10 cas), le bord redressé et le bord en poulie sont rares (**Fig. 67, n°13 - 16**). Les fonds le plus souvent plats et bien dégagés, sont parfois bombés (3 cas seulement). Les anses aussi bien cannelées que rubanées sont presque toujours attachées contre le bord (9 cas sur 10).
- 92 Ces pégaus de taille moyenne sont pour l'essentiel en pâte I.1 plus ou moins bien cuite et exceptionnellement en pâte I.2 ou I.3. Ils ont généralement été utilisés comme vaisselle culinaire avant d'être affectés à un usage funéraire comme en témoignent les abondantes traces de noir de fumée sur la panse du côté opposé à l'anse.
- 93 Le décor demeure exceptionnel. Chaque type de décor est attesté une seule fois qu'il s'agisse d'empreintes digitales (**Fig. 62 et 66, n° 1**) ou de lissage (décor ou finition ?) sur la moitié inférieure de la panse (**Fig. 66, n° 4**) et deux fois dans le cas du décor à la roulette (**Fig. 67, n° 14**).
- 94 Il faut encore noter que le tournage est régulier et la fabrication soignée : les fonds sont correctement détachés, les angles des bords et des fonds nettement marqués, les anses bien appliquées. Ce soin est encore plus net pour les pégaus de grande taille notamment en ce qui concerne le collage des anses et des becs.
- 95 Appartiennent encore au groupe I deux objets tout à fait marginaux par rapport à cet ensemble de pégaus. Il s'agit d'abord d'une chope à pâte grise très fine (groupe I.4) évoquant les pâtes de type calcaire du groupe III et à décor de bandes excisées (**Fig. 65 et 67, n° 15**) provenant de la tombe 132. Le deuxième objet est une tirelire (**Fig. 67, n° 18**) ayant tellement brûlé qu'on peut se demander si la couleur grise ne risque pas de provenir d'une altération d'une pâte claire après calcination aussi bien que d'une cuisson réductrice.
- Trois des pégaus de grande dimension (**Fig. 66, n°2 - 4**) proviennent de tombes à coffrage qui sont elles-mêmes d'après leur situation stratigraphique, les plus anciennes de la nécropole.
- 96 D'autre part les petits pégaus sont liés aux sépultures les plus anciennes et dans tous les cas toujours inférieures à celles qui contiennent les pégaus des autres groupes de pâtes. L'emplacement de ces pégaus en pâte grise fournirait donc une chronologie relative et montrerait que les poteries en pâte grise sont les plus anciennes de la nécropole.
- 97 La petite chope, par sa pâte fine calcaire et sa morphologie, paraît être un hapax. D'autre part elle a été découverte dans un contexte tardif probablement de la première moitié du XIV^e siècle, ce qui la sépare bien du groupe de pégaus en cuisson réductrice¹¹.
- 98 La céramique grise constitue le groupe majoritairement représenté jusqu'au XIII^e siècle dans toute la Provence et le bas-Rhône. La pâte I.3, blanche à surface grise évoque par son aspect, sa texture, sa sonorité, les pâtes réfractaires produites dans les ateliers fouillés dans l'Uzège ou dans le bas-Rhône¹² datés des XII^e-XIII^e siècles. En outre les comparaisons typologiques, en ce qui concerne les grands pégaus au moins, rappellent les productions de Bollène¹³ ou les productions dites rhodaniennes bien repérées par Sylvain Gagnière¹⁴.

Fig. 66. Grands pégaus en pâte grise, groupe I

Fig. 67. Petits pégaus, chope, tirelire en pâte grise, groupe I

Groupe II : pâte blanche, cuisson oxydante

99 (Fig. 68, n°1 - 13)

- 100 Les poteries de ce groupe ont une pâte blanche, cuite en atmosphère oxydante, de texture granuleuse et contenant de nombreux grains blancs, rouges et noirs. Par sa structure un peu feuilletée et sa dureté elle s'apparente aux argiles de type kaolinitique.
- 101 La moitié des vases sont partiellement glaçurés, à l'intérieur ou à l'extérieur. Il s'agit toujours de taches occasionnelles, révélatrices d'un enfournement simultané de pots non glaçurés et de vases glaçurés.
- 102 Il y a au minimum 28 objets appartenant à ce groupe. Parmi eux 19 pégaus, les autres types étant des cruches (Fig. 68, n°10, 11), un pot à anse de panier (Fig. 68, n° 13) et des fragments de marmite, toupin, poêlon, sans liaison directe avec des sépultures.
- 103 Les pégaus sont de dimensions moyennes ou petites. Leur hauteur varie entre 68 et 103 mm et leur largeur entre 78 et 130 mm, les variations de ces deux dimensions étant toujours corrélées. Par ailleurs le rapport entre le diamètre à l'ouverture et la hauteur du pot est constant et sensiblement égal à 1.
- 104 Le bord déversé domine largement (11 cas). Les autres types représentés sont les bords simples à gorge (Fig. 68, n°7, 8) (4 cas) ; les bords redressés (Fig. 68, n°4, 12) (2 cas) ou à poulie (Fig. 68, n° 9) (1 cas). Les anses sont majoritairement attachées contre le bord quand celui-ci est déversé, redressé ou en poulie et rarement, quand le bord est simple, avec une attache qui englobe le bord.
- 105 Les fonds sont généralement plats et associés aux bords déversés (11 sur 14), rarement bombés et associés au bord redressé ou simple.
- 106 Les pégaus n'ont aucun décor. Ils ont souvent servi à un usage culinaire avant leur emploi dans la nécropole.
- 107 Un petit pot à anse de panier, pied et bord simple fait partie du même groupe mais il se singularise par la présence d'une glaçure vert-bronze couvrant sa surface externe (Fig. 68, n° 13).
- 108 Il faut encore signaler les éléments de trois cruches. Deux d'entre elles sont non glaçurées et à anse attachée sous le bord (Fig. 68, n°10, 11). La troisième couverte d'une glaçure plombifère est représentée seulement par des fragments de panse à décor de cordons appliqués puis décorés à la roulette (motif : petits traits parallèles et horizontaux).
- 109 Les pégaus blancs trouvés sur place dans les tombes, sont toujours placés au-dessus des sépultures qui contenaient des pégaus gris ou d'une tombe coffrée sans matériel et toujours en-dessous de celles correspondant aux pégaus des groupes suivants. Il en est de même pour une des cruches. Par contre le pot à anse de panier associé à une poterie en pâte claire glaçurée type Uzège, pourrait être plus tardif.

Fig. 68. 1-13 : pégaus, cruches et pot à anse de panier en pâte blanche, groupe II. 14-17 : vase à anse de panier et cruche en pâte rose calcaire, groupe III

Groupe III : pâte rose fine, de type calcaire

110 (Fig. 68, n^{os} 14 - 17)

- 111 Les poteries appartenant à ce groupe sont caractérisées par une pâte cuite en atmosphère oxydante, de couleur rose ou beige-rosé, fine, très épurée et contenant de rares nodules rouges. Cette pâte est douce au toucher, très tendre. A l'œil elle s'apparente aux argiles de type calcaire¹⁵ utilisées dans la basse vallée du Rhône pour la production des majoliques archaïques régionales. Une glaçure externe, visible sur une partie de la surface seulement, adhère fort mal à la paroi. De couleur jaune verdâtre et d'aspect moucheté, elle est mal cuite et peu brillante. Cinq objets seulement ont été recensés. Il s'agit de cruches et d'un pot à anse de panier.
- 112 Trois grandes cruches (Fig. 68, n^{os} 16, 17 et Fig. 63) ont une panse piriforme, une base large, une anse cannelée attachée sur le col. Leur hauteur varie entre 150 et 180 mm. Trois fragments d'anses rubanées, dont l'une est décorée d'incisions, signalent l'existence probable de cruches du même type. Une petite cruche de 100 mm de hauteur constitue un modèle réduit des objets précédents (Fig. 68, n^o 15).
- 113 La dernière forme attestée dans ce groupe est un pot à anse de panier plus large que haut et glaçuré à l'extérieur (Fig. 68, n^o 14). Dans tous les cas, la fabrication est très soignée. Il s'agit toujours de formes non culinaires dont la rareté dans les tombes n'a rien de surprenant. Il a été en effet observé que ce genre de poterie est assez peu utilisé dans les nécropoles, du moins dans le Midi méditerranéen¹⁴.

- 114 Ces vases sont pour l'essentiel en place dans les tombes, y compris le pot à anse de panier. Ce dernier trouvé dans la tombe 158 était associé à un vase en pâte claire glaçurée de type Uzège et au-dessus d'une tombe à pégau blanc.

Groupe IV : pâte rose grossière

- 115 **(Fig. 70, n^{os} 1 - 12)**
- 116 Les poteries de ce groupe ont toutes une pâte rose de texture grossière contenant d'abondantes inclusions rouges et blanches de tailles variables, parfois aussi de gros grains de chaux.
- 117 La glaçure n'est pas systématique. Quand elle existe, elle est plombifère et parfois piquetée de fer, ce qui produit une couleur jaune ou orangée avec d'éventuelles taches brunes.
- 118 29 objets font partie de ce groupe, dont 28 pégaus et une cruchette à bec tabulaire (**Fig. 70, n° 12**). Parmi les pégaus, 18 sont entiers et 10 attestés seulement par leur fond. Ces vases sont en quantité à peu près égale à bord déversé ou simple et redressé. L'un d'eux a un bec pincé (**Fig. 70, n° 3**). Les anses aussi bien cannelées que rubanées ont leur attache supérieure indifféremment placée contre le bord ou incluant celui-ci, quel que soit le type de lèvre considéré. Les fonds sont toujours plats, bien dégagés.
- 119 Sur la totalité cinq ne sont pas glaçurés, dix ne portent que des traces de glaçure et sur les autres la glaçure recouvre toujours la surface interne. Mais sur la petite cruchette pansue elle revêt au contraire la surface externe.
- 120 On peut rapprocher de ce groupe un petit pégau, retrouvé écrasé dans une tombe, en pâte rose littéralement fondue sur place, sous-cuite ou seulement séchée.
- 121 Enfin tous ces vases proviennent de tombes situées au-dessus de celles qui contenaient les pégaus à pâte grise et blanche.

Groupe V : pâte rouge

- 122 **(Fig. 69, n^{os} 1 - 18)**
- 123 Cette série est caractérisée par une pâte rougeâtre, criblée de petits grains blancs très abondants auxquels s'ajoutent quelques nodules ferrugineux. La surface externe des pots est souvent orangée.
- 124 La glaçure presque toujours présente en surface interne, est plombifère de couleur brune, brun verdâtre ou vert olive plus ou moins foncé, brillante homogène et dense. Elle adhère bien à la surface des vases. Dans ce groupe on a pu comptabiliser 29 objets, dont 26 pégaus, un minuscule pot sans préhension ni bec et deux cruches.
- 125 Parmi les 26 pégaus, 3 occupent une place particulière : il s'agit d'un pégau à bec pincé (**Fig. 69, n° 11**) et de deux pots tripodes dont l'un est muni d'un bec (**Fig. 69, n^{os} 14, 15**). Pour tous, la hauteur varie entre 50 et 90 mm et la plus grande largeur entre 68 et 115 mm, ces deux dimensions étant étroitement corrélées. Ils sont donc légèrement plus larges que hauts. Les panses sont globulaires et les fonds plats ou légèrement bombés. Les bords sont surtout déversés (12 cas) ou simples redressés (8 cas) avec une face supérieure souvent biseautée (**Fig. 69, n^{os} 1, 2, 5, 8**). Les anses sont aussi bien cannelées que rubanées. Les bords déversés sont majoritairement associés à des anses attachées

contre la lèvre tandis que pour les bords simples redressés on trouve indifféremment les deux types d'attache d'anse.

- 126 Il convient enfin de noter la présence dans ce groupe de pégaus de tout petit module, deux d'entre eux ont des dimensions qui n'excèdent pas 50 mm (**Fig. 69, n° 17**). Enfin le pot miniature sans préhension ni bec (**Fig. 69, n° 18**) occupe une position marginale dans ce groupe à la fois par sa typologie et par sa pâte plus orangée et grossière que celle des autres pots.
- 127 Les deux cruches sont toutes deux exceptionnelles par leur glaçure brune et leur décor en relief. Une seule est archéologiquement complète (**Fig. 69, n° 16**). L'autre n'est représentée que par quelques fragments. La première cruche est décorée de bandes rapportées de section triangulaire rehaussées d'engobe blanchâtre. Sur l'autre cruche le décor est formé de bandes ou chevrons, d'écaillés en relief de forme très allongée, colorées d'un brun foncé (adjonction de fer ?).

Fig. 69. Pages, cruches et pots en pâte rouge, groupe V

Fig. 70. 1-12 : pégaus et cruches en pâte rose, groupe IV. 13-14 : marmites en pâte claire, type Uzège, groupe VI

- 128 Pour l'ensemble des poteries de ce groupe le tournage est assez régulier mais les fonds, lorsqu'ils affectent un profil bombé, sont souvent mal dégrossis donnant à l'ensemble des vases une allure plus lourde.
- 129 Les pégaus lorsqu'ils sont en place, sont toujours dans les tombes installées au-dessus des sépultures à pégaus gris ou blancs. En outre, ils sont eux-mêmes soit associés à des pégaus à pâte claire type Uzège, soit indifféremment au-dessus ou au-dessous de ces mêmes pots. Les fonds tripodes renforcent l'originalité de cette série, d'autant plus que dans l'état actuel des connaissances, nous ne trouvons pas d'équivalent pour ces pégaus à pâtes rouges dans le Bas-Rhône, mais uniquement dans la moyenne vallée du Rhône notamment à Vienne¹⁶. Il semblerait que des pégaus de profil semblable et cuits en atmosphère oxydante, aient été découverts dans la nécropole Saint-Jean-Baptiste à Meyssie en Ardèche¹⁷. Par ailleurs dans la région Rhône-Alpes, la technique décorative de bandes en relief réalisées sur les cruches glaçurées en pâte rouge est bien connue¹⁸.

Groupe VI : pâte claire type Uzège

- 130 (Fig. 70, n°s 13, 14 et Fig. 71, n°s 1 - 17)
- 131 Les vases de ce groupe ont une pâte de couleur claire, blanc-rosé, quelquefois rose violacé, contenant d'abondants nodules blancs, rouges, gris de faibles dimensions. Elle est sonore et semble très cuite.
- 132 Est toujours associée à cette pâte une glaçure plombifère brillante, jaune, vert-olive clair ou plus rarement brun-roux, qui adhère parfaitement à la surface des pots.
- 133 Les caractères de la pâte et de la glaçure évoquent largement les pâtes kaolinitiques originaires de l'Uzège identifiées aussi bien par les fouilles que par les analyses de

laboratoire¹⁹. En nous appuyant sur l'expérience acquise antérieurement nous nous sommes permis de désigner la pâte de ce groupe comme « type Uzège ».

- 134 Parmi les 66 objets de ce groupe on compte 60 pégaus dont 41 sont entiers et 20 attestés seulement par leurs fonds. Les autres types représentés sont deux marmites et 4 cruches.
- 135 Ces pégaus sont de dimensions moyennes. Leur hauteur est comprise entre 55 et 100 mm et leur largeur maximale entre 75 et 115 mm, ces deux dimensions variant toujours dans le même sens. Ces pégaus ont donc en moyenne les mêmes proportions que ceux des séries précédentes. On notera comme dans le groupe à pâte rouge la présence de quelques pots miniatures (**Fig. 71, n° 12**). Tous ces vases ont une forme pansue souvent caractérisée par un diamètre maximum de panse placé environ aux deux-tiers de la hauteur de panse. Les fonds sont tous plats sauf dans un seul cas (**Fig. 71, n° 3**), peut-être accidentel.
- 136 Ces bords sont majoritairement simples à gorge interne, exceptionnellement redressés (2 cas) (**Fig. 71, n°s 11, 13**) ou déversés (3 cas) (**Fig. 71, n°s 3, 6**). Les anses sont presque toutes rubanées et surtout à une exception près elles sont définies par une attache supérieure incluant largement le rebord. Les cruches doivent être classées en trois sous-groupes :
 - cruches à bec pincé et col vertical important, anse attachée sur le col, panse globulaire et fond dégagé (**Fig. 71, n°s 14, 17**).
 - petites cruches tronconiques à base large, fond plat, une seule anse attachée sous le col et bec pincé (**Fig. 71, n°s 15, 16**).
 - le troisième groupe à bec tubulaire, de type gargoulette, n'est représenté que par un objet fragmentaire.
- 137 Toutes les cruches sont glaçurées à l'extérieur. Il n'y a pas de décor hormis 2 ou 3 rainures réalisées pendant le tournage et marquant souvent la limite entre col et panse.
- 138 Les marmites, au nombre de deux (**Fig. 70, n°s 13, 14**) sont caractérisées par leurs petites dimensions. Elles ont un bord simple ou à gorge interne, une large ouverture, deux anses diamétralement opposées et attachées sous le bord, une panse globulaire et un fond légèrement bombé. Leur largeur excède nettement leur hauteur. La glaçure interne est identique à celle qui couvre pégaus et cruches.
- 139 Pour l'ensemble des poteries de ce groupe la fabrication est rapide, témoignant d'un travail en série : le tournage est peu régulier, les fonds sont nets mais le travail manque de finition : aucun soin n'a été apporté au moment de détacher le vase du tour, d'où résulte souvent un gros excès de pâte laissé sur le raccord panse-fond. Les anses ont été collées hâtivement : le boudin de l'anse inclut tout le bord et redescend largement à l'intérieur du col.

Fig. 71. Pégaus et cruches en pâte claire, type Uzège, groupe VI

- 140 Aucun pégaus de ce groupe n'a été recueilli dans les tombes les plus anciennes. Au contraire ces pots ont toujours été retrouvés au-dessus des tombes à pégaus gris ou blancs, parfois associés aux pégaus rouges et parfois dans des tombes situées au-dessus de ces derniers et bien sûr aussi comme les pégaus des autres groupes dans les niveaux remaniés.
- 141 Les marmites proviennent de tombes. Elles ont donc bien été placées intentionnellement pour un usage funéraire. Seule une des cruches a été trouvée en place dans une sépulture.
- 142 Tout ce groupe de pégaus, marmites et cruches renvoie à des séries bien connues datées du XIV^e siècle, et attestées surtout dans des fouilles avignonaises²⁰. Les fouilles de Rougiers ont livré une petite marmite de type B2B identifiée par les analyses physico-chimiques comme étant originaire de l'Uzège²¹. Sur ce site la plupart des tessons en pâte claire de type Uzège, attestés dès la fin du XIII^e siècle, ont été majoritairement découverts dans des niveaux de la première moitié du XIV^e siècle.
- 143 Les petites cruches tronconiques (**Fig. 71, n^{os}15, 16**) sont actuellement peu connues. Une cruche comparable à celle de Viviers par sa forme, sa pâte et sa glaçure, mais de dimensions plus réduites a été trouvée à Nîmes (Gard)²² dans une sépulture place du Chapitre, près de la cathédrale.
- 144 Ces petites cruches tronconiques qui demeurent jusqu'ici rares en pâte type Uzège existent parfois aussi en majoliques archaïques à décor vert et brun. Ces seuls exemples que nous connaissons ont été trouvés en Languedoc : une petite cruche à Nîmes, associée à celle qui vient d'être citée²³ et deux autres exemples à Mèze (Hérault)²⁴. Ces ressemblances tendraient à révéler des interactions entre des ateliers de céramique commune et de majoliques dans la région languedocienne.

Résultats et interprétation

- 145 ■ L'observation des six groupes de pâtes, tous types morphologiques confondus, révèle que les pâtes claires type Uzège dominent largement (35,3 %). Elles représentent le double de chacune des autres catégories, hormis la pâte rose calcaire qui demeure exceptionnelle (2,7 %) (cf. tableau p. 82). Le pégaus est la seule forme attestée en pâte grise. Inversement il n'y a aucun pégaus en pâte rose calcaire : cette dernière semble exclusivement utilisée pour la vaisselle de table. Ceci n'a d'ailleurs rien de surprenant : eu égard à son moindre degré de résistance aux chocs thermiques il est bien compréhensible qu'elle ait été éliminée lorsqu'il s'agissait de fabriquer des pots destinés à un usage culinaire. En contraste avec cette spécificité des pâtes grises ou rose calcaire, pour la fabrication de certains types, il faut signaler que les autres pâtes ont été employées indifféremment pour réaliser aussi bien les cruches, les marmites que les pégaus.
- 146 ■ Le type utilisé de manière privilégiée dans cette nécropole est le pégaus. Apparaissent aussi mais plus rarement des cruches et des petites marmites. Cette place essentielle accordée au pégaus confirme les observations faites antérieurement dans les nécropoles de Provence et de la basse vallée du Rhône à propos des rites d'inhumation et du choix privilégié de certains types dans ce but. Il semble bien que ces coutumes soient variables selon les régions : ainsi dans la moyenne vallée du Rhône à Vienne, les cruches semblent bien représentées²⁵.
- 147 A l'exception des grands pégaus associés aux tombes à coffrage les plus anciennes de la nécropole de période II, les pégaus sont toujours de dimensions moyennes ou petites, et parfois même d'une taille qui pourrait faire penser à des jouets, des terraillettes²⁶. Ces pégaus miniatures sont d'ailleurs surtout présents dans les pâtes rouges et les pâtes claires type Uzège. Ce phénomène résulte-t-il d'une volonté délibérée d'utiliser dans les nécropoles des poteries d'un calibre particulier ou bien reflète-t-il plus simplement l'enrichissement du répertoire des formes à partir du XIV^e siècle en relation probable avec l'évolution des modes alimentaires ? Seule l'étude comparée des pégaus des nécropoles et des sites d'habitat de la région considérée permettrait de répondre correctement à cette question²⁷.
- 148 Si, à première vue l'évolution typologique des pégaus n'est pas spectaculaire, une observation minutieuse a cependant permis de constater quelques changements dans les formes du groupe I à pâte grise au groupe VI à pâte claire glaçurée type Uzège. En effet les petits pégaus en pâte grise sont majoritairement caractérisés par un bord déversé, une anse attachée contre le bord, un fond plat bien dégagé.
- 149 Inversement pour les pégaus en pâte claire type Uzège, le bord déversé est exceptionnel tandis que le bord simple à gorge interne demeure la norme, l'anse étant toujours caractérisée par une attache qui inclut largement le bord. En revanche pour les groupes à pâte blanche, rose ou rouge les caractères morphologiques des bords et des attaches des anses se combinent indifféremment.
- 150 Il faut enfin rappeler ici que la glaçure n'est jamais associée aux pâtes grises. Elle apparaît mais uniquement sous forme de taches occasionnelles sur une partie des poteries en pâte blanche tandis qu'elle devient un peu mieux attestée sur les pâtes roses, systématique et d'excellente qualité sur les pâtes rouges et les pâtes claires type Uzège.

- 151 ■ Toutes ces données typologiques semblent indiquer une évolution chronologique que les transformations du mode de cuisson évoquent également. Les données stratigraphiques confirment cette hypothèse.
- 152 Les pâtes grises sont les plus anciennement attestées ainsi que le prouve leur emplacement dans les tombes à coffrage ou au-dessus des sépultures sans matériel. Les pâtes blanches, toujours situées juste au-dessus des pâtes grises, sont vraisemblablement contemporaines ou immédiatement postérieures à ces dernières. Les pâtes rose fine, rose grossière et rouge se rencontrent stratigraphiquement seulement au-dessus des pâtes des deux premiers groupes et sont souvent associées aux pâtes claires type Uzège. Ces quatre groupes semblent donc bien avoir été utilisés postérieurement aux deux premiers sans qu'il soit possible de discerner s'il y a eu évolution chronologique ou plutôt simultanéité de productions.
- 153 Ainsi l'examen de ces divers groupes et de leur situation stratigraphique permet de vérifier que l'évolution des pâtes et des glaçures est à Viviers, au moins dans la nécropole, semblable à celle déjà repérée sur le site de Rougiers (Var) en Provence occidentale²⁸. Dans cette région ces transformations ont été observées de la fin du XII^e siècle au XIV^e siècle. La similarité des constatations nous incite à conserver cette séquence chronologique pour la datation des céramiques de cette nécropole.
- 154 ■ Rien ne prouve cependant que cette évolution chronologique ne se double pas d'un approvisionnement dans des zones géographiques différentes.
- 155 Les recherches d'ateliers, par les textes et par les fouilles, actuellement en cours²⁹, montrent bien la multiplicité des centres producteurs au Moyen Âge de part et d'autre de la vallée du Rhône. On note toutefois toujours une grande distorsion entre les découvertes sur le terrain et les données d'archives³⁰. Dans certains départements les recherches sur les textes débutent seulement, notamment en Ardèche³¹. Tout ceci nous contraint à une grande prudence pour déterminer l'origine des poteries étudiées.
- 156 Nous pouvons toutefois affirmer que le groupe majoritaire, en pâte claire glaçurée, provient des ateliers de la région de l'Uzège dont l'expansion commerciale dès le Moyen Âge est bien attestée en Languedoc et en Provence. Les grands pégaus du groupe I en pâte blanche à surface grise pourraient avoir été produits tant dans la région de Bollène que dans l'Uzège. Les pégaus en pâte blanche très proches par leur pâte et leur typologie des petits pégaus en pâte grise semblent provenir des mêmes zones d'argile que ces derniers, le mode de cuisson en atmosphère oxydante pouvant être responsable du changement d'aspect. Seules des analyses physicochimiques vérifieraient cette hypothèse. L'origine des pâtes roses grossières reste elle aussi problématique. En revanche les pâtes roses fines et glaçurées de type calcaire, en argile banale, pourraient être issues des ateliers de la basse vallée du Rhône (région avignonnaise ?) auxquels on attribue déjà les majoliques archaïques du XIV^e siècle à décor vert et brun. Par contre les pâtes rouges glaçurées seraient soit de fabrication régionale, soit originaires de régions plus septentrionales.
- 157 Viviers, par sa situation géographique, est au carrefour de plusieurs régions. Il n'est donc pas étonnant que de nombreuses influences convergent dans cette cité.

Conclusion

- 158 Si l'on estime par ailleurs que la construction du cloître se situe vers la fin du XII^e siècle, si Ton tient compte des comparaisons effectuées entre le matériel céramique trouvé dans notre nécropole et celui provenant d'autres sites, on peut proposer la chronologie suivante :
- période I (sans mobilier céramique) : avant la fin du XII^e siècle ;
 - période II (céramique à cuisson réductrice) : fin XII^e - XIII^e siècles ;
 - période III (céramique à cuisson oxydante) : fin XIII^e-XIV^e siècles. Cette période n'a peut-être pas duré jusqu'à la fin du siècle : les comparaisons montrent que les céramiques figurant dans les sépultures seraient plutôt de la première moitié du siècle. Les céramiques à pâte blanche sans glaçure correspondent aux sépultures les plus anciennes de cette série ;
 - période IV (sans mobilier céramique) : fin XIV^e -XV^e siècles ;
 - période V : XVI^e-XVIII^e siècles.
- 159 ■ L'analyse anthropologique a fait apparaître que la population du cimetière qui a précédé la réalisation du cloître roman était uniquement masculine, on peut donc avancer que la nécropole située alors près du chevet de l'église B du haut Moyen Âge était réservée à la communauté ecclésiastique. La construction du cloître a provoqué l'établissement d'une limite séparant la nécropole en deux parties principales : l'une dans le périmètre claustral, l'autre au-dehors et à l'est. Dans un premier temps (période II) on ne note pas de différence entre la population de ces deux nécropoles, les sujets se partageant de façon égale entre hommes et femmes ; s'agissait-il déjà d'un cimetière paroissial ou d'un cimetière des pauvres dont on a mention dans d'autres quartiers cathédraux ? Mais à partir de la période III on remarque une nette prédominance d'hommes dans le cloître auxquels s'ajoute un nombre non négligeable d'enfants (aucune femme dans la salle du chapitre). On peut suggérer que le cloître était désormais plus spécialement réservé aux clercs de la cathédrale, aux clergeons et à la *familia*. A la même époque la mortalité infantile paraît élevée mais aussi celle des adultes d'âge mûr. En cette fin du Moyen Âge marquée par une forte mortalité due aux épidémies et à la sous-alimentation, la population adulte inhumée dans le cloître semble avoir mieux résisté que celle du cimetière oriental : dans le cloître, 4 défunts seulement avaient moins de 50 ans contre 13 dans le cimetière est, 10 avaient 50 ans et plus dans le cloître, 7 seulement dans le cimetière extérieur. La population du cloître paraît donc privilégiée face à la maladie et à la mort, sans doute grâce à une nourriture plus régulière et plus substantielle.
- 160 L'étude anthropologique a aussi permis d'établir que les ecclésiastiques de Viviers et leurs proches étaient recrutés dans le milieu local.
- 161 ■ L'évolution du type des tombes est celle que l'on observe par ailleurs : les coffres de pierres dominant nettement jusqu'à la fin du XIII^e siècle, puis jusqu'à la fin du Moyen Âge, ils laissent la place à des inhumations en pleine terre et à quelques cercueils de bois. Durant les temps modernes, l'usage du cercueil devient la règle.
- 162 L'orientation des tombes est majoritairement est-ouest pendant les périodes I à IV, sauf dans la salle du chapitre où elle est fréquemment nord-sud. Durant les temps modernes, l'orientation est indifféremment est-ouest ou nord-sud.
- 163 La disposition des bras se révèle assez variée à toutes les époques. On note cependant quelques tendances : l'ancienne position des bras le long du corps ne réapparaît que par

exception durant la période III. Les bras repliés à angle droit sur le ventre sont un caractère assez représentatif de la période III ; les mains jointes sur le pubis le sont de l'époque moderne.

- 164 Durant la période I, on a observé la survivance d'une ancienne coutume consistant à répandre de la cendre et des charbons de bois sous le corps du défunt³². En revanche le dépôt de l'obole à Charon, encore signalé après le XI^e siècle à La Gayole (Var), n'a pas été observé à Viviers.
- 165 ■ L'une des caractéristiques remarquables du cimetière de la cathédrale de Viviers est, pour deux des périodes considérées, la fréquence des tombes accompagnées d'un récipient rituel.
- 166 On sait combien est ancienne la pratique de déposer auprès du défunt de la vaisselle contenant de la nourriture comme viatique. Durant les derniers siècles de l'Empire encore, des vases, placés le plus souvent au pied de la tombe, contenaient une offrande alimentaire : lapin, poulet, bœuf, mouton, œuf...³³. Puis on remarque partout l'abandon quasi total de l'offrande alimentaire pas forcément d'ailleurs sous l'impulsion du christianisme³⁴.
- 167 Après plusieurs siècles marqués, dans la France méridionale du moins, par la raréfaction du mobilier funéraire, on constate, vers le XII^e siècle, le retour du rite consistant à placer une poterie dans la tombe. Mais la signification est bien différente : il ne s'agit plus de procurer au défunt un viatique matériel ; c'est « une expression du symbolisme chrétien, le vase étant destiné à contenir soit de l'eau bénite qui, déposée près du corps, le protégera des atteintes du démon (...), soit de l'encens »³⁵. Au XVII^e siècle, le chanoine de Viviers Jacques de Banne rapportait une autre explication de cet usage : « Les petits pots ou toupins estoynt appelés au temps passé Larmoyes parce qu'on recueillait les larmes des parans dans ces petits vases et on les mettoyt dans les cercueils des defunctz »³⁶.
- 168 A Viviers, aucune trace de charbon de bois n'a été retrouvée dans les récipients ; qu'ils aient contenu de l'eau bénite est le plus plausible. Le liturgiste du XII^e siècle Jean Beleth affirmait que cette eau éloignait les démons du corps des défunts³⁷.
- 169 Les récipients rituels ne réapparaissent à Viviers que dans les sépultures de la période II, c'est-à-dire pas avant la fin du XII^e siècle. Les tombes de la période I sont totalement dépourvues de mobilier alors que celles, bien plus anciennes, qui entouraient le sarcophage de Saint-Victoret étaient accompagnées d'un flacon de verre. Cet usage s'est perpétué massivement jusqu'en plein XIV^e siècle. Durant tout ce laps de temps le récipient rituel est en général déposé à la tête de la sépulture ; c'est dans la presque totalité des cas un pot de terre dont le type varie peu : pot de forme fermée, le plus souvent muni d'une anse et sans bec. Comme variantes on trouve des pégaus à bec ponté pour la période II, des pots à bec pincé, des pots tripodes, des pots sans anse, des cruchettes à bec pincé ou tubulaire, des petites marmites, des pots avec anse de panier pour la période III. Quand ces pots étaient destinés primitivement à être mis dans la cheminée pour leur usage culinaire, on constate que très souvent ils sont brûlés à l'opposé de l'anse et que par conséquent ils n'ont reçu un usage funéraire qu'après avoir servi à la cuisine.
- 170 Les pots trouvés dans les sépultures les plus anciennes de la période II sont les seuls à être d'assez grand modèle. Les céramiques grises plus tardives de cette période et toutes les poteries cuites en milieu oxydant de la période III sont de petites, voire très

petites, dimensions. Cette attitude économe a peut-être été rendue possible par l'apparition de petits modèles sur le marché.

- 171 S. Gagnière a depuis longtemps signalé la découverte de poteries dans des tombes des XII^e et XIII^e siècles de la basse vallée du Rhône ; pour la période considérée, ce sont toutes des céramiques à pâte grise, sans glaçure. La forme la plus représentative, le pégau à bec ponté, est largement répandue dans les nécropoles du sud de la Drôme, du nord du Vaucluse et du nord-est du Gard³⁸.
- 172 Dans son étude sur les traditions funéraires dans les Alpes françaises du Nord, M. Colardelle a noté de son côté cette réapparition des céramiques dans les tombes qu'il met en relation avec « la généralisation du rituel chrétien du vase à eau bénite, à encens ou à charbon de bois » mais il a remarqué que seule la partie méridionale du territoire étudié et plus particulièrement la Drôme, a été touchée par ce phénomène³⁹. Les exemples les plus anciens qu'il cite (à Nyons et Montbrizon-sur-Lez dans la Drôme) s'insèrent dans des séries du XI^e siècle. Jusqu'à la fin du XIII^e siècle, terme chronologique de son étude, M. Colardelle n'a recensé que des vases en pâte grise dépourvus de glaçure. A Sainte-Croix (Drôme), le sixième des sépultures fouillées était accompagné d'un pégau ; dans l'un d'eux on a retrouvé des charbons de bois⁴⁰.
- 173 Au prieuré de Pelleautier (Hautes-Alpes), 11 des 44 sépultures à coffrages du XII^e siècle fouillées contenaient un pégau en céramique grise⁴¹.
- 174 Les découvertes de Viviers sont notamment intéressantes à deux points de vue : d'une part elles montrent que dans cette nécropole la pratique du dépôt d'une poterie dans la tombe est relativement fréquente, plus fréquente notamment que dans les autres nécropoles connues du Bas-Vivarais. D'autre part ce rite s'est largement perpétué au-delà de l'apparition des céramiques glaçurées cuites en milieu oxydant : dans aucun cimetière du Sud-Est on n'en a retrouvé en si grand nombre.
- 175 Aux portes mêmes de Viviers, la minuscule nécropole de la chapelle Saint-Victoret (voir plus haut au chapitre 1) a permis de découvrir des ampoules ou des flacons de verre dans des sépultures sous tuiles qui remontent sans doute au très haut Moyen Âge. Mais les sépultures en coffrages de pierres qui ont été aménagées plus tard dans cette chapelle (tombes 7,8, voir **Fig. 16**) n'ont livré aucun récipient en terre. Il est vrai que la date de ces tombes est mal assurée : en l'absence de tout matériel céramique, seule leur typologie permet de les rattacher aux périodes I ou II de la nécropole du cloître. En revanche la tombe 8 était accompagnée, à droite du crâne, d'un flacon de verre dont on a retrouvé le fond et le col.
- 176 Un pégau à bec ponté et impressions digitales sur le haut de la panse a été découvert à côté du crâne dans une tombe à coffrage mise au jour fortuitement près de sépultures plus anciennes sur le site de l'église Saint-Aule, toujours au sud de Viviers (**Fig. 62 et 66-1**). A Saint-Pierre d'Alba seule une tombe en coffrage a livré un pégau en céramique grise à bec ponté ; les tombes plus récentes (XIII^e-XIV^e siècles) étaient parfois accompagnées d'un crucifix mais jamais d'une poterie. A Saint-Martin d'Alba, la fouille menée par M.-C. Bailly-Maitre n'a fait connaître qu'une sépulture avec pégau : un pot en céramique grise à une anse et ouverture trilobée⁴². A Salavas, c'est encore un vase gris qui a été trouvé dans une sépulture à coffrage⁴³.
- 177 En dehors du cimetière de la cathédrale de Viviers, toutes les céramiques figurant dans des tombes dont nous venons de rappeler la découverte sont en pâte grise. Des poteries cuites en milieu oxydant ont plus rarement été signalées dans les nécropoles du Sud-Est.

A Saint-Georges de Vienne, quelques-uns des 28 vases découverts sont en pâte rouge et glaçurés⁴⁴. A l'église Saint-Jean-Baptiste de Meysse (Ardèche) la trentaine de tombes fouillées en 1978 et 1987 a livré une dizaine de pots dont 4 à cuisson réductrice (groupe I de Viviers), et 5 à cuisson oxydante (1 du groupe II, 1 du groupe IV, et 3 du groupe VI). Dans le même département, les fouilles de la nécropole de Cruas, livrent également un matériel très voisin de celui de Viviers (notamment pégaus et marmites⁴⁵). A la cathédrale Notre-Dame-du-Bourg, à Digne, sur 26 pégaus découverts en 1946, un seul provient d'une cuisson oxydante⁴⁶. La nécropole de La Gayole (Var), qui s'étend du XI^e au XIV^e siècle, n'a livré que 24 pégaus en céramique grise pour plus d'une centaine de tombes ; dans un enclos funéraire du XIV^e siècle on n'a constaté aucun dépôt⁴⁷. A Nîmes, sur la place du Chapitre, à côté de la cathédrale, furent mises au jour, entre 1917 et 1940, plusieurs tombes en coffrages de dalles avec, dans l'une, un « pégaus de terre noirâtre » et d'autres, plus récentes, accompagnées de deux petites cruches glaçurées⁴⁸.

- 178 Un ossuaire découvert dans l'église de Saint-Geney-près-Saint-Paulien (Haute-Loire) a livré des fragments de poteries qui proviennent probablement des tombes dont les ossements ont été ensuite rassemblés en ce lieu. On y trouve de la céramique grise, une autre à pâte rouge, une autre encore à pâte rouge vernissée ; la seule pièce entière - un pichet tronconique - daterait du XV^e siècle⁴⁹. Mais est-on sûr que toutes ces poteries ont bien été liées à des inhumations ?
- 179 En revanche, dans d'autres régions, des poteries sont signalées avec certitude dans des tombes de la fin du Moyen Âge ou même plus récentes encore. A Angers, le roi René, comte de Provence, fut inhumé, en 1480, avec un petit pot, type pégaus, placé à ses pieds. L'abbé Cochet a autrefois signalé, pour la Normandie, un certain nombre de trouvailles de vases percés de trous et contenant des traces de charbon, les uns sans glaçure, les autres avec glaçure plombifère et aussi des formes ouvertes qu'il datait des XV^e et XVI^e siècles. Il insistait enfin sur la persistance de ce rite jusqu'en plein XVII^e siècle⁵⁰.
- 180 L'usage de déposer un vase dans la tombe a disparu à Viviers dans la seconde moitié du XIV^e siècle sans doute. La piété mariale a dès lors substitué une autre coutume consistant à placer entre les mains du défunt un patenôtre, un chapelet ou un rosaire. Ces objets apparaissent d'abord très timidement vers la fin du Moyen Âge avant de se généraliser dans les temps modernes. Les témoignages sont nombreux qui nous montrent, depuis le XIII^e siècle, le développement de la dévotion mariale, spécialement par la récitation du chapelet⁵¹. On a, au début, récité les seuls *Pater* puis les seuls *Ave* ; c'est à partir de la seconde moitié du XV^e siècle que l'on trouve le chapelet définitivement subdivisé en cinq dizaines d'*Ave* séparées par cinq *Pater*, par référence aux cinq plaies du Christ⁵², avec en plus, en début de chapelet, un *Credo* et trois *Ave*. Le type de chapelet trouvé le plus fréquemment à Viviers, avec perles en os ou en bois, lisses ou striées, est attesté un peu partout : mentionnons celui de la tombe 58 à Saint-Pierre d'Alba. A Strasbourg a été fouillé un atelier du XV^e siècle destiné à la fabrication de perles striées⁵³. L'Encyclopédie de Diderot signale encore la réalisation de perles de ce type.
- 181 ■ A l'issue de cette étude on peut se demander quelles sont les particularités de cette nécropole liées à son emplacement auprès d'une cathédrale. La présence d'aires réservées plus ou moins strictement à des ecclésiastiques paraît évidente à certaines époques. La persistance massive et exceptionnelle du dépôt funéraire en plein XIV^e siècle est-elle liée au milieu canonial ou à une habitude locale ? Il est difficile de

répondre en raison du manque de points de comparaison. Pour les temps modernes, la densité des tombes où l'on a trouvé un chapelet, dans certaines zones du cimetière, pourrait s'expliquer par des inhumations d'ecclésiastiques ; mais on a analysé trop peu de squelettes de cette époque pour qu'on l'affirme avec certitude.

NOTES

1. A. ROCHE, *Armoriai généalogique et géographique des évêques de Viviers*, Lyon 1894, II, p. 418.
2. Viviers, archives municipales, GG1, f° 94 et suivants.
3. B. YOUNG, « Paganisme, christianisation et rites funéraires mérovingiens », dans *Archéologie médiévale*, 7 (1977), p. 32-34.
4. M. COLARDELLE (*Sépultures et traditions funéraires du V^e-XIII^e siècles ap. J.-C. dans les campagnes des Alpes françaises du Nord*, Grenoble, 1983, p. 160-161) signale à Sainte-Croix (Drôme) quelques calices et lampes déposés dans des tombes, mais jamais entre les jambes.
5. Nous avons compté, outre les formes complètes, les fonds et d'autres parties seulement lorsque nous sommes sûrs que ces fragments ne peuvent appartenir à des pièces déjà comptabilisées. Ce comptage ne fait donc apparaître qu'un nombre minimum de sépultures accompagnées d'un récipient.
6. *Aujourd'hui le Moyen Âge. Archéologie et vie quotidienne en France méridionale*, 1981, n° 621 et pl. hors-texte.
7. J. DE BANNE, *Mémoires des antiquités de l'église cathédrale de Viviers*, ms, Viviers, archives de l'évêché, p. 31.
8. Lexique :
 Indice crânien
 brachycrâne : crâne arrondi
 mésocrâne : crâne moyennement arrondi
 dolichocrâne : crâne allongé
 Indice facial
 euryprosope ou euryène : face large ou basse
 mésoprosope ou mésène : face moyenne
 leptoprosope ou leptène : face étroite ou haute
 Indice nasal
 platyrhinien : nez large
 mésorhinien : nez moyen
 leptorhinien : nez étroit
 Indice de hauteur crânienne
 a) par rapport à la largeur :
 Tapéinocrâne : crâne bas
 métriocrâne : crâne moyennement haut
 acrocrâne : crâne haut
 b) par rapport à la longueur :
 chamaecrâne : crâne bas
 orthocrâne : crâne moyen
 hypsicrâne : crâne haut

Post-crânien : partie du squelette
n'appartenant ni à la face ni au crâne

9. Bibliographie :

G. BILLY, *La Savoie. Anthropologie physique et raciale*. Thèse. Faculté des Sciences, Paris, 1962.

L. BUCHET, « Structures anthropologiques de la population » dans P. PORTE, L. BUCHET, « La nécropole du haut Moyen Âge des Grands Peupliers à Hyères-sur-Amby (Isère). Etude d'une population dans son territoire », dans *Archéologie Médiévale*, 15 (1985).

H. KAUFMANN, M. LOSBINGER-DELLEMBACH,

« Crânes du cimetière de la Madeleine à Lausanne

(Suisse), dans *Arch. Suisses d'Anth. gén.*, 11-1 (1945). C. OLIVE, « Etude anthropologique de la population du village médiéval de Brandes-en-Oisans (Isère) », dans M.-C. BAILLY-MAITRE, *Brandes-en-Oisans. Un village minier de haute montagne-XIII^e-XIV^e siècles*. Thèse, Aix-en-Provence, 1983. J. BRUNO, *Brandes-en-Oisans. La mine delphinale et son agglomération. Etude historique et archéologique. XI^e-XV^e siècles*. Thèse, Aix-en-Provence, 1986.

10. Il s'agit de la nécropole Saint-Aule dont plusieurs tombes ont été découvertes fortuitement en 1985 (voir chapitre I de cette publication).

11. La sépulture d'où elle provient (n° 132) se trouvait sur l'arasement du mur bahut occidental du cloître. On sait par ailleurs que le cloître était abandonné comme centre de la vie canoniale autour des années 1320 et qu'à ce moment son état était jugé scandaleux.

12. J. THIRIOT. *Les ateliers médiévaux de poterie grise en Uzège et dans le Bas-Rhône. Premières recherches de terrain*. Documents d'Archéologie française, 7, 1986.

13. J. THIRIOT, « Approche de la typologie de production de Bollène (Vaucluse) au XIII^e siècle : essai sur le four 187 D de Saint-Biaise de Bauzon », dans *La céramique (V^e-XIX^e siècles), fabrication, commercialisation, utilisation, 1^{er} Congrès International d'Archéologie Médiévale*, Paris 1985, p. 121-132.

14. S. GAGNIÈRE, « Les sépultures à inhumation du III^e au XIII^e siècle de notre ère dans la basse vallée du Rhône : essai de chronologie typologique », dans *Cahiers Rhodaniens*, 12 (1985), p. 53-110, en particulier p. 86 et 90.

15. L. VALLAURI, M. VICHY, R. BROECKER, M.-C. SALVAIRE, « Les productions de majoliques archaïques dans le Bas-Rhône et le Roussillon », dans *La céramique médiévale en Méditerranée occidentale, X^e-XV^e siècles, Actes du Colloque International de Valbonne*, 1978, 1980, p. 413-428.

16. E. FAURE-BOUCHARLAT, « Les vases funéraires du cimetière Saint-Georges de Vienne », dans *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, 1986, p. 40-46.

17. E. FAURE-BOUCHARLAT, « Le XII^e siècle : la place envahissante du Pégau », dans *Etudes céramologiques, région Rhône-Alpes, Rapport d'activité*, 1984-1985, p. 49-51 et fig. 2-b.

18. T. VICARD, « Deux dépotoirs du château d'Anse (Rhône) au XIII^e siècle : essai d'application à une méthode d'ordination » dans *Etudes céramologiques, région Rhône-Alpes*, p. 52-81, en particulier pl. I.

19. L. VALLAURI, M. VICHY, R. BROECKER, M.-C. SALVAIRE, « Les productions... »

20. G. DÉMIANS D'ARCHIMBAUD, J. THIRIOT, L. VALLAURI, *Céramiques d'Avignon. Les fouilles de l'Hôtel de Brion et leur matériel*, Avignon, 1980 (fascicule hors-série des Mémoires de l'Académie de Vaucluse, fig. 52, 55... . D. KONATÉ, *Une étude urbaine : le secteur sud-ouest de la fouille du Petit-Palais d'Avignon, Approches méthodologiques et archéologiques*. Thèse dactylographiée pour le doctorat de III^e cycle, Aix-en-Provence, 1980, pl. 56, 65, 69-70. D. KONATÉ, « Les céramiques communes du secteur sud-ouest de la fouille du Petit-Palais en Avignon », dans *Archéologie du Midi méditerranéen*, 9, *Lettres d'Information du Centre de Recherches Archéologiques*, 21, p. 36-43.

21. G. DÉMIANS D'ARCHIMBAUD, *Les fouilles de Rougiers, Contribution à l'archéologie de l'habitat rural médiéval en pays méditerranéen*, Paris, 1982, fig. 283, 284, p. 325.

22. H. BANQUIER, « La nécropole de la place du Chapitre », dans *Le Vieux Nîmes, Bulletin de la Commission Municipale d'Archéologie*, 1940, p. 1-18, en particulier p. 13, fig. F.

23. H. BANQUIER, « La nécropole... » fig. E, p. 12.

24. Renseignement aimablement communiqué par D. Rouquette.
25. M. JANNET-VALLAT, *Saint-Georges, Saint-Pierre : bâtiments et nécropoles du IV^e siècle à la Révolution française*, thèse dactylographiée pour le doctorat de III^e cycle, Université de Provence, Aix-Marseille, 1987.
26. *Terraieto* : terme provençal signifiant petite poterie. X. DE FOURVIERES, *Lou Pichot Trésor*, Aubanel, 1975, p. 717.
27. Malheureusement les seules céramiques trouvées dans la ville basse de Viviers proviennent des remblais de maisons difficilement datables et à première vue postérieurs au XIV^e siècle : cf. chapitre suivant, M.-C. Grasse, « La ville basse et ses maisons au Moyen Âge ».
28. G. DÉMIANS D'ARCHIMBAUD, M. PICON, « Les céramiques médiévales en France méditerranéenne : recherches archéologiques et de laboratoire », dans *La Céramique Médiévale en Méditerranée occidentale...* p. 15-42, en particulier p. 25.
29. Fouilles J. Thiriot et recherches en archives d'Henri Amouric.
30. G. DÉMIANS D'ARCHIMBAUD, H. AMOURIC, « Potiers de terre en Provence-Comtat Venaissin au Moyen Âge : le travail des hommes », dans *Actes du Colloque Artistes, artisans et production artisanale*, Rennes, avril 1983, Paris 1986, p. 601-623.
31. Recherches en cours par J.-L. Vayssettes.
32. Quelques tombes de la nécropole du prieuré de Pelleautier (Hautes-Alpes) présentent aussi ce caractère : J. ULYSSE, *Nécropole du prieuré Saint-Pierre à Pelleautier (Haute-Alpes)*, s.d., p. 22.
33. S. GAGNIÈRE, « Les sépultures à inhumation... », p. 6669 ; B. YOUNG, « Paganisme, christianisation... », p. 3940.
34. B. YOUNG, « Paganisme, christianisation... », p. 47-57.
35. S. GAGNIÈRE, « Les sépultures... », p. 86.
36. Viviers, archives de l'évêché, *Mémoires des antiquités de l'église cathédrale de Viviers*, p. 74.
37. ... et *profecto aqua benedicta ideo ne ad corpus daemones accédant, quos hujusmodi aqua abigit ac propellit* (J.-P. Migne, *P.L.*, 102, c.167).
38. S. GAGNIÈRE, « Les sépultures... » p. 86-96.
39. M. COLARDELLE, Sépultures et traditions funéraires du V^e au XIII^e siècle ap. J.C. dans les campagnes des Alpes françaises du Nord, Grenoble, 1983, p. 358-359.
40. *Ibid*, p. 160.
41. J. ULYSSE, *Nécropole du prieuré...*, p. 37-39.
42. M.-C. BAILLY-MAITRE, « La nécropole médiévale Saint-Martin à Alba », dans *Archéologie du Midi médiéval*, 3 (1985), p. 48-49.
43. R. HELMLING, « Les fouilles de la Gleizasse à Salavas (Ardèche) », dans *SEPAHV, archéologie préhistorique et médiévale* 16 (1982), p. 16.
44. E. FAURE-BOUCHARLAT, « Les vases funéraires du cimetière Saint-Georges... », p. 39-46.
45. Pour Meysse, renseignement aimablement communiqué par Jean-François Reynaud et par Ghislaine LeratRenon qui est chargée de l'étude du matériel. Pour Cruas, nous remercions Joëlle Tardieu de nous avoir communiqué ces informations.
46. Fouille A. Delmas, M. Irigoin, *Gallia*, 6 (1948), p. 215-216.
Les fouilles entreprises par G. Démiens d'Archimbaud en 1987 ont révélé une majorité de pégaus à pâte grise dont certains contenaient des charbons de bois.
47. G. DÉMIANS D'ARCHIMBAUD, « Fouilles de La Gayole (Var), 1964-1969 », dans *Revue d'Etudes Ligures*, 37 (Hommage à F. Benoît, 5), 1973, p. 83-147.
48. H. BANQUIER, « La nécropole de la place du chapitre », p. 3,12-13.
49. M. PHILIBERT, « Ossuaire et bâtiment préroman de l'église de Saint-Geneyss près Saint-Paulien (Haute-Loire) », dans *Bulletin Historique... publié par la Société académique du Puy et de la Haute-Loire*, 60 (1984), p. 58.
50. Abbé COCHET, *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes*, s.d., p. 352-395.

51. S. ORLANDI, *Libro del rosario délia gloriosa Vergine Maria*, Rome, 1965, p. 3-36. Le même ouvrage montre plusieurs représentations iconographiques : ainsi un personnage représenté en dévotion, tenant à la main un chapelet (école de Guido da Siena, fin XIII^e siècle, pinacothèque de Sienne ; voir S. Orlandi, pl. II).

52. S. ORLANDI, *ibidem*, p. 72-79

53. Congrès sur l'archéologie urbaine médiévale, Auxerre, 1975, inédit.

Chapitre VII. Moules à cloches d'époque moderne

- 1 La fouille menée en 1983 place de l'Ormeau a conduit à la mise au jour de deux moules à cloches d'époque moderne.
- 2 **Le moule 1 (Fig. 73).** Il s'agit de la partie inférieure d'un noyau de moule. Celui-ci a été installé sur l'emplacement de l'angle d'une ancienne maison. On a dû pour cela détruire ce qui restait de cet angle.
- 3 Le bas du noyau est constitué, sur le pourtour, d'un anneau construit en fragments de tuiles disposées en lits horizontaux, l'extérieur recouvert d'argile jaune. Au-dessus de cet anneau, la paroi de briques est disposée en encorbellement selon un retrait progressif vers le centre.
- 4 L'extérieur est toujours couvert d'argile mais celui-ci affecte une forme arrondie et est cuit, prenant ainsi une couleur grise. La face interne de cet anneau est couverte d'argile jaune lissée à la main. Au milieu de cet anneau, un remplissage de cendre recouvrait une couche d'argile jaune posée elle-même sur quatre pierres disposées à l'horizontale. La base de l'anneau a un diamètre de 1 m environ.

Fig. 72. Coupe est-ouest sur le moule 2

- 5 **Le moule 2 (Fig. 72 et 73)** La base d'un second moule est apparue au nord-ouest du précédent. Mais elle est située en partie hors du sondage. Son diamètre paraît plus grand que celui du moule 1.
- 6 L'anneau de base est une construction en assises de fragments de tuiles en léger retrait l'une par rapport à l'autre. La paroi interne est tapissée d'une argile fine, lissée à la main. La couche qui tapisse l'extérieur est plus épaisse et constituée d'abord d'un mélange d'argile avec de la bourre et des poils d'animaux provenant du fumier de cheval que l'on mélangeait habituellement à la terre afin que celle-ci ne se craquelle pas à la cuisson ; cette terre est cuite et sa surface présente des traces verdâtres de bronze. Autour était ajoutée une couche de terre jaune.
- 7 A l'intérieur du noyau, sous les fragments de tuiles provenant de la destruction de la paroi, de la cendre recouvre un dôme d'argile à la surface externe cuite et brûlée par le feu, la « meule ». Au centre de cette meule, un trou a été creusé pour l'enfoncement du piquet sur lequel reposait une crapaudine de fer à trois branches ; en son milieu s'appuyait l'arbre du compas dont la rotation entraînait la « planche d'échantillon » destinée à dessiner et régulariser l'extérieur du noyau. Le fond de ce trou était rempli de charbons de bois. L'ensemble du noyau reposait sur un lit horizontal de grosses pierres.
- 8 A l'issue de la fonte, on a remblayé les fosses. Cette couche de terre meuble contient, outre les nombreux fragments de tuiles rondes et plates provenant de la destruction des moules et qui étaient concentrés autour des restes de ceux-ci, de larges plaques ou lentilles d'argile jaune, d'abondants charbons de bois et des fragments de déchets de bronze.
- 9 On sait que l'habitude voulait que l'on creuse les fosses destinées à la fonte des cloches dans les espaces laissés libres - jardins ou places - près du clocher auquel les cloches étaient destinées. Une étude qui ne cite pas ses sources nous apprend que Mgr de

Villeneuve fit en 1728 réaliser une cloche fondue à côté du vieil ormeau et baptisée des noms de « Saint-Martin et Saint-Hostian »¹.

- 10 Les témoignages que nous avons découverts peuvent dater de ce moment.

Fig. 73. Moule 1 reposant sur l'angle d'une maison détruite vers le XII^e siècle. Au fond, moule 2

NOTES

1. Abbé MOLLIER, *Notice sur la tour de Viviers*, Privas, 1902, p. 81.

Chapitre VIII. La ville basse et ses maisons au Moyen Âge

Marie-Christine Grasse

- 1 Viviers, composée d'une ville haute (quartier canonial) et d'une ville basse (laïque), était entourée d'une enceinte, reconstruite en grande partie à partir de 1365. Les à-pics au nord et à l'est, le rempart ouvert par les seules portes de la Gâche (ouest) et de l'Abri (sud) assurent la défense de la cité canoniale, à laquelle se raccordent les remparts et les fossés de la ville laïque : il subsiste dans la partie ouest quelques vestiges de ce système défensif, notamment une tour carrée - dite de Flourès - et quatre portes - Riquet, Saint-Laurent, de la Cire et de la Trau-. Les deux quartiers communiquaient par la porte de la Gâche. Depuis la fin du XIV^e siècle, la ville a conservé son plan longitudinal avec sa Grande Rue axiale subdivisée vers le nord, après une place triangulaire - place de la République - en deux branches formant un Y parmi un réseau plus flou de ruelles.
- 2 La maison du petit artisan ou commerçant de la rue de la Chèvrerie s'oppose à celle du bourgeois de la Grande Rue (**Fig. 74**). La distinction sociale détermine la grandeur des parcelles, la localisation de la bâtisse en ville, et le nombre de pièces. Parfois les parcelles carrées ou rectangulaires sont jointives par deux côtés, voire trois. Toutes possèdent au moins une partie sur une voie publique. Les plus allongées - non pas forcément les plus larges - se trouvent dans la Grande Rue. Il arrive que les demeures aient été édifiées le long des grands axes sur des terrains occupés à l'origine par des cours ou des jardins (cf. la maison rue O'Farel). Si les petites parcelles de la rue de la Chèvrerie ont dû immédiatement être couvertes dans leur totalité par une maison, l'occupation d'un terrain plus long fut progressive.

Fig. 74. Plan de la ville

d'après le cadastre de 1811, avec (en noir) indication des parcelles de la ville basse sur lesquelles ont été inventoriés des vestiges d'habitations médiévales, a : rue de la Chèvrerie. b : Grande-Rue

- 3 Dans tous les cas, la demeure romane ou gothique¹ n'est initialement qu'un bloc qui tend à se dilater. L'augmentation de la population et une nouvelle conception de vie favorisent, à la fin du Moyen Âge, l'empiétement sur l'espace libre : des étages sont progressivement additionnés, la construction s'étend par la suite sur le jardin lorsqu'il existe, et conditionne la structure de la cour intérieure, et on construit sur des ruelles couvrant de ce fait des rues : il en est ainsi de la maison des Chevaliers avec un arceau gothique liant un bâtiment, contemporain de celui-ci, à un autre, roman. L'urbanisation supprime des passages, transforme des venelles en impasses... Les élargissements se font également par l'achat du logis mitoyen - le percement de quelques ouvertures suffit alors. A la fin, les demeures, de par les constructions déjà existantes, s'adaptent non seulement au site mais au réseau urbain, créant quelquefois des logis plus irréguliers. Cependant il ne semble pas que l'allure générale de la ville ait beaucoup bougé. Pour l'intérieur de la bâtisse, la structure diffère s'il s'agit d'un immeuble de location de plusieurs appartements ou d'un logement pour une seule unité familiale. Les faubourgs nord et sud, probablement du XIV^e siècle, sont détruits au XV^e - en même temps d'ailleurs que la première église paroissiale Saint-Laurent, qui sera rebâtie dans les murs - pour se protéger des routiers².

La maison urbaine

- 4 Dans le Midi de la France, les maisons ne montrent souvent qu'une fenêtre sur rue³. A Paris, leur largeur varie de 6 à 7 mètres en moyenne⁴. Celles de Viviers, à la même période - au milieu du XIV^e siècle - atteignent 10 à 12 mètres. Pourtant, le premier

niveau n'est pas toujours occupé par de vastes commerces (**Fig. 75, e**). L'étendue du mur sur rue reflète une catégorie sociale et annonce la profondeur donc la superficie de la demeure. La largeur d'une maison de la Grande Rue, qui regroupe les habitants les plus riches, oscille de 7,50 à 10 mètres ; dans la rue de la Chèvrerie - rue de petits commerçants - elle varie de 4 à 5 mètres. Cette voie comprend donc des constructions bien plus étroites : seules deux portes, à même hauteur, en façade, occupent la totalité du rez-de-chaussée. Ailleurs - rue O'Farel, Grande Rue... - l'une des deux ouvertures est fréquemment en contrebas de l'autre. Dans les deux cas il s'agit d'accès à l'habitat et aux boutiques, écuries ou étables... ; la maison possède alors un escalier extérieur. Comme à Villeneuve-de-Berg et à Alba, ce dernier est composé d'une ou de plusieurs marches en pierre qui permettent d'accéder à la porte d'entrée. A partir du XIV^e siècle, la porte d'accès au logis perce uniquement le premier niveau, elle n'est plus en hauteur, sauf exception. La même évolution se produit à Villeneuve-de-Berg ou à Cruas. L'accès restera au rez-de-chaussée, même si une cave l'occupe, reléguant presque toujours l'entrée à l'extrémité de la façade (**Fig. 75, d**) pour laisser libre au maximum cet étage.

Fig. 75. Elévations de façades dans la ville basse

A : maison de type roman. B : façade précédente remaniée à la fin du Moyen Âge. C : maison de type gothique. D et E : maison de la fin des XV-XVI^e siècles.

- 5 Si les portes sont souvent remaniées, les fenêtres romanes jumelles et en plein cintre sont mieux conservées (**Fig. 75, a**). Celles du premier étage sont presque toujours au centre de la façade ; quand il existe un deuxième niveau, les ouvertures sont réparties de part et d'autre de celle du niveau inférieur. Cela permet d'envisager la présence de différentes pièces au deuxième étage alors qu'une seule, évidemment plus vaste, occupe le premier. Puis, les fenêtres à croisées et à traverses remplaceront ces premières ouvertures. Elles aussi seront au centre de la façade - par deux dans le cas de traverses,

ou une de chaque, dans le cas de façades plus larges ; mais nous n'avons jamais rencontré deux croisées au même étage, sauf au logis oriental de la maison des Chevaliers. L'inventaire après décès de P. Mitraes, rédigé le 29 juin 1369⁵, indique la présence des deux pièces par niveau - une cuisine et un cellier au rez-de-chaussée, une pièce et une chambre au premier, deux chambres au second et une chambre sous les combles. Les façades étroites de la rue de la Chèvrerie n'annoncent qu'une pièce par étage. La majorité des bâtiments sont couverts par des toitures en bâtière ; peu de maisons ont pignon sur rue.

- 6 Durant le bas Moyen Âge, la mouluration des ouvertures se complique de plus en plus. L'arc en plein cintre (**Fig. 75, a**) de la maison romane est ensuite remplacé par l'arc brisé (**Fig. 75, c**) ; puis les fenêtres à traverses ou à croisées ornées d'un chanfrein (**Fig. 75, e**) vont l'être ensuite par une mouluration prismatique (**Fig. 75-d**). Il semble que la complexité atteigne son *sumum* au XVI^e siècle. A partir de là, on observe un retour à la simplicité.
- 7 Partie de la « maison bloc » initiale, l'habitation urbaine à Viviers s'est ramifiée ensuite sur un terrain qui ne comportait à l'origine aucune construction. L'agrandissement des maisons s'est fait par l'élévation d'un étage supérieur, par l'achat de la construction voisine ou par l'édification d'un second corps de bâtiment (cf. maison rue du Château, voir plus loin). L'espace exploité en hauteur l'est aussi en largeur. Ces divers travaux ont modifié les façades des bâtisses favorisant ainsi l'élaboration de formes diverses dont l'évolution a pu être établie. Si la composition des élévations est bouleversée au cours des aménagements successifs, une volonté d'organisation constante de la façade persiste. En effet, celle-ci a un rôle ostentatoire en informant du rang social de son propriétaire par sa largeur, son décor. Sa localisation dans la ville a le même rôle.

Etude de deux maisons

- 8 L'intérêt d'étudier les maisons de la ville basse, au travers de leurs structures subsistantes - extérieures comme intérieures - de les dégager de leur gangue d'enduits successifs, pour lire sur les vieux murs leur évolution au cours des différentes époques, prend toute sa valeur dans le cadre d'une fouille archéologique. Cette dernière permet de préciser les structures supposées, d'après l'étude de l'élévation du bâtiment, et révèle un matériel céramique spécifique des demeures.
- 9 Cette étude a pris un caractère d'urgence depuis 1984. Les propriétaires, dans le cadre de restaurations tendant à redonner à Viviers son allure d'autrefois (la ville a été déclarée secteur sauvegardé), ont décidé d'entreprendre des travaux de réaménagement à l'intérieur de leurs demeures. Grâce à leur compréhension, la Direction des Antiquités Historiques de la région Rhône-Alpes a envisagé une première fouille de sauvetage en 1984, puis une seconde en 1985. Elles se donnaient pour objectifs de compléter nos informations sur les maisons de deux parcelles de la ville basse, afin d'établir, sinon une datation précise, du moins une chronologie des différentes parties de la demeure et surtout de comprendre l'évolution de l'habitat urbain sur la parcelle.
- 10 La première parcelle, 232, se trouve rue O'Farel, en face de la porte de la Gâche, une des entrées de la ville haute, *intra-muros*. La deuxième, 306, se situe plus au nord, à l'angle de la rue de la Roche et de la rue du Château (**Fig. 1**). Nous n'avons trouvé aucun document d'archive concernant ces bâtiments, mais les fouilles effectuées dans les

cours ont permis de confirmer nos premières suppositions, faites lors de l'étude préliminaire.

La maison de la rue O'Farel

- 11 L'édifice présente un plan (quadrilatère) très irrégulier qui s'explique par différentes périodes de construction. Les pièces A et B (**Fig. 77**) ne seront pas prises en considération : A appartient en réalité à la parcelle voisine, 231, et B est une construction récente.
- 12 En regardant les parois du bâtiment et plus particulièrement la fenêtre à mouluration prismatique incluse dans la cloison qui sépare les pièces G et H (**Fig. 76**), il semble que l'aire H ne soit pas d'origine. Initialement nous avions certainement une construction en L composée des espaces G, I, J. Un « coup de sabre » dans le mur arrière de l'édifice suggère que la surface de G différait d'aujourd'hui. Mais jusqu'où se poursuivait G ? Dans la cour, deux sondages ont été ouverts le long du mur mitoyen avec la parcelle 232, au nord, afin de dater la paroi est-ouest et de noter, ou non, sa continuité à l'arrière de la parcelle (séparation des pièces G et H). Afin d'avoir une stratigraphie de la cour la plus large possible, ces deux zones ont été espacées au maximum.

Fig. 76. Parcelle 232. Plan du 1^{er} étage

Fig. 77. Parcelle 232. Plan du rez-de-Chaussée

1. Le sol naturel

- 13 Il consiste en une roche calcaire qui se situe entre les cotes -3,95 m et -6,95 m ; les cotes les plus basses ont été atteintes dans le sondage A (**Fig. 78 et 79**).

Fig. 78. Parcelle 232. Coupe transversale du sondage B

2. Une première structure médiévale

- 14 Le plus ancien bâti repose directement sur le rocher (**Fig. 77, période 1**) et ne peut être antérieur au haut Moyen Âge. La structure en T du mur évoque deux espaces. Cette construction, vestige d'un habitat accroché sur le rocher, est composée de pierres et de mortier blanc. On se situe certainement à la jonction de deux pièces. L'espace le plus au sud comporte encore des restes de sol assez compact et composé d'un amalgame de mortier blanc, de cailloux et de tuiles. La partie nord n'a pas été dégagée.
- 15 Seuls des morceaux de *tegulae*, un tesson de céramique pseudo-ionienne, certainement le reste d'une urne (IV^e av. J.-C.) et un tesson de dérivée de sigillée paléochrétienne, vestige d'une coupe (V^e - VI^e siècles) ont été trouvés.
- 16 Durant le haut Moyen Âge (V^e-VI^e siècles), la parcelle n'est occupée que sur l'avant sud ; l'arrière du terrain restant abrupt. Aucune trace d'habitat n'a été découverte avant cette période.

3. Une deuxième structure médiévale : L'agrandissement du premier habitat

- 17 La première demeure est encore utilisée pendant la suite du Moyen Âge. Puis l'on construit un mur au-delà, à l'ouest et au nord (0,75 m plus à l'ouest et 3,30 m plus au nord) sur un remblai contenant 8 tessons de DSP, 3 sigillées antiques d'Arrezzo et du matériel médiéval à pâte grise ainsi que quelques tessons à pâte rouge vernissée plus tardifs (couche n° 6 du sondage B) en surface. Le sol n° 2 est refait. Cette nouvelle maison, plus large et plus profonde que l'ancienne (mais sur son emplacement) va être utilisée pendant une plus courte période : XIII^e-début XIV^e siècle. Du matériel médiéval a été recensé dans cette couche d'habitation (couche n° 5 du sondage B) (**Fig. 77 et 79**).

- 18 Il est difficile de proposer le plan au sol de ce bâtiment : allait-il jusqu'à l'angle de la pièce F jouxtant la rue ? N'empiétait-il pas sur la parcelle 233, voisine au nord ?

Fig. 79. Parcelle 232. Coupe transversale du sondage A

4. La structure du bas Moyen Âge

- 19 La structure de la demeure encore visible aujourd'hui, date de la fin du Moyen Âge (XIV^e peut-être même XV^e s.). La construction s'appuie sur la parcelle voisine 233 qui lui est donc antérieure (**Fig. 77**).
- 20 F occupait le rez-de-chaussée, comprenant l'escalier d'accès au premier étage. Était-il à l'emplacement actuel, ou relégué au nord de la pièce - laissant ainsi un grand espace libre - au lieu de morceler celle-ci en deux ? E et C se juxtaposaient à F. L'ouverture entre C (partie d'habitation) et D (jardin) se faisait par un grand arc. Une voûte d'ogives ornait certainement la première pièce. A Lyon ou à Montpellier le cas est fréquent⁶. La voûte couvrait aussi G, située juste au-dessus (**Fig. 76**). Au premier étage, le mur entre la façade (b) et le mur est de H, homogène sur toute sa longueur, sont liés. Initialement I et J ne formaient qu'une seule pièce IJ ouvrant sur G, petite et voûtée. La fouille permet de préciser que cette dernière n'a pas été agrandie (**Fig. 77**).
- 21 Le deuxième étage n'existait pas. La représentation peinte d'un fronton dans la pièce I sise au-dessus de I, sur le mur sud - au ras du sol et non dans la partie supérieure de la paroi - prouve l'inexistence du sol à l'origine. C'était alors une seule grande et haute pièce : l'aula (?)⁷.
- 22 L'espace derrière la construction, à l'arrière de la parcelle, avait une fonction de jardin. Contrairement à la période précédente dont les vestiges supposent une structure compacte, à cette époque plus avancée, la partie édifiée forme un L. La bâtisse possède

une profondeur maximale, comme cela semble fréquent en Provence⁸. Tout comme à Paris⁹, la maison ouvre sur la rue, avec un jardin à l'arrière. Toutefois, contrairement au quartier de l'université, toujours à Paris¹⁰, ce n'est pas la partie la plus étroite qui donne sur la rue.

- 23 Les résultats de la fouille montrent que cette demeure est tardive. De plus, l'ensemble EF, de la même période que C, peut dater du XV^e siècle (**Fig. 77**) : en effet, nous avons trouvé sur le mur de la parcelle 231, s'appuyant sur le mur pignon du n° 232, un tessou de céramique commune languedocienne (Psalmodi), identique à ceux trouvés à Saint-Laurent-des-Gauzes (Gard), dans les couches stratigraphiques des XIV^e-XV^e siècles. Il s'agit d'une marmite à pâte réfractaire. Elle est décorée d'un bandeau de terre vertical, orné d'un motif à roulette à l'extérieur. A l'intérieur, elle est glaçurée à l'oxyde de cuivre.
- 24 A la fin du XV^e siècle, peut-être même au début du XVI^e, la parcelle est rectangulaire et allongée en profondeur. La maison, à large façade, enserré un jardin. Elle a pignon sur rue et ne possède qu'un étage, même si sa hauteur en égale presque deux.

5. Les structures modernes

- 25 Les parties D et H sont ensuite ajoutées à la structure déjà existante en L (G et IJ). La construction empiète, peu à peu, sur les surfaces libres, en élevant un second corps de bâtiment, ce qui est fréquent. C'est probablement à cette période que l'on construit le mur arrière de la demeure (**Fig 77, période 4**). H devient en surface supérieur à I. Ceci permet de proposer un déplacement de la pièce principale vers l'arrière de la maison.
- 26 Si les fouilles urbaines se révèlent délicates, et parfois incomplètes du fait de la restriction de la surface à fouiller, elles semblent un élément indispensable à la recherche sur l'évolution de l'habitat en milieu urbain. Le sondage A nous a permis de démontrer l'absence de structure à l'arrière de la parcelle et nous a fourni un nombreux matériel. Le sondage B, lui, a permis d'envisager de nouvelles hypothèses. Il favorise, par la découverte de structures anciennes, la connaissance de l'évolution de la construction de la parcelle. Si les surfaces ouvertes nous ont donné une vision assez complète des structures à l'arrière de la parcelle qu'en est-il à l'avant ? Que devient le retour du mur en L ? Comment se poursuit la structure en T ?

La maison de la rue du Château

- 27 Deux corps de bâtiments - la maison sur me ou « maison avant » et la « maison arrière »¹¹ - séparés par une cour, occupent la parcelle 306.
- 28 La façade de la « maison avant » est percée de fenêtres à croisillon et de fenêtres à traverse reliées par un larmier, tandis que la « maison arrière » est éclairée par des fenêtres à traverses ornées de cavets. Quel est le premier bâtiment construit sur cette parcelle ?
- 29 La cour de la maison a été fouillée dans l'espoir de comprendre la chronologie de l'occupation du sol : « maison avant »-« maison arrière » ainsi que le lien entre cette parcelle et les voisines, ceci au cours des différentes périodes de constructions.

1. Un premier remblai

- 30 Un sondage a été ouvert à l'avant de la parcelle (**Fig.85**), dans le passage voûté menant de la rue à la cour (**Fig. 85, B et D**). Il a révélé, en couche n° 3, du matériel antique (notamment d'Arrezo, de la sigillée claire D, et d'atelier sud gaulois) et médiéval. Ce remblai a-t-il servi de fondation à un habitat ? Il n'en reste aucune structure.

2. Les structures médiévales

- 31 Seule une partie de la façade et le mur gouttereau sud, organisés en L, subsistent d'un habitat de dimension et d'allure indéterminés (**Fig. 80, période 2**). S. ROUX¹² signale, sans mentionner les raisons, que les maisons parisiennes du milieu du XIV^e siècle sont pratiquement toutes reconstruites. La réédification des demeures vivaroises a pu avoir les mêmes mobiles ignorés.

Fig. 80. Parcelle 306-310. Plan du rez-de-chaussée

- 32 Dans le mur gouttereau sud, lors des récents travaux, des maçons ont trouvé un tesson de céramique verte et brune semblable à celle découverte en Avignon, dans les niveaux stratigraphiques de la deuxième moitié du XIV^e siècle¹³. Il s'agit d'une majolique archaïque à pâte calcaire : plat à marli, à fond plat et à large diamètre (0,31 m à la base), décorée à l'oxyde de cuivre et au brun de manganèse. Sur le fond, des motifs à spirales sont organisés en panneaux. La panse est décorée d'au moins une frise de chevrons emboîtés (**Fig. 85**). Cette datation apportée, nous pouvons faire allusion à l'histoire du Vivarais de J. Régné qui mentionne l'abandon et la mine de nombreuses maisons, ainsi que le brigandage¹⁴. Que s'est-il passé exactement pour cette bâtisse ? Comportait-elle plusieurs pièces ? Elle n'occupait certainement pas toute la parcelle 306 en profondeur, puisque les fouilles de la cour ne révèlent pas une occupation antérieure au XVII^e siècle.

Le reste de la façade plus large à l'origine qu'actuellement vient s'appuyer sur les vestiges organisés en L.

33 Nous avons, pour cette période (**Fig. 80, période 3**) :

- une pièce incluse dans l'espace F, de dimension indéterminée,
- un couloir B, sans lien intérieur avec F,
- l'ouverture de ce couloir, sur la pièce A, se fait par un grand arc de 4,4 m de large.

34 Le bâtiment construit en moellons grossiers de 0,10 m x 0,15 m était composé de deux pièces au rez-de-chaussée, de part et d'autre d'un couloir B qui desservait, sans doute, une cour ou un jardin. Il s'agissait d'une « maison bloc » composée de deux étages probablement identiques. Le plan cadastral laisse envisager l'hypothèse d'une occupation partielle du terrain. La pièce A s'étendait plus en profondeur qu'aujourd'hui (environ 2 mètres). Le rocher occupait les espaces C, D, E. La fouille n'a révélé aucune structure. Le remblai de la cour, datant du XVIII^e siècle, le rocher est resté tel quel, jusqu'à cette époque tardive. Sa surface dépend de la profondeur de cette maison avant, édifiée sur une large parcelle allongée. La partie rocher paraît aussi importante que l'habitat, à moins qu'il n'y ait eu reconstruction complète. P. Desportes explique, pour Reims, qu'en contrepartie de la faible densité urbaine, les jardins, terrains non bâtis, sont encore très nombreux au XIV^e siècle¹⁵.

3. Les structures modernes

35 L'ensemble prend l'allure que nous lui connaissons aujourd'hui. La construction se poursuit, maintenant, au-delà du remplissage en (b) du passage B. Les caves (**Fig. 80, période 4**) prennent place. Le mur gouttereau sud reste uniforme jusqu'à la « maison arrière ». Cette dernière daterait donc de cette période. La pièce C ouvre sur la cour D par un grand arc. J. Peyron¹⁶ signale déjà ces larges ouvertures pour le XIII^e siècle, bien que différentes, à Montpellier. A Viviers, cette structure est nettement postérieure. L'accès à la pièce H sur la cave C, (**Fig. 80**) identique à celle d'aujourd'hui, rectangulaire et voûtée d'arêtes, reste énigmatique. Est-ce de cette période que date sa fonction de cuisine ? Ce bâtiment ressemble à l'annexe du corps principal sur rue. Il en est de même pour les caves E ouvrant sur la cour D pavée (**Fig. 80**).

36 Il semble que les couches 2 à 8 de la cave (**Fig. 81**) ne soient que des remblais servant de soubassement à une callade. Pour celle-ci, une mise à niveau du sol, par rapport au rocher nord-est, fut nécessaire car elle s'appuie sur lui. Les déchets animaux sont nombreux, ainsi que la céramique, notamment dans la couche 2. Une monnaie pontificale d'Urbain VIII (1623-1644)¹⁷, a été découverte dans la couche 3. Les éléments les plus récents datés de cette couche sont du milieu du XVII^e siècle. L'aménagement de la callade de la cave date aussi de cette période.

Fig. 81. Viviers : parcelle 306. Coupe transversale de la cour

- 37 Un dallage revêt la cour. Deux à trois couches de remblai, selon les endroits, sont nécessaires pour la mise à niveau du sol. La première couche (**Fig.81, couche 3**) n'est présente que par endroit. La terre est dure, sèche et compacte et contient de nombreuses pierres, le matériel médiéval, X^e-XIII^e siècles (pâte grise) et XIII^e-XV^e siècles (pâte rouge), est fréquent, mais il subsiste de la céramique moderne.
- 38 Une structure d'écoulement des latrines s'intègre à la couche. Elle est composée d'une rangée de tuiles, posées à même le sol, s'emboîtant les unes dans les autres, et recouvertes par une autre rangée mise dans l'autre sens, bordée de chaque côté par des pierres. Dans cette couche, nous avons trouvé essentiellement de la céramique médiévale mais aussi du matériel moderne. La couche supérieure (**Fig. 81, couche 2**) est datée par un double tournois en cuivre, du règne de Louis XIII¹⁸. La terre est noire, collante, avec de nombreux petits cailloux. La structure d'écoulement de la citerne se rattache à cette couche, tout comme l'implantation du pilier (**Fig. 81**) qui supporte la galerie (**Fig. 80**).

Étude de la céramique médiévale

- 39 Le nombre élevé de couches de remblai interdisant un classement chronologique, il a semblé judicieux de reprendre le classement par groupe de pâtes effectué pour le matériel de la nécropole du cloître :
- I. Cuisson réductrice - pâte grise
 - II. Cuisson oxydante - pâte blanche
 - III. Cuisson oxydante - pâte rose calcaire
 - IV. Cuisson oxydante - pâte rose grossière
 - V. Cuisson oxydante - pâte rouge
 - VI. Cuisson oxydante - pâte claire type Uzège afin de noter la présence d'une catégorie ou d'une forme liée à une fonction différente de la céramique ou à une autre période.

La céramique commune

- 40 • Groupe I : pâte cuite en atmosphère réductrice. Des céramiques appartenant aux quatre groupes observés dans la nécropole (chap. VI p. 82) sont également présentes

dans les couches liées à l'habitat. Cependant deux catégories supplémentaires ont pu être discernées :

- 41 I.5 : pâte grise grossière
- 42 I.6 : cette sélection se justifie d'avantage par une technique particulière de fabrication que par la coloration même de la pâte qui s'apparente au groupe I.1. En effet les récipients sont plus soignés voire plus formés, plus anguleux.
- 43 Aucune des deux n'a été repérée dans le matériel de la nécropole du cloître.
- 44 Comme pour la ville haute, le pégaus représente la majorité des fragments d'objets répertoriés. Ceux, sans anse ni bec, sont les plus nombreux (**Groupe I.1 Fig. 82, d**). Cependant d'autres possèdent des anses qui s'attachent sous la lèvre (**Groupe I.1, Fig. 82, c, Fig. 84, e**). Trois d'entre eux, dont une forme archéologiquement complète, possèdent un bec ponté proéminent. Ils s'apparentent au groupe à pâte grise épurée I.4 malgré le cœur rouge de celle-ci. Il s'agit de pots (**Fig. 82, a**) décorés de trois rajouts de bandes verticales à décor digital. Un type identique a été découvert à Saint-Victor-les-Oules (Gard), daté du XIII^e siècle. Un autre a été mis au jour à Vienne dans un remblai probablement plus tardif d'un siècle¹⁹ Un bec tubulaire (**Fig. 84, b**) semble appartenir à un gros pégaus très globulaire ; la qualité de la pâte le rapproche de la chope de la nécropole (**Fig. 65 et 67-15**).
- 45 Ces pégaus sont presque toujours de dimensions supérieures à ceux trouvés dans les sépultures. Les rebords déversés dominent largement (**Fig. 82, a, c, d**). Cependant dix rebords aplatis de marmites ont été recensés ainsi que cinq en bandeau. Les rebords triangulaires sont fortement marqués (angles vifs) et sont accompagnés d'une anse attachée sous la lèvre qui respecte son profil. L'anse est souvent très cannelée (**Fig 83-c**), ses bords extérieurs sont relevés entre les cannelures et s'apparentent aux types (**1.1, 1.2, 1.4 de la Fig. 67**). Une marmite décorée de cannelures sur la panse (**Groupe, I.3, Fig. 85, f**) prouve la présence d'un autre type de matériel, qui est généralement largement représenté dans les couches liées à l'habitat. Dans la ville basse ce seul exemple découvert, était certainement pourvu d'un col et d'anses verticales. Aucune trace de feu n'est visible sur la partie retrouvée.
- 46 Appartiennent encore au groupe des marmites deux séries de fragments de poteries qui n'existaient pas dans la ville haute - il s'agit de divers rebords aplatis et d'une anse à section carrée - différentes des autres (**Groupe I.1. et I.3 essentiellement**) par la qualité de la pâte qui est plus grossière. Enfin notons des tessons d'objets dont le profil est plus anguleux (**Fig. 83, b**), ou même décorés à la roulette (**Fig. 83, b**).
- 47 A l'exception de ce dernier sous-groupe, les pégaus et les marmites offrent les mêmes caractéristiques technologiques que dans la ville haute. Quand ces poteries ont reçu un décor, celui-ci consiste en un traitement de la surface, réalisé à la roulette à la fin du tournage (**Fig. 83, b**) ou à un rajout de pâte (**Fig.82, a**).

Fig. 82. Céramiques trouvées dans la fouille de la parcelle 232

Fig. 83. Céramiques trouvées dans la fouille de la parcelle 232

48 • Groupe II : pâte blanche, cuisson oxydante.

- 49 Une grande partie de ces récipients se rangent dans la catégorie du pégau au rebord déversé (**Fig. 84, g**). Certains sont partiellement glaçurés à l'intérieur (**Fig. 82, b**) ou à l'extérieur tout comme le matériel des tombes. Les pégaus de ce sous-groupe ne présentent aucun élément de décor. Il faut aussi ajouter deux rebords de cruches (**Fig. 84, k, n**) non glaçurés. Peu de fragments composent ce groupe des pâtes blanches. Il est donc peu représentatif du matériel de la ville car il ne paraît pas majoritaire non plus pour celui de la nécropole.
- 50 • Groupe III : pâte rose fine, de type calcaire.
- 51 Comme pour la nécropole, les poteries qui se classent dans ce groupe sont caractérisées par une pâte cuite en atmosphère oxydante, de couleur rose ; elles semblent cependant plus cuites, plus sonores. Ceci peut s'expliquer par une période ou une fonction différente, mais aussi par l'emploi d'un autre four.
- 52 Deux rebords de cruches s'apparentent à cette catégorie. Une glaçure plombifère qui comporte aussi des grains ferrugineux, revêt l'extérieur du premier pot (**Fig. 82, d**) Le deuxième comporte un rajout à la roulette (**Fig. 84-, a**). Le même type de vernis recouvre l'ensemble.
- 53 • Groupe IV : pâte rose grossière.
- 54 La céramique trouvée dans la ville basse est beaucoup plus représentative de ce groupe que du précédent.
- 55 Plusieurs fonds de pégaus, toujours plats, ont été retrouvés (**Fig. 83, h, i**). Ces pots de texture grossière ne comportent pas systématiquement une glaçure.
- 56 Contrairement à la ville haute, plusieurs rebords et fonds de cruches ont été mis au jour (**Fig. 83, d, e, f**). Le col est étroit et la lèvre légèrement déversée. Les fonds sont plats et bien dégagés (**Fig. 85, i, j**).
- 57 • groupe V : pâte rouge.
- 58 De nombreuses jattes composent cet ensemble (**Fig. 85, a, b, c, d**). Quand une anse est présente (**Fig. 85, a**), celle-ci se rattache sous la lèvre tout en respectant son profil et elle est rubanée. Une de ces jattes en possédait peut-être deux (**Fig. 83, k**) ce qui rapprocherait alors la pièce d'un récipient trouvé en Avignon, à l'Hôtel de Brion, daté de la fin du XIV^e siècle²⁰ car les dimensions sont identiques.
- 59 Notons enfin la présence de deux cruches : l'une, au col étroit et à la panse très globulaire qui possède une anse cannelée attachée sur le col juste sous la lèvre (**Fig. 84, a**), l'autre ne paraît pas être munie d'anse et son large diamètre la différencie de la gargoulette (**Fig. 84, j**).
- 60 Les fonds quant à eux, sont plats (**Fig. 85, g, h**). D'une manière générale ce mode de cuisson est utilisé pour des récipients de grande dimension destinés à des fonctions diverses.
- 61 • Groupe VI : pâte claire, type Uzège.
- 62 On remarquera dans le groupe à pâte claire et glaçure plombifère brillante quelques cruches au rebord en bandeau et au col vertical important mais sans trace d'attache d'anse (**Fig. 84, c**), des fragments d'anses rubanées qui présentent des restes de glaçure partielle, ainsi que des rebords de plats triangulaires (**Fig. 84, m**).
- 63 • Groupe VII : pâte claire glaçurée.

- 64 Les vases de ce lot ont une pâte claire, beige, qui contient de nombreux grains blancs. Sa structure ainsi que sa dureté l'apparentent aux argiles de type réfractaire.
- 65 Cette catégorie n'appartient pas au groupe I.1 car elle est toujours associée à une glaçure plombifère vert-jaune. Cependant elle ne peut être classée non plus dans le type d'Uzège (VI) même si elle s'en rapproche. Il nous a semblé prudent de créer un groupe à part, uniquement présent dans les couches de la ville basse, liées à l'habitat.
- 66 De nombreux fragments de pégaus de tailles moyennes aux rebords déversés, des bords plats de cruches ont été répertoriés. Ce lot beaucoup plus important que celui du groupe des pâtes blanches renferme des formes voisines.

La céramique décorée

- 67 Neuf tessons de céramiques vertes et brunes ont été découverts dans les fouilles de la ville basse. Il s'agit d'une pâte rouge calcaire, décorée au brun manganèse et à l'oxyde de cuivre (**Fig. 83, g et 85, k, 1, n**). Très peu de fragments ont été trouvés à Viviers, lors des fouilles antérieures de la ville haute (**Fig. 45, a**). Un tesson du type Uzège (ou de Saint-Quentin-la-Poterie) à pâte réfractaire est lui aussi recouvert d'oxyde de cuivre et de brun de manganèse (**Fig. 85, m**). Un autre, de type majolique florentin, (**Fig. 85, o**) possède une pâte claire très fine recouverte d'un vernis plombifère sur les deux faces et d'un décor extérieur au bleu de cobalt.

Fig. 84. Céramiques trouvées dans la fouille de la cour 306. Formes fermées

Fig. 85. Céramiques trouvées dans la fouille de la cour 306. Formes ouvertes et décorées

- 68 La qualité de la pâte, mais surtout du décor et du revêtement, classe ce lot dans la vaisselle luxueuse de table, tranchant avec le reste du matériel moins soigné.

Résultats et interprétation

- 69 L'observation des sept groupes de pâte discernés révèle que les pâtes claires glaçurées dominent largement avec les pâtes grises.
- 70 Comme pour la nécropole, le pégau est la seule forme attestée en pâte grise. Cependant les volumes sont souvent, mais pas toujours, supérieurs à ceux trouvés dans les sépultures, où il semble bien que l'on utilise surtout la miniature, il en est de même pour les marmites surtout celles du groupe I.3. De plus le groupe I.4 des pâtes grises épurées semble réservé à de grosses formes globulaires.
- 71 Retenons aussi que deux catégories supplémentaires ont été rajoutées dans le groupe des pâtes grises. L'une pour la qualité même de la pâte, l'autre pour la technique. Ni l'une ni l'autre n'étaient présentes dans la ville haute. La diversité et la qualité des formes reflètent peut-être l'importance du répertoire lié à l'habitat. Le groupe VII des pâtes claires glaçurées suggère la même hypothèse. Comme pour le matériel issu des sépultures, celui en pâte blanche lié à la demeure est peu nombreux. Notons enfin que le groupe V des céramiques à pâte rouge ne comporte que des grandes formes.
- 72 En règle générale les récipients recensés appartiennent à des familles plus variées et différentes de la nécropole, ce qui ne saurait étonner. Ce matériel lié à l'habitation comprend autant de cruches (Fig. 83, b) que de pégaus (Fig. 84, f à h) ou de jattes (Fig. 85, b) mortiers (Fig. 85, c), plats (Fig. 85, a) aux rebords variés, légèrement déversés (Fig. 84, e, et 82, b), droits (Fig. 84, n), en bandeaux (Fig. 84, j), plats, triangulaires (Fig. 84, k à m). Le diamètre du col des vases oscille entre 2,5 cm et 14 cm, pour

recevoir un couvercle (**Fig. 85, e**). Les anses sont souvent accrochées sur le col en respectant le dessin de la lèvre (**Fig. 84, a**). Les fonds sont en général épais et plats, souvent bien dessinés (**Fig. 83, h, i et 85, g à j**).

- 73 A l'exception de quelques types des poteries archaïques, qui datent vraisemblablement du haut Moyen Âge (**Fig. 84, i**) ou du XII^e siècle (**Fig. 82, d et 85, f**), l'ensemble du matériel paraît tardif, d'un point de vue technique et d'un point de vue morphologique (variété du lot considéré, formes, dimensions des ouvertures...).
- 74 Cependant le matériel lié aux couches d'habitat n'est aucunement comparable à celui de la nécropole où les formes sont souvent plus petites, moins variées. Cela s'explique par la différence d'usage mais aussi par la différence d'atelier de production et peut-être même par un matériel dans l'ensemble plus tardif. Le lot des sépultures est daté au plus tard de la première moitié du XIV^e siècle, le nôtre ne serait-il pas alors à rapprocher de la fin de ce siècle, voire même du suivant, surtout si l'on considère certaines formes très ouvertes (**Fig. 83, h, i**), probablement très tardives ?

Conclusion

- 75 Le premier résultat des fouilles réalisées dans la ville basse de Viviers est d'avoir révélé l'évolution d'une demeure simple sur une parcelle de terrain. C'est-à-dire de prouver archéologiquement que l'infrastructure d'un bâtiment ne cesse d'évoluer même si les traces des murs vite masquées, sont difficilement discernables par la simple observation visuelle.
- 76 Les maisons médiévales, malgré les différentes périodes de construction, et malgré la diversité des rangs sociaux de leurs propriétaires, ont un point commun : elles tendent à devenir « maison bloc », quitte à se ramifier par la suite. L'étude de la première demeure (230) tend à montrer que la bâtisse du XIV^e siècle ne forme pas toujours une « maison bloc » mais que le plan peut aussi offrir une structure en L. L'avant de la parcelle, bâti en priorité, laisse souvent l'arrière peu soigné. Le rocher de la parcelle de la deuxième maison (306) n'est pas aménagé avant le XVII^e siècle. L'aménagement constant des espaces vides semble être la caractéristique de l'habitat urbain. Ce phénomène se remarque très bien sur les deux parcelles considérées. L'observation des bâtiments a montré que le nombre des pièces s'accroît ainsi que celui des étages. La stratigraphie, malgré les nombreux remblais, a été d'un grand secours, même si elle n'a pas apporté la fourchette restreinte de datation espérée.
- 77 La fouille a eu aussi l'avantage de mettre au jour un nombreux matériel caractéristique de l'habitat. Son étude, parallèle à celle des céramiques de la nécropole, a montré que les récipients trouvés dans la ville basse sont en général plus gros que ceux des sépultures. Les fragments d'anses et de pots divers attestent des familles plus variées. Ceci s'explique aussi bien par les fonctions variées liées aux multiples emplois culinaires que par une production peut-être différente si l'on pense au cas des pâtes claires glaçurées, ou encore par une période d'utilisation sans doute plus tardive... Certains types de cuisson restent liés à une forme précise. Cette étude a aussi montré la diversité des approvisionnements en une ville où l'on rencontre des céramiques d'origine aussi bien septentrionale que méridionale. Malheureusement nous n'avons pu apporter aucune précision chronologique du fait des nombreux remblais qui regroupent pêle-mêle toutes les périodes.

NOTES

1. Il s'agit de maisons présentant au moins un élément de type « roman » Nous avons appliqué la même définition pour le type « gothique ».
2. J. REGNE, *Histoire du Vivarais*, II, Largentière, 1914, p.97.
3. P.-A. FÉVRIER, *Le développement urbain en Provence, de l'époque romaine à la fin du XIV^e siècle*, Paris, 1964, p. 170.
4. S. ROUX, « Eléments quantitatifs pour une histoire urbaine : la rue Saint-Victor à Paris, du milieu du XIV^e siècle au milieu du XV^e siècle », dans *Economie et société au Moyen Âge, Mélanges Perroy*, Paris, 1973, p.521.
5. AA 11, n° 42, registre de 48 folios sur papier, archives municipales folios non numérotés.
6. J. PÉRON, A. ROBERT, « L'architecture civile médiévale à Montpellier : les voûtes », dans *Cahiers Ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 19 (1970), p.83.
7. Différentes fresques ont été trouvées dans cette maison. On distingue aussi dans la même pièce un écu, sur fond orangé, détérioré lors de la mise en place du sol actuel, qui surplombe un décor (plus récent, sans doute de période renaissance) fragmenté en motifs géométriques : une rangée d'octogones et une rangée de losanges s'articulent sur les deux-tiers du mur ; ces derniers comprennent des éléments végétaux. L'ornementation se poursuit dans la partie supérieure de la surface. Une frise composée de cercles concentriques avec une fleur en leur centre, orne horizontalement la paroi. Ceci à l'exception du mur sud sur lequel elle forme un fronton. L'ensemble de ce décor date vraisemblablement du XIV^e siècle. M.-C. GRASSE, « Nouvelles peintures murales découvertes à Viviers (Ardèche) », in *Bulletin Monumental*, 143 (1985), p.53-54.
8. P.-A. FÉVRIER, *Le développement urbain...* p.17
9. S. ROUX, « La construction courante à Paris du milieu du XIV^e siècle à la fin du XV^e », dans *La construction au Moyen-Âge, actes du congrès de la société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur*, Besançon, 1972.
10. S. ROUX, « L'habitat urbain au Moyen Âge : le quartier de l'Université à Paris », dans *Annales E.S.C.* n°5, 24^e année, (sept-oct 1969), p. 1212.
11. Pour simplifier, nous appelons « maison avant » la maison sur rue, « maison arrière » la maison sur cour. Par commodité, nous considérons que la demeure est orientée nord-sud et est-ouest.
12. S. ROUX *La construction courante à Paris...*
13. G. DÉMIANS D'ARCHIMBAUD, L. VALLAURI, J. THIRIOT, *La céramique d'Avignon, les fouilles de l'hôtel de Brion et leur matériel*, Avignon, 1980, p.93, fig. 37/2.
14. J. REGNE, *Histoire du Vivarais*, p.200-201.
15. P. DESPORTES, *Reims et les Reimois aux XII^e et XIV^e siècles*, thèse 1976, Paris, 1977, p. 676
16. J. PÉRON, « Montpellier médiéval, urbanisme et architecture », dans *Annales du Midi*, juillet-septembre 1979.
17. Voir sa description annexe : monnaie = B 64
18. Voir sa description en annexe : monnaie = B 61
19. J. TARDIEU et E. FAURE-BOUCHARLAT, « Sauvetage archéologique place du Pilori à Vienne », dans *Bulletin de la société des amis de Vienne*, n° 81, 1986, p.47-60.
20. G. DÉMIANS D'ARCHIMBAUD, L. VALLAURI, J. THIRIOT, *La céramique d'Avignon...*, p. 122, fig. 11.

Annexes

- 1 Abréviations utilisées pour les céramiques :
- 2 **A.** : anse **C.** : carène **F.** : fond
- 3 **Pa.** : panse **Pi.** : pied **R.** : rebord
- 4 Pour les localisations : **C.** : cloître (fouille de la place de la Plaine).

Annexe I. Répertoire des céramiques sigillées du 1^{er} siècle av. J.-C. et du 1^{er} siècle ap. J.-C

n°	localisation et couche	description	date
A) SIGILLÉE ITALIQUE			
A 193	C. c. 7	Pa atypique	avant 60 ap.
A 1052	C. c. 8	R. Guilloché. TSI XXXVII, Goud. 38, Ha. 12	20 ap.-fin 1 ^{er} s.
A 1259	P. Ormeau, c. 5	R. atypique	
A 1264	P. Ormeau, c. 6	R., Pa. tasse TSI XXV, Goud. 27, Ha 8	vers 20 av.-époque tibérienne
A 1267	P. Ormeau, c. 7	R., Pa. même type	id.
A 1269	id.	R. même type	id.
A 1270	id.	R. patère, TSI IX, Goud. 28, Ha 3b	vers 15-milieu 1 ^{er} s. ap.
A 1286	P. Ormeau, c. 5	Pi. Atypique	
A 1315	C. c. 7	R. patère, TSI IX, Goud. 28, Ha 3b	vers 15 av.-milieu 1 ^{er} s. ap.
A 1360	Châteauvieux c. 6	F. TSI XX, Goud. 13. Marque dans un cartouche: ATEI EVHODI (Ateius Euhodus)	15 av.-milieu 1 ^{er} s. ap.
B) CÉRAMIQUE À PAROIS FINES			
A 127	C.	Pa. atypique	1 ^{er} moitié 1 ^{er} s. ap.
A 1035	C. c. 7a	Pa. atypique. Couverte externe rouge luisante	id.
A 1054	C. c. 8	Pa. atypique. Sans couverte	id.
A 1192	C. c. 7	R., Pa. atypique. Couverte brun-rouge clair métallescence	id.
A 1214	C. c. 7	R. atypique. Couverte ext. rouge clair luisante	id.
A 1296	P. Ormeau, c. 7	R. atypique surcuit. Paroi sablée ?	id.
A 1331	Châteauvieux c. 4	Pa. ornée d'écailles, atypique. Sans couverte	id.
B 35	maison r. du Château	Pa. ornée d'une ligne de perlettes et de feuilles d'eau à la barbotine. Forme inconnue. Couverte rose-jaune métallescence	id.
C) SIGILLÉE GAULOISE			
A 111	C. c. 4	F. atypique	
A 154	C. c. 2b	C. Drag. 15/17	3 derniers 1/4 1 ^{er} s. ap.
A 195	C. c. 6	R. Drag. 27 ?	20 av.-100 ap.
A 1053	C. c. 8	Pa. atypique	
A 1055	C. c. 6	Pa. Drag. 27 avec décor	20 av.-100 ap.
A 1083	C. c. 7a	Profil bol Drag. 24/25	15-60 ap.
A 1093	C. c. 6	Pi. coupe Drag. 29 ?	20-déb. II ^e s.
A 1103	C. c. 7b	C. Drag. 15/17	25-100 ap.
A 1113	C. c. 6	C. Drag. 15/17	25-100 ap.
A 1121	C. c. 7	F. atypique	

n°	localisation et couche	description	date
A 1203	C. c. 7b	Pa. atypique	25-100 ap. 20 av.-100 ap. 15-60 ap. 1 ^{er} s. ap. 1 ^{er} s. ap. 20-fin 1 ^{er} s. ap. 20 av.-50 ap.
A 1210	C. c. 4	C. patère Drag. 15/17	
A 1211	C. c. 4	Pi. bol Drag. 27 ?	
A 1224	C. c. 7	Pa. bol Ritt. 9	
A 1225a	C. c. 6	R. bol dit «de Roanne» à engobe blanc	
A 1225b	Viguerie c. 2	Pa. même type	
A 1227	C. H.S.	Pa. bol Drag. 27. Décor de chevrons	
A 1228	Viguerie, c. 2	R. atypique	
A 1258	P. Ormeau c. 5	Pi. plat atypique	
A 1285	P. Ormeau c. 5	Pa. Décor indéterminé	
A 1294	P. Ormeau c. 7	R. bol Drag. 27	
A 1339	Châteaueux c.3	Pa. TSI XXV, Goud. 27, Ha 8	
A 1358	Châteaueux c.6	Pi. atypique	
A 1361	Châteaueux c.6	R. atypique	
D) SIGILLÉE CLAIRE A.			
A 1191	C. c. 7	Pa. forme fermée à dépressions. Décor guilloché	milieu 1 ^{er} s. ap.

LES IDENTIFICATIONS SONT DUES À R. GUÉRY (C.N.R.S. E.R. 217).

LES RÉFÉRENCES RENVOIENT AUX TYPLOGIES DE

DRAG. : DRAGENDORFF (H.), *TERRA SIGILLATA*. BONN. JAHRB. 96/97, 1895, p. 18-155.

GOUD. : GOUDINEAU (C.), *LA CÉRAMIQUE ARÉTINE LISSE*. M.E.F.R., SUPPL. 6, PARIS, 1968.

HA. : LOESCHKE (S.), *KERAMISCHE FUNDE IN HALTEM, EIN BEITRAG ZUR GESCHICHTE DER AUGUSTEISCHEN KULTUR IN DEUTSCHLAND*.

MITTEIL. DER ALT. KOMM. FÜR WEST. 5, BONN, 1909.

RIT. : RITTERLING (E.), *HALTERN, DIE FUNDSTÜCKE*. MITT, DER ALT. KOMM. FÜR WESTF., 2, 1901, p. 107-174.

T.S.I. : PUCCI (G.), *TERRA SIGILLATA ITALICA*. ENCICLOPEDIA DELL'ARTE ANTICA CLASSICA E ORIENTALE. ATLANTE DELL FORME CERAMICHE.

II - CERAMICA FINE ROMANA NEL BACINO MEDITERRANEO (TARDO ELLENISMO E PRIMO IMPERO), ROME, 1985, p. 358-406.

Annexe II. Répertoire des céramiques sigillées de l'antiquité tardive

n°	localisation et couche	description	date et origine
A) SIGILLÉE CLAIRE D : PLATS.			
A 13	C. c. 7	F. Décor d'épis de blé rayonnants, style A 77-s	Afrique, V ^e s.
A 123	C. c. 7	F. Décor estampé de rouelles à 4 cercles, style A 27-h	id. milieu V ^e s.
A 181	C. c. 7b	F. Décor estampé de rouelles	id. ?
A 1106	C. c. 7c	R. Diam. : 32 cm. Forme non répertoriée, variante de 87-c ?	id. déb. VI ^e s. ?
A 1261	P. Ormeau c. 6-7	F. Décor estampé de rouelles à 3 cercles et franges giratoires, style A 36-u.	id. fin IV ^e -3 ^e 1/4 V ^e s.
A 1271	P. Ormeau c. 7	R. Diam : 30 cm. Forme 61-b	id. 1 ^{er} 1/2 V ^e s.
A 1272	id.	R. Même type	id. id.
A 1273	id.	R. Même type	id. id.
A 1283	id.	R. Forme 61-b ou 87	id. V ^e -déb. VI ^e s.
A 1311	C. c. 7	F. Décor estampé de rouelles (style A 27-b) associées à des palmettes.	id. 2 ^e 1/2 IV ^e -V ^e s.
A 1362	P. Ormeau c. 6	F. Forme 61 ?	id. 1 ^{er} 1/2 V ^e s.
B) SIGILLÉE CLAIRE D : FORMES DIVERSES.			
A 186	C. c. 7a	Petit bol à marli avec engobe. Imitation de claire D ? ►Fig. 38-a◄	?
A 1316	C. c. 7	R. mortier, forme 91-a	Afrique, V ^e s.
A 2038	C. c. 6b	Disque de lampe avec rosace au centre, palmes en relief sur l'épaule oblique (forme I-b)	Afrique, IV ^e -V ^e s.
A 2289	maison de la viguerie	Disque de lampe avec motif géométrique indéterminé au centre, palmes en relief sur l'épaule oblique	id. id.

n°	localisation et couche	description	origine
C) SIGILLÉE GRISE (D.S.P.) : ASSIETTES ET JATTES.			
A 115	C. c. 7	Assiette forme 4, décor estampé de rouelles sur le F. ► Fig. 38-g ◄	basse vallée du Rhône id.
A 118	C. c. 4	R. assiette, forme 4	
A 120	C. c. 3b	R. Même type	
A 1045	C. c. 7a	R. jatte, bord rabattu vers l'intérieur	
A 1046	C. c. 7a	F. jatte	région Marseille
A 1047	C. c. 7a	R. jatte, bord rabattu vers l'intérieur	
A 1114	C. c. 6	R. même type, forme profonde, pâte dure	
A 1141	C. c. 7a	Marli d'assiette (forme 1) ou de grand bol (forme 3), décor guilloché	
A 1160	C. H.S.	R. jatte, bord rabattu vers l'int.	région Marseille ? Languedoc ?
A 1231	C. H.S.	Marli d'assiette, forme 1, décor estampé d'arceaux	
A 1243	C. c. 7	Marli d'assiette, forme 1. Décor de rectangles hachurés en chevrons, godrons sur le rebord ► Fig. 38-b ◄	
A 1251	P. Ormeau c. 5	R., Pa et F. jatte, forme 8, avec rainure sur le R.	
A 1252	id.	R. jatte	basse vallée du Rhône
A 1262	id.	R. jatte. Décor cordé sur le R.	
A 1268	P. Ormeau c. 7	Marli assiette, forme 1.	
A 1275	id.	Décor de poinçons mal imprimés Marli assiette, Rigoir 1. Décor d'arceaux et rouelles à la base des arceaux	
A 1295	C. c. 7b	Marli assiette, forme 1. Décor de rouelles ou d'arceaux	
A 1308	C. c. 4	R. jatte, bord rabattu vers l'intérieur	
A 1319	C. c. 7	R. même type	
A 1320	C. c. 7	R. même type	
A 1368	P. Ormeau c. 5	Marli assiette, forme 1, R. incisé	
A 1376	P. Ormeau c. 6	Marli assiette, forme 1. Décor d'arceaux ouverts vers l'extérieur et de rouelles dans les arceaux	
D) SIGILLÉE GRISE (D.S.P.) : MORTIERS FORME 29.			
A 1235	C. c. 7	R.	basse vallée du Rhône
A 1241	C. c. 7	R.	id.
A 1244	C. c. 6	R.	id.
A 1245			
A 1249	C. c. 7	2 R. Non engobé	basse vallée du Rhône
A 1246	C. c. 4	R. pâte grossière	
A 1247	?	R. pâte grossière	
A 1248	C. c. 7	R.	
A 1302	C. c. 8	R.	id.
E) SIGILLÉE GRISE (D.S.P.) : BOLS			
A 113	C. c. 7	R. forme 6-b. Décor guilloché	basse vallée du Rhône
A 114	C. c. 7	Pa. bol à bourrelet. Décor guilloché. ► Fig. 38-d ◄	basse vallée du Rhône
A 184	C. c. 7a	Bol forme 6, à 2 bourrelets. Décor guilloché ► Fig. 38-f ◄	
A 185	C. c. 7a	Forme 18 grossière. Sans décor ► Fig. 38-e ◄	
A 1042	C. c. 7a	F. avec Pi. annulaire	
A 1047	C. c. 6	Pa. à bourrelet. Décor guilloché	
A 1069	C. c. 7a	Pa. Décor guilloché	
A 1110	C. c. 7	R. forme 6 ou 15. Décor guilloché	région Marseille
A 1114	C. c. 6	R. et Pa. Décor guilloché	
A 1130	C. c. 6	Pa. Décor guilloché	basse vallée du Rhône id.
A 1139	C. c. 7a	F. à Pi. annulaire, Pa à décor guilloché ► Fig. 38-e ◄	
A 1149	C. c. 1	Pa. Décor guilloché	
A 1161	C. H.S.	F. bol plat	
A 1174	C. H.S.	F. à Pi. annulaire	
A 1176	C. c. 1	id.	
A 1178	C. c. 6b	Pa. Décor d'un cordon strié	

n°	localisation et couche	description	origine
A 1230	C. H.S.	R. forme 6 ?	basse vallée du Rhône id.
A 1232	C. c. 2	F. bol plat	
A 1233	C. c. 4	R. forme 18 ? Sans décor	
A 1236	C. c. 7	id.	
A 1237	C. c. 7	F. à Pi. annulaire	basse vallée du Rhône
A 1238	C. c. 7	Pa. Décor guilloché	
A 1240	C. c. 4	Pa. Décor guilloché	
A 1250	P. Ormeau c. 5	R. forme 6. Décor d'arceaux type 188	
A 1263	P. Ormeau c. 6	R. Sans décor	
A 1276	P. Ormeau c. 7	Pa. avec décor d'un cordon	
A 1280	id.	R. forme 6-b. Décor guilloché	
A 1321	C. c. 7	R. Décor estampé de rouelles	
A 1322	C. c. 7	R. Décor estampé d'arceaux	basse vallée du Rhône
A 1323	C. c. 8	R. forme 6. Décor de palmettes	
A 1324	C. c. 8	Pa. forme 6 ? Décor guilloché	
A 1325	C. c. 8	F. à Pi. annulaire	
A 1341	Châteauvieux c. 6	Pa. Décor guilloché	
A 1366	P. Ormeau c. 5	R. bol ou petite urne	
F) SIGILLÉE GRISE (D.S.P.) : FORMES FERMÉES			
A 1183	C. c. 4	F. plat d'une forme fermée ?	basse vallée du Rhône
A 1229	C. c. 2c	R. rentrant	
A 1278	P. Ormeau c. 7	F. à Pi annulaire et bas de Pa	

LES IDENTIFICATIONS DES SIGILLÉES CLAIRES D SONT DUES À L. VALLAURI. LES RÉFÉRENCES RENVOIENT À LA TYPOLOGIE DE J.-W. HAYES, *LATE ROMAN POTTERY*, LONDRES, 1972.

LES IDENTIFICATIONS DE SIGILLÉES GRISES SONT DUES À J. ET Y. RIGOIR. LES RÉFÉRENCES RENVOIENT À LA TYPOLOGIE DE J. RIGOIR, « LES SIGILLÉES PALÉOCHRÉTIENNES GRISES ET ORANGÉES », DANS *GALLIA*, 26 (1968), P. 177-244.

Annexe III. Répertoire des amphores

n°	localisation et couche	description	date et origine
A) AMPHORES ANTÉRIEURES AU IV^e SIÈCLE			
A 230	C. H.S.	C. Type Dressel 1. Marque SD	fin 1 ^{er} s. av.-1 ^{er} s. ap.
A 2006	C. c. 4	R. Dressel 1.	id.
A 2007	C. c. 4	R. Dressel 1	id.
A 2008	C. c. 2c	A. Dressel 1	id.
A 2009	C. c. 2d	A. Dressel 1	id.
A 2010	C. c. 2d	A. Dressel 1	id.
A 2011	C. c. 7a	R. Dressel 1	id.
A 2019	C. c. 7	A. et R. Type Gauloise 4	Jusqu'au IV ^e s. Gaule
A 2525	P. Ormeau c. 8	R. type Dressel 7-11	1 ^{er} -II ^e s. Espagne
A 2534	Châteauvieux c.6	R. amphore huilaire. Type Dressel 20	1 ^{er} s. Bétique
B) AMPHORES DU IV^e SIÈCLE ET POSTÉRIEURES			
A 229	C. c. 7b	R. Type Late Roman 1 ?	V ^e -VI ^e s. Chypre, Turquie
A 231	C. c. 7	Pa. avec A. Décor au peigne. Type Late Roman 4	V ^e -VI ^e s. ? Gaza
A 232	C. c. 7	Pa, R. et départ d'A.	III ^e -milieu V ^e s. Mauritanie
A 233	C. c. 7	Pa avec 2 A., petite amphore. Type Late Roman 3.	V ^e s. Asie Mineure
A 2005	C. c. 4	R.	V ^e -VII ^e s. ? Afrique
A 2012	C. c. 7a	R.	V ^e s. Afrique
A 2014	C. c. 4	R.	fin V ^e -VI ^e s. Afrique
A 2020	C. c. 7a	Pa. Décor au peigne. Type Late Roman 4	V ^e -VI ^e s. Gaza
A 2346	C. c. 7b	R., Pa. avec les 2 A. type Almagro 51-c	IV ^e -milieu V ^e s. Espagne
A 2348	C. c. 7b	R. Décor au peigne	VII ^e s. ? Afrique
A 2349	C. c. 7b	R. Décor au peigne	? Afrique

n°	localisation et couche	description	date et origine
A 2350	C. c. 7b	R.	V ^e -VI ^e s. Afrique
A 2355	C. c. 7b	R.	V ^e -VI ^e s. Afrique
A 2356	C. c. 4	A. Petite amphore	Tripolitaine
A 2359	C. c. 6	R.	V ^e -VI ^e s. Afrique
A 2361	C.	R.	id.
A 2363	C. c. 7	R.	V ^e -VI ^e s. Afrique
A 2364	C. c. 7b	R. avec départ d'A.	id.
A 2365	C. c. 6b	R.	id.
A 2368	C. c. 2c	R.	id.
A 2369	C. c. 7	R.	id.
A 2375	C. c. 7	A.	id.
A 2499	C. c. 7	R. avec départ d'A. Type Dressel 23	V ^e s. ? Bétique
A 2500	C. c. 7	R.	Afrique
A 2501	C. c. 7	Pa avec 2 A. Décor au peigne. Type Late Roman 1.	V ^e -VI ^e s. Chypre, Turquie
A 2504	C. c. 7	R. avec départ d'A. Type Dressel 23	V ^e s. ? Bétique
A 2509	C. c. 7	R. Type Late Roman 1	V ^e -VI ^e s. Chypre-Turquie
A 2511	C. c. 7	Pi.	V ^e s. ? Bétique
A 2512	C. c. 7	A.	Afrique
A 2514	?	Pi.	Afrique
A 2516	P. Ormeau c.6	A.	Afrique
A 2517	P. Ormeau c.7	R. avec départ d'A.	déb. V ^e s. Afrique
A 2570	P. Ormeau c.7	R.	Tardif. Afrique
A 2556	P. Ormeau c.5	Pa. Décor au peigne. Type Late Roman 5	V ^e -VI ^e s. Palestine intérieure
A 2557	P. Ormeau c.8	Pa. Décor au peigne. Type Late Roman 4	V ^e -VI ^e s. Gaza.

LES IDENTIFICATIONS SONT DUES À FRANÇOISE VILLEDIEU ET LUCIEN RIVET.

Annexe IV. Liste des monnaies provenant des fouilles de Viviers

n°	localisation et couche	description	date
A) MONNAIES PRÉROMAINES			
E 65	Rocher de St-Michel. En surface	Tête à dr. R : bouquetin à dr. Classe III du type au bouquetin. Argent fourré.	vers - 80
B) MONNAIES IMPÉRIALES			
A 65	cloître c. 8	Arcadius, bronze. [DN] ARCAD[IVS]. R : [V]ICTO-RIA AVG	395-408
A 604	cloître c. 8	Jovien, argent. DN JOVINVS PF AVG ; buste diadémé et drapé à dr. R : VICTOR[IA] AVGG. A l'exergue : SMLP ; Rome assise à g. tenant une victoire sur un globe et une haste renversée.	411-413
A 611	cloître c. 4	Bronze coulé. Buste drapé et diadémé à dr. R : victoire ?	V ^e siècle
A 612	cloître c. 8	Probus, antoninianus en bronze. IMP C PROBVS [PF] AVG ; buste radié, drapé et cuirassé sur le dos à dr. R : RESTITVTOR BIS ; à g. victoire tournée à dr. tendant une couronne à l'empereur debout à dr., tenant un globe et une haste. Siscia.	278
A 613	cloître c. 8	Hadrien, as en bronze. [HADRIANVS] AVGVSTVS ; tête laurée à dr. R : S C : Minerve à dr. brandissant un javelot et tenant un bouclier. Rome.	134-138
A 617	cloître c. 4	Valens, bronze DN VALENS PF AVG ; tête de l'empereur à dr. R : SECVRITAS PVBLICAE ; securitas debout.	364-378
A 619	cloître	Claude le Gothique, bronze.	270

n°	localisation et couche	description	date
A 622	c. 7 pl. de l'Ormeau	Tête de l'empereur à dr. R : autel. Imitation locale de Tetricus ou Victorin. Bronze.	milieu III ^e s.
A 626	c. 7 pl. de l'Ormeau	Constantin, antoninianus en bronze. CONSTAN TINVS AVG ; buste lauré à dr. R : CONSTANTINI AVG sur le pourtour, VOITISXX en 3 lignes dans le champ, P.L. à l'exergue. Atelier de Lyon.	320
A 627	pl. de l'Ormeau	Salonina, antoninianus en bronze. SALONINA AVG ; buste drapé et diadémé à dr. R : JVN O AVG, à l'exergue MS ; Junon drapée, assise sur un trône à g., tenant un enfant et une fleur. Atelier de Milan.	256-258
C) MONNAIES MÉDIÉVALES ROYALES			
A 67	cloître c. 2 b	Charles IV, double parisis en argent. + KAROLVS REX ; couronne dans le champ. R : + MONETA DVPI EX ; crois fleurdelysée.	1323
A 600	cloître c. 2 c	Charles VII ou Charles VIII, hardi ou blanc en billon. Avers fruste. R : [S]IT : NOMEN : DNI : H[ENEDICTV]AI ; crois cantonnée de deux couronnettes et de deux fleurs de lys.	1422-1461 ou 1483-1498
A 625	pl. de l'Ormeau c. 1	Charles VI ou VII, florette en argent à très bas titre. Légende rogée. Trois fleurs de lys sous une couronne. R : crois fleurdelysée cantonnée de deux couronnes.	1417-1420 ou 1422-1461
B 67	maison rue O'Farel, c. 3	Philippe IV ou V, maille tournois en billon. + PHILIPP [VS. REX] ; crois. R : + TYRON [VS. CIVIS] ; châtell tournois. Type à l'O rond.	1285-1314 ou 1316-1222
E 61	St-Victoret	Louis VIII ou IX, denier tournois en billon. LVDVIC [VS R] EX ; crois pattée.	1223-milieu
E 63	St-Victoret sous le sol I de la nef.	R : + TV [RONVS C] IVI ; châtell tournois. ? Billon. Fleur de lys. R : crois pattée. Légende illisible.	XIII ^e s. XIV ^e s. ?
D) MONNAIES MÉDIÉVALES FÉODALES ET ÉTRANGÈRES.			
A 64	cloître c. 4	Viviers, évêque Adalbert, bronze. + A [EPISCO]P ; crois dont le pied coupe légende. R : [+ VIVAR]IEN ; croise.	1298-1306
A 66	cloître c. 2 c	Béarn, obole ou petit denier en argent. Légende illisible. Crois cantonnée d'un besant au 1 ^{er} et au 2 ^e . R : [HONOR] FOR[CAS] ; dans le champ : P A +.	XI-XV ^e s. ?
A 601	cloître c. 6	Le Puy, denier en argent. + MONETA ; crois pattée. R : [STE MA] RIAE ; étoile à six branches.	XI-XII ^e s. ?
A 602	cloître c. 2 c	Dauphiné, liard en cuivre. Charles VIII ? Crois pattée. R : dauphin.	1483-1498 ?
A 605	cloître, h.s.	Orange, Guillaume V. + CIVLEIM DPCA ; crois pattée. R : + [PRI] CEPS AVRA ; cornet suspendu.	1462-1475
A 606	cloître c. 2 b	Orange. + PRINC[IP]S ; crois. R : [+ AJVRAS]ICE ; cornet.	fin XII-XIII ^e s.
A 609	cloître c. 4	Aragon, Jacques I ^{er} . [+ I]ACO[BVS] RE[X] ; tête couronnée à g. [VA]LENCIE ; grande fleur sommée d'une croisette, coupant la légende en haut et en bas.	1238-1276
A 614	cloître c. 2 c	Flandre ? Louis de Mâle ?	

n°	localisation et couche	description	date
A 616	cloître c. 4	Viviers, obole en argent. + EPISC[OP]VS ; crosse. R : VIIVAI[R]IO ; croix pattée.	début XIII ^e s.
A 621	cloître, c. 4	Le Puy, obole en argent.	XI ^e -XIII ^e s.
A 630	Châteauneuf c. 6	Marquisat de Provence, Raymond VI ou VII, denier de billon. + R. COMES PALATII ; croix évidée et ponctuée de 3 besants à chaque extrémité. R : DVX. MARCHIO. PV ; le soleil et la lune.	1194-1249
B 63	maison rue du Château, c. 3	Comté de Provence, Robert d'Anjou, denier de billon.	1309-1343
E 60	St-Victoret, sous le sol I	RO. IHR. SICIL. REX ; buste couronné à g. R ; COMES PVINCIE ; croix cantonnée d'un R au 2 ^e . Avignon, Urbain VI, denier de billon. + VRB. P.P. SEXTVS ; croix pattée.	1378-1389
E 62	St-Victoret sous le sol I	R : + S : PETRVS E PAVL ; deux clefs opposées. ? billon I S DEI GRA ; le champ est coupé en deux par un trait horizontal ; au-dessus, couronne entre deux roses évidées ; au-dessous : IHSV sur une rose évidée.	XIV ^e s. ?
E 64	St-Victoret sous le sol I	R : croix cantonnée de 3 besants. Avignon, Clément VII, denier de billon. + CLEMENS SPTS. R : + SANCTVS. PETRVS ; croix pattée cantonnée de 2 clefs en 2.	1378-1394
E) MONNAIES MODERNES FRANÇAISES.			
A 68	cloître, c. 2 c	Louis XIII, double tournois en cuivre.	1637
A 69	cloître c. 1, 1	De Henri IV à Louis XIV ? double tournois en cuivre Presque totalement fruste.	XVII ^e s.
A 608	cloître c. 5 a	François I ^{er} , liard au dauphin en cuivre. + FRA[NCISCVS DG FRACOR R] ; dauphin à g. R : [+ SIT NOMEN D BENEDICTV].	1543-1547
A 615	cloître c. 2 b	Louis XIII, double tournois en cuivre.	164... ?
B 61	maison rue du Château, sol I	Louis XIII, double tournois en cuivre	1610-1643
B 66	maison rue O'Farel	Henri III, liard au Saint-Esprit en billon. [HENR]. III. D.G. [F.E] T. PLR [EX] ; H couronné entre 3 lys. R : SITNOM. D [NL. B] ENEDICTVM ; croix du Saint-Esprit.	1583-1589
F) MONNAIES MODERNES FÉODALES ET ÉTRANGÈRES			
A 632	Châteauneuf	Etats pontificaux, Urbain VIII, cuivre. VRBANVS VIII. PONT MAX ; buste à dr. R : BAR [...] E. AVE. 1637. A [...] ; 3 abeilles.	1637
B 62	Maison rue O'Farel, c. 1	Principauté des Dombes, Gaston, prince ussuffruiier, liard de billon. GASTON VSVF.P. ; G couronnée entre deux lys. R : DNS. ADIVTOR.MEVS ; croix pattée évidée et anglée de feuilles.	1627-1650
B 64	Maison rue O'Farel c. 1	Etats pontificaux, Urbain VIII, patard de billon. VRBANVS VIII. PONT MAX ; 2 clefs en sautoir. R : S. PETRVS. E. PAVLVS.	1623-1644
E 66	St-Victoret	Orange, Maurice de Nassau, liard de billon (imitation du liard au St-Esprit). M AVRIT IVS D G P RI ; M couronné entre 3 lys. R : SOLI DE O HONOR ET ; croix pattée, évidée et anglée de feuilles.	1618-1625

MONNAIES IDENTIFIÉES PAR CLAUDE BRENOT ET FRANÇOISE DUMAS (BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, CABINET DES MÉDAILLES), M. LE BARON CHAURAND, JEAN-LOUIS CHARLET ET A. DEROC.

Crédits illustrations

Clichés

- 1 Centre Camille Jullian (C.N.R.S.S, Aix-en-Provence) : n°2, 3, 13, 61, 62, 64.
Y. Esquieu : 4, 5, 7, 10-12, 14, 15, 22, 23, 25, 31, 32, 34, 48-60, 64, 65, 73, photos de couverture.
J. Dupraz : 19, 20.

Dessins

- 2 C. Baron : 24, 26, 28.
Y. Esquieu : 27, 29.
M.-C. Grasse : 1, 6, 7, 16, 21, 30, 33, 35, 45-47, 72, 76-85.
L. Vallauri : 36, 37.
D. Vingtain : 8, 9.
V. Bel, J. Tardieu, M.-C. Grasse, L. Vallauri : 38-44, 66-71.
A. Canal, L. Pelletier, C. Treffort : 17, 18.

Maquette

- 3 O. Baradelle – M. Ounis
Écoute Voir Productions

Réalisation

- 4 Public Imprim® 69200 Vénissieux